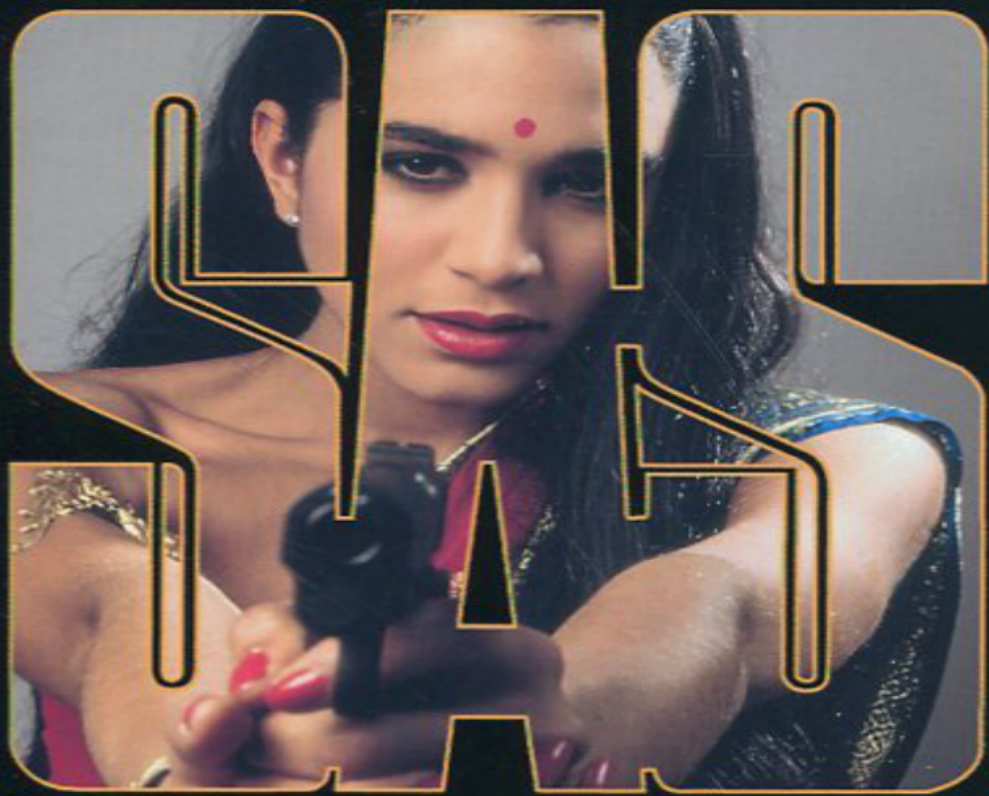


SAS [081] – Mort à Gandhi

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



MORT À GANDHI

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

SAS – 081

MORT À GANDHI

Éditions Gérard de Villiers

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses : ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Librairie Pion/Gérard de Villiers, 1986

© Presses de la Cité Poche GECEP, 1993

© SAS/Vauvenargues, 2009.

ISBN 978-2-84267-054-2

CHAPITRE PREMIER

Lal Oberoi s'accouda à la fenêtre de sa chambre, dérangeant un énorme cafard. Le *Temple View Hotel* plongeait sur l'ensemble du Temple d'Or. Des bâtiments blancs en carré, un peu comme un cloître, entourant un grand bassin de plus de cent mètres de côté. Au centre de celui-ci, se trouvait l'Harimandir, le sanctuaire, petit cube recouvert de feuilles d'or, relié à la large promenade de marbre blanc cernant le bassin, par une passerelle du même marbre.

Une maigre procession venait de quitter l'Harimandir, progressant avec une lenteur majestueuse.

Un prêtre barbu, tout de blanc vêtu, à l'exception d'un turban noir, précédait un palanquin doré où reposait *l'Adi Grantha*, le livre saint des Sikhs, suivi d'autres prêtres et des *ragis*, les musiciens sacrés. Le cortège franchit le Darshni Darwaza, l'arche terminant la passerelle, et se dirigea vers un autre petit bâtiment sacré, l'Akal Tahkat, temple où le livre saint allait demeurer jusqu'à l'aube.

Le clair de lune se reflétait d'une façon féérique sur la coupole et les murs d'or de l'Harimandir, mais Lal Oberoi, insensible à la poésie, pensa seulement que l'heure de son rendez-vous était arrivée.

Comme tous les soirs, à dix heures pile, la musique nasillarde et mélodieuse qui se déversait sur le Temple par l'intermédiaire de dizaines de haut-parleurs, venait de s'interrompre. Elle ne reprendrait qu'à quatre heures du matin, avec le retour du Livre Saint dans le sanctuaire. Entre-temps, des prêtres continueraient à lire le Livre Sacré dans l'Akal Tahkat, avant de reprendre leur lecture publique. L'Akal Tahkat fermé, la promenade de marbre blanc entourant le bassin ainsi que les dépendances restaient accessibles aux pèlerins vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Ce qui arrangeait bien Lal Oberoi.

Il se retourna et son regard tomba sur l'adolescente qui dormait sur le grand *charpoi*⁽¹⁾ carré, enveloppée dans un sari vert pâle. Sa poitrine pleine se soulevait et s'abaissait avec son souffle. Les seins gonflés et voluptueux semblaient le provoquer à travers la soie moulante.

La gorge brutalement asséchée, Lal Oberoi s'approcha du *charpoi* et, du bout des doigts, caressa la chair offerte. L'adolescente entrouvrit les yeux, posant sur lui un regard endormi et soumis. Depuis la veille, elle lui appartenait. Vedla était la plus jeune des trois filles d'un pauvre

marchand de *kirpans*⁽²⁾ avec qui Lal Oberoi faisait quelques affaires, sacrifiée d'avance, car son père ne pourrait jamais réunir l'argent nécessaire à sa *dahej*⁽³⁾ lui interdisant ainsi le mariage. Aussi avait-il accepté avec joie l'offre de Lal Oberoi d'emmener Vedla à Delhi travailler dans sa boutique de souvenirs. Elle serait logée et nourrie et toucherait cinquante roupies par mois. Oberoi avait versé au père, séance tenante, deux mois du salaire de sa fille.

Lal Oberoi se pencha et ses doigts se refermèrent sur un sein, à travers la tunique. Vedla entrouvrit ses lèvres épaisses et ses yeux noirs se chargèrent soudain d'une sensualité animale. Le ventre de Lal Oberoi s'embrasa en un clin d'œil. Son poids fit grincer le *charpoi*. Appuyé sur un genou, il fourragea dans la soie verte, découvrant les cuisses fuselées, les hanches rondes et, sans même lui laisser le temps de changer de position, s'enfonça d'un coup dans le sexe offert. Encore couchée sur le côté, un genou ramené en avant, Vedla se contenta de soulever légèrement sa croupe afin de faciliter l'entreprise de Lal Oberoi. Ce dernier s'assouvit en quelques coups de reins. Il émit un bref grognement de bien-être lorsqu'il se répandit en elle, puis se redressa aussitôt, apaisé et pensant aux affaires sérieuses. Rajusté, il noua sa large ceinture sur son *kurta*⁽⁴⁾, dissimulant la bosse du pistolet à un coup, de fabrication artisanale pakistanaise, qui ne le quittait jamais et revint jeter un regard par la fenêtre.

Le grand bassin carré au milieu duquel s'élevait le sanctuaire reflétait la lune. La promenade de marbre, envahie dès l'aube par les pèlerins l'arpentant toujours dans le sens d'une aiguille d'une montre, était vide, les bâtiments qui la dominaient des quatre côtés sombres, à l'exception de l'Akal Tahkat où quelques lumières brillaient encore, là où des prêtres lisaient le Saint Livre.

À l'est, presque en face du *Temple View Hotel* les deux grandes tours noires déchiquetées par les balles lors du siège du Temple d'Or par l'armée indienne, en juin 1984, ressemblaient à deux fantômes figés.

Il émanait de cet ensemble calme et silencieux une paix irréaliste. Le cadran lumineux de la grande horloge blanche, cernée de vert, surmontant l'entrée principale du Temple d'Or, luisait faiblement au-dessus de l'esplanade déserte ; les mendiants dormaient dans le souk fermé, les conducteurs de *rickshaw*⁽⁵⁾ recroquevillés dans leur engin et, une vache avait élu domicile contre le mur extérieur du temple, ruminant mélancoliquement. Bien que sacrés, les bovins n'avaient pas le droit de pénétrer dans l'enceinte des temples hindous ou sikhs.

À Amritsar, on se couchait tôt.

Lal Oberoi ouvrit doucement la porte de la chambre. Une ampoule jaunâtre éclairait trois étages d'un coup, grâce au plancher métallique ajouré séparant les niveaux. Les chambres étaient plus que

succinctement meublées : un *charpoi* défoncé, un bout de glace et une ampoule, parfois une couverture. Les rats et les cafards étaient en plus. Le propriétaire du *Temple View Hotel*, sympathisant des Sikhs extrémistes, leur avait abandonné, durant le siège du Temple d'Or, les deux derniers étages de son établissement d'où ils s'étaient fait une joie de canarder les troupes gouvernementales. Celles-ci ne s'étaient pas privées de riposter. Résultat, les deux derniers étages étaient en dentelles...

Lal Oberoi s'engagea dans l'escalier étroit et raide, s'accrochant à la ficelle qui servait de rampe. Jurant à chaque marche. Il aurait bien habité ailleurs, mais le propriétaire du *Temple View Hotel* lui vendait des *kirpans* pour son échoppe de New Delhi et le forçait à loger chez lui pour lui extorquer quelques roupies de plus. D'ailleurs, la raison officielle de son voyage à Amritsar était de ramener une cargaison de *kirpans* et de sabres pour touristes.

Il arriva à la réception. Affalé dans un fauteuil défoncé, le veilleur de nuit ronflait. Lal Oberoi s'éloigna dans la ruelle menant au Temple d'Or. Il avait hâte de reprendre son train pour Delhi le lendemain matin à 6 h 32. En plus des *kirpans*, il allait remporter un petit chargement d'héroïne en provenance d'Afghanistan qui lui ferait quelques milliers de roupies facilement gagnées. À cent quarante roupies⁽⁶⁾ le gramme. Il traversa l'esplanade en face de l'horloge et pénétra dans l'enceinte extérieure du temple. Un Sikh somnolent veillait au vestiaire où on laissait ses chaussures. Pieds nus, la tête couverte d'un foulard, Lal Oberoi traversa le petit bassin de purification dont l'eau lui parut glaciale comparée à la tiédeur de l'air. Deux pèlerins retardataires étaient en train de déplier des sacs de couchage juste sous le grand porche. Des dizaines d'autres dormaient déjà, à même le marbre de la promenade cernant le grand bassin du Temple d'Or, enroulés dans des couvertures comme des cadavres. Un *rest-house* était mis gratuitement à la disposition des fidèles, mais certains, venus de loin, ne voulaient pas perdre une seule seconde du précieux séjour dans le lieu le plus sacré de la religion sikh.

Lal Oberoi avançait sans bruit, pieds nus sur le marbre blanc encore tiède. Il passa devant le jujubier sacré penché au-dessus du grand bassin, enjamba plusieurs dormeurs pour rejoindre un des petits escaliers desservant le bâtiment entourant le bassin. Là, vivaient les employés du Temple d'Or, gardiens, musiciens ou cuisiniers, avec leur famille. Un clapotement lui fit tourner la tête : ce n'était pas un Sikh en train de se purifier, mais un poisson qui faisait surface.

Il grimpa l'escalier jusqu'au deuxième étage, atteignant une terrasse puis tourna à droite et s'arrêta devant une porte verte donnant dans le

minaret de la grosse horloge. Lal Oberoi essaya en vain à plusieurs reprises de l'ouvrir : elle était fermée de l'intérieur. Son pouls s'accéléra. La pendule lumineuse indiquait dix heures vingt. Il était à l'heure. Normalement, l'homme qu'il devait rencontrer, et dont il ignorait tout, était supposé l'attendre de l'autre côté de cette porte afin de lui communiquer les informations qu'il devait ramener à New Delhi. Angoissé, Lal Oberoi frappa quelques coups légers sur le battant de bois, aussitôt effrayé de rompre le silence de la nuit, regrettant pour la première fois l'absence de la musique lancinante.

Il s'accroupit alors dans la pénombre essayant de raisonner. Celui avec qui il avait rendez-vous pouvait être en retard. Dans sa position, il était invisible de l'intérieur du temple. À cette heure, tout le monde dormait et c'était purement pour respecter les coutumes qu'on gardait le temple ouvert. Pour se changer les idées, il se mit à penser à Vedla. À Delhi il la ferait passer pour sa nièce. Il lui avait acheté son premier sari en soie dans les souks avoisinant le Temple d'Or et elle s'était aussitôt drapée dedans avec fierté, ne le quittant même pas pour dormir. Il allait l'installer dans l'arrière-boutique de son échoppe de souvenirs près de l'hôtel *Impérial* et il la consommerait tous les soirs avant de rentrer chez lui...

Lal Oberoi releva brutalement la tête et réalisa qu'il avait somnolé ! La pendule indiquait dix heures quarante-cinq ! Il se leva d'un bond, alla essayer la porte : toujours bloquée. Il hésita. S'il repartait à Delhi sans les informations, il risquait d'avoir des problèmes... Mais que faire ? Il ignorait même le nom de celui qu'il devait rencontrer.

Tandis qu'il réfléchissait, il entendit soudain des bruits de voix venant de l'escalier. Glacé, le pouls à cent cinquante, il se recroquevilla. Deux silhouettes surgirent sur la terrasse. Deux barbus en turban orange vêtus d'un *kurta* et d'un *sarwar*⁽⁷⁾ un grand *kirpan* à leur côté retenu par un baudrier, pieds nus. L'un d'eux avait enroulé autour de son torse une immense torsade composée de plusieurs chaînes de moto bout à bout, comme une cartouchière baroque. L'autre tenait une torche électrique qu'il braqua sur Lal Oberoi. Celui-ci se maudit intérieurement : s'il avait eu la présence d'esprit de faire semblant de dormir, ils l'auraient pris pour un pèlerin.

— Que fais-tu ici ? demanda une voix douce, plus étonnée qu'agressive.

— Rien, bredouilla Lal Oberoi, je cherchais une place pour dormir.

— Et pourquoi ne dors-tu pas en bas ?

— Il y a trop de monde.

La torche l'éclairait toujours implacablement. Il eut honte soudain de ses cheveux courts. Il n'était pas sikh et ne portait même pas la

barbe.

— D'où viens-tu ? Tu n'es pas des nôtres ?

— De Delhi, dit Lal Oberoi. Si, si, je suis sikh, mais depuis l'année dernière je me suis rasé. Je vivais à Bhogal.

Après l'assassinat d'Indira Gandhi, le 31 octobre 1984, les Hindous s'étaient déchaînés contre les Sikhs, en massacrant plusieurs milliers dans des conditions atroces. Certains des survivants, terrorisés, avaient rasé leur barbe et coupé leurs cheveux pour ne plus se distinguer des Indiens. Lal Oberoi parlait parfaitement pendjabi et pouvait passer pour un Sikh un peu renégat.

Cependant, les deux gardes ne semblaient pas se contenter de ses explications. Après un bref conciliabule à voix basse, celui qui avait la lampe lui lança :

— Viens avec nous. Tu es peut-être un voleur. Ou un mouchard du CID⁽⁸⁾.

— Où donc ? demanda Lal Oberoi, paniqué.

— En bas, à la permanence.

De mauvaise grâce, Lal Oberoi avança vers l'escalier. L'un des deux hommes remarqua d'une voix soupçonneuse :

— Comment, tu es si pauvre que cela ? Tu n'as même pas un *bedding*⁽⁹⁾ ?

Ceux qui couchaient à même le sol du temple avaient toujours un *bedding* ou une couverture. Lal Oberoi, pris de court, ne répondit pas et s'engagea dans l'escalier étroit, son kurta collé à son dos par la sueur, le cœur cognant contre ses côtes. Il savait où on l'emmenait : à la Fédération des Étudiants Sikhs, les plus extrémistes de tous. Le bras séculier des religieux, officiellement plus modérés. Les survivants de ceux qui avaient tenu tête à l'armée d'Indira Gandhi, et ne rêvaient que de venger le sacrilège, inouï à leurs yeux, de l'assaut du Temple d'Or.

Les trois hommes atteignirent le niveau du grand bassin. Lal Oberoi partit soudain comme une flèche, semblant voler sur le marbre en direction de la sortie est. Au-delà, se trouvaient les souks et des bâtiments abandonnés où il pourrait se cacher.

— Arrête ! cria un des gardes.

Le fugitif accéléra encore, zigzaguant entre les dormeurs allongés. Les deux Sikhs couraient aussi, gênés par leurs sarwars trop larges et Lal Oberoi prit un peu d'avance. Tout de suite après le grand paravent en bois protégeant la baignade des femmes, il bifurqua à-gauche, passant sous une voûte constellée d'ex-voto, grimpant un escalier conduisant à un passage desservant les annexes du Temple d'Or.

Des cris jaillirent derrière lui. Les deux gardes essayaient de rameuter des secours. Lal Oberoi tourna la tête sans cesser de courir. Son avance s'était accrue, il allait s'en sortir. Une silhouette surgit tout à coup devant lui, anachronique et presque ridicule : un vieux Sikh à

barbe blanche. Pieds nus, vêtu d'une longue tunique blanche, une lance au poing !

Lal Oberoi faillit venir s'embrocher sur sa pointe.

Un des *nihangs*⁽¹⁰⁾ qui, jour et nuit, s'assuraient que les pèlerins n'entraient pas dans le temple tête nue et les chaussures aux pieds. Dissimulé dans l'ombre, il avait été alerté par les cris des deux autres Sikhs. Lal Oberoi s'immobilisa, la pointe de la lance sur sa trachée-artère, réprimant une horrible envie de vomir. Ses poursuivants surgirent à leur tour. L'un d'eux lui passa la chaîne de moto autour du cou et serra de toutes ses forces. À demi étranglé, Lal Oberoi tomba à terre. Ils le bourrèrent aussitôt de coups de pied et de poing, le frappant également avec l'extrémité libre de la chaîne. Le nez ouvert, Lal Oberoi hurla. Lorsqu'ils le jugèrent assez puni, ils cessèrent leur correction et le forcèrent à se mettre debout.

— Viens et n'essaie plus de t'enfuir, dit le Sikh à la lampe, le turban de travers. Dieu ne le permettra pas.

La chaîne enroulée autour du cou, on le traîna comme un animal vers le grand bâtiment à leur droite, reconstruit depuis peu et à peine terminé... Quatre étages et trois sous-sols. C'était de là qu'était partie l'insurrection du Temple d'Or. Les canons des chars d'Indira Gandhi l'avaient pratiquement rasé.

— Laissez-moi partir ! supplia Lal Oberoi. Je n'ai rien fait de mal.

Un coup de chaîne sur l'épaule lui arracha un cri de douleur.

— Tais-toi, tu vas voir notre chef Kuldip Singh et tu t'expliqueras. Si tu n'as rien à te reprocher, tu n'as rien à craindre...

Depuis l'assaut sacrilège, il y avait un *gentlemen's agreement* entre la police du Pendjab et les responsables du Temple d'Or. Les policiers n'avaient plus le droit d'opérer dans l'enceinte du temple.

Lal Oberoi sentit ses jambes se dérober sous lui ; Kuldip Singh était l'un des plus extrémistes des militants de l'AISSF⁽¹¹⁾. Son frère avait été tué durant le siège du Temple d'Or et depuis, il prêchait la guerre sainte contre le gouvernement central.

*

* *

Les yeux noirs de Kuldip Singh, comme illuminés de l'intérieur, étaient fixés sur Lal Oberoi qui avait du mal à soutenir son regard inquisiteur.

— Comment t'appelles-tu et qui es-tu ? demanda d'une voix douce Kuldip Singh.

Lal Oberoi sentit sa pomme d'Adam se bloquer. Il se trouvait dans une pièce en ciment nu, au sous-sol du grand bâtiment administratif du Temple d'Or. Derrière le bureau où trônait le leader sikh s'étaient posés les posters d'un guru au regard chaviré et de Sant Bhindranwale, le leader séparatiste tué dans l'assaut du Temple d'Or. On l'avait fouillé et

son pistolet se trouvait sur la table.

Il était assis sur un tabouret, même pas attaché, encadré par quatre Sikhs. En apparence, ils ne portaient comme arme que leur *kirpan*, au bout d'une cordelière. Lal Oberoi était certain cependant qu'ils dissimulaient sous leurs larges blouses des armes beaucoup plus-meurtrières. Un proverbe sikh disait « Celui qui n'a pas d'arme est nu comme un mouton ». Et le Temple d'Or regorgeait de caches qui n'avaient pas toutes été découvertes. La frontière pakistanaise n'était pas loin et là-bas, les pistolets étaient faciles à trouver. Lal Oberoi releva la tête, affrontant le regard de Kuldeep Singh.

— Je m'appelle Lal Oberoi, dit-il. Je suis un simple marchand. Je viens ici régulièrement acheter des *kirpans* à Lahal Singh, le patron du *Temple View Hotel*. Tu peux lui demander, il me connaît...

Kuldeep Singh fit comme s'il n'avait pas entendu. Il prit le pistolet et le montra à Lal Oberoi.

— Que fais-tu avec ça ?

— C'est pour les voleurs. J'ai souvent plusieurs milliers de roupies sur moi, pour mon commerce.

— Pourquoi t'es-tu enfui si ton cœur est pur ?

— J'ai eu peur.

— Que faisais-tu là où on t'a trouvé ?

Lal Oberoi baissa la tête, gorge nouée. Kuldeep Singh avait fait assassiner des dizaines de gens. C'était lui le responsable des *hit-squads*⁽¹²⁾ qui décimaient les hommes politiques du Pendjab. Un homme sans pitié.

— Rien, dit-il. Je voulais dormir.

— Tu couches au *Temple View Hotel*, remarqua Kuldeep Singh. Donc, tu mens. Tu avais rendez-vous avec quelqu'un ?

— Non, non...

Le silence retomba. L'immense bâtiment était silencieux et sombre. Une ampoule jaune éclairait faiblement la pièce. Kuldeep Singh prit le petit carnet trouvé sur Lal Oberoi et commença à en feuilleter les pages. Il leva soudain les yeux :

— Tiens, voilà un numéro de téléphone intéressant.

Il s'approcha de Lal Oberoi lui montrant un numéro écrit au crayon avec un prénom devant : Pratap.

— Qui est-ce ?

— Un ami, souffla Lal Oberoi, blême.

Kuldeep Singh lui jeta un regard venimeux et dit de sa voix douce :

— C'est un des numéros du Central Government Intelligence Complex⁽¹³⁾ à Delhi. Je crois même qu'il appartient à l'IB⁽¹⁴⁾.

Tous les regards convergèrent sur Lal Oberoi. Celui-ci sentit une coulée de sueur glaciale descendre le long de sa colonne vertébrale. L'IB, c'était l'ennemi numéro Un des extrémistes sikhs. Kuldeep Singh

reposa le carnet et dit d'une voix calme :

— Ainsi, tu es un mouchard... C'est curieux, je m'en doutais un peu...

— Mais non, ce n'est pas vrai ! protesta Lal Oberoi.

Kuldip Singh s'approcha encore de lui et posa sur ses épaules deux mains dont les doigts d'acier s'enfoncèrent aussitôt dans ses muscles, lui arrachant un cri de douleur.

— Veux-tu que j'appelle ce numéro ? proposa-t-il. Lal Oberoi avala sa salive :

— Si vous voulez. Vous verrez que je suis innocent... Kuldip Singh se pencha sur lui et ses doigts lui meurtrirent encore plus les muscles.

— Chien ! gronda-t-il. Nous avons infiltré l'IB ! J'ai dans *mon* carnet des dizaines de numéros semblables à celui-ci. Ils commencent tous par 45.

Il regagna la table où se trouvait un antique téléphone noir et composa le 91, indicatif de New Delhi puis le numéro. Il recommença une fois, deux fois, trois fois, cela ne passait pas. Lal Oberoi s'efforçait de dissimuler sa panique. Quelquefois, les rats dévoraient les fils du téléphone, interrompant le trafic pour plusieurs jours. Il ne fallait pas que ce numéro réponde !

— Allô, fit soudain Kuldip Singh de sa voix douce. Je voudrais parler à Pratap.

Silence. Il attendait, le regard fixé sur Lal Oberoi. Celui-ci sentait ses sphincters prêts à lâcher. Les quatre autres Sikhs l'entouraient comme des vautours. Il avait envie de s'enfuir, tout en sachant qu'il n'irait pas loin.

Au changement d'expression de Kuldip Singh, il comprit qu'on lui répondait. Le Sikh écoutait quelques instants puis raccrocha avec un sourire venimeux.

— Le colonel Pratap Lambo n'est pas à son bureau avant demain matin, dit-il. On peut le joindre chez lui. Veux-tu l'appeler ?

Le silence retomba, troublé seulement par le chuintement d'un grand ventilateur au plafond. Kuldip se pencha par-dessus la table.

— Bien, dit-il. Tu vas tout nous avouer. Ce que tu étais venu chercher ici, qui sont les traîtres parmi nous.

Lal Oberoi avala nerveusement sa salive, le regard brûlant de Kuldip Singh le paralysait. Il y eut un bruit métallique derrière lui et la chaîne s'enroula brutalement autour de son cou, comprimant à nouveau les chairs douloureuses.

Un second Sikh avec un turban safran se plaça devant lui, tira son *kirpan* de son fourreau et en posa la lame effilée sous son menton. Lal Oberoi essaya de ne pas céder à la panique : ils ne le tueraient pas tout de suite. Son seul problème était de décider s'il allait nier tout ou se mettre à table... Il pensa aux formes épanouies de sa « nièce ». Ce serait trop bête de ne pas pouvoir en profiter.

La lame du *kirpan* se déplaça légèrement sur sa peau, traçant une ligne fine qui s'emplit aussitôt de sang, provoquant une petite brûlure.

Lal Oberoi rejeta la tête en arrière et protesta d'une voix plaintive :

— Arrêtez ! Je ne suis pas un ennemi des Sikhs. C'est vrai, j'ai un ami à l'IB. Nous sommes du même village. Il me demande de le renseigner sur les étrangers suspects que je peux repérer à l'hôtel *Impérial*, à cause de ma boutique. Les trafiquants de *smack*⁽¹⁵⁾ et d'or.

— L'IB ne s'occupe pas de la drogue, coupa froidement Kuldip Singh. Tu mens.

— Je n'ai jamais parlé des Sikhs ! affirma désespérément Lal Oberoi.

— Qui venais-tu rencontrer ici ?

— Personne.

Silence. Kuldip fit un geste discret et le jeune Sikh au turban safran approcha la pointe de son *kirpan* à quelques millimètres de l'œil gauche de Lal Oberoi.

— Je vais te couper la langue et t'arracher les yeux avant de te jeter aux vautours.

Sa voix était si chargée de haine que Lal Oberoi se rejeta en arrière et tomba à terre. La chaîne le retint, l'étranglant et il se releva tant bien que mal.

— Parle ! intima Kuldip Singh.

Lal Oberoi sentit que s'il leur tenait encore tête, ils allaient mettre leurs menaces à exécution...

— Oui, c'est vrai, je suis venu ici pour l'IB, avoua-t-il humblement. Que Dieu me pardonne, mais j'avais besoin d'argent. Les affaires sont très mauvaises et...

— Pourquoi faire ? coupa Kuldip Singh.

— Rencontrer quelqu'un qui devait me transmettre des informations.

— Qui ?

La question était sortie de cinq bouches en même temps. Lal Oberoi leva un regard misérable vers ses tourmenteurs.

— Je ne sais pas.

Voyant la lueur de rage dans les yeux noirs de Kuldip Singh il se laissa glisser à genoux, retenu par la chaîne et supplia :

— Sur le Dieu tout-puissant, je te jure, je ne sais pas avec qui j'avais rendez-vous...

D'une voix hachée et larmoyante, il lâcha la vérité, entrecoupée de sanglots et de supplications. Il connaissait le nombre des mouchards abattus par les Sikhs. Ils avaient la mémoire longue et le goût de la vengeance chevillée au corps. Il se tut et son reniflement troubla le silence.

— Tu mens ! laissa tomber Kuldip Singh d'une voix de couperet.

Lal Oberoi se tordit les mains :

— Non, non !

Il était luisant de peur.

Kuldip Singh le contempla longuement, l'air écoeuré, puis lança simplement :

— Nous allons te faire parier.

Aussitôt, celui qui tenait la chaîne tira et Lal Oberoi fut précipité à terre. Il se releva pour être aussitôt entraîné à l'extérieur de la pièce, suffoquant, frappé par les quatre Sikhs à coups de poing et de manche de *kirpans*. Kuldip Singh ouvrait la marche.

Lal Oberoi était trop brisé moralement maintenant pour songer à s'enfuir ou à crier. Pourtant, des soldats patrouillaient Amritsar toute la nuit, à quelques dizaines de mètres de ce bâtiment. Le ciment était glacial sous ses pieds nus et il éternua. Ils suivirent une enfilade de couloirs déserts, sinistres, zigzaguant dans les sous-sols du bâtiment, pour déboucher enfin dans une pièce éclairée.

Avec un soulagement indicible, Lal Oberoi aperçut des hommes et des femmes s'affairant autour de fourneaux. C'était une des cuisines où on préparait la nourriture distribuée gratuitement aux pèlerins. Le travail stoppa à rentrée de Kuldip Singh. Il murmura quelques mots à l'oreille du jeune au turban safran. Celui-ci lança un ordre et les cuisiniers disparurent docilement, jetant des regards intrigués à Lal Oberoi. Dès qu'ils furent partis, Kuldip Singh ordonna :

— Qu'on l'attache !

Le jeune Sikh au turban safran lia les poignets de Lal Oberoi derrière son dos, puis entrava ses chevilles. Il travaillait vite avec des gestes neutres comme ceux d'un fermier plumant une volaille. Quand ce fut fait, le Sikh à la chaîne traîna le prisonnier à travers toute la pièce, jusqu'à la partie de la cuisine destinée à la préparation des *tandoori*, selon la méthode traditionnelle.

Trois trous d'une cinquantaine de centimètres de diamètre s'ouvraient dans le sol, donnant sur une fosse où brûlait un tapis de braises. De grandes broches de métal étaient appuyées à un mur, avec des morceaux de poulet et de mouton. La tête de Lal Oberoi se trouvait tout près d'un des trous et il pouvait sentir la chaleur s'en dégager. Il comprit le traitement qu'on lui réservait et hurla.

— Non ! Par le Dieu Tout-Puissant, je suis innocent !

Le Sikh à la chaîne ne devait pas en être à son premier essai. D'un geste habile, il noua une seconde fois la chaîne de moto serrant le cou du prisonnier, puis au-dessus des chevilles. Passant alors la chaîne autour de ses épaules puissantes, il souleva Lal Oberoi du sol et commença à le faire descendre dans le trou, la tête la première...

Le hurlement de Lal Oberoi fut noyé dans l'air brûlant. Il referma la bouche pour ne pas être asphyxié, sentit la chaleur mordre la peau de son visage, vit les braises rougeoyantes s'approcher. Sa descente cessa

soudain et il demeura suspendu par la chaîne, qui lui coupait la respiration, à une vingtaine de centimètres des braises. Ses cheveux s'embrasèrent brusquement et des flammes lui léchèrent le visage, déclenchant des hurlements inhumains. Il se débattait tellement qu'il faillit s'écraser sur les braises. Les Sikhs ne voulaient sûrement pas le brûler vif car ils le remontèrent aussitôt. On jeta une serviette humide sur ses cheveux et son visage à vif, éteignant facilement les flammes. Pendant quelques secondes, la fraîcheur du linge trempé lui procura un soulagement indicible puis la brûlure atroce recommença. Lal Oberoi avait l'impression qu'on avait tiré la peau de son visage jusqu'à la déchirer. Des lambeaux pendaient de son front, et son cuir chevelu s'en allait par plaques. Ses cheveux imbibés de gomina avaient brûlé comme une allumette. La douleur était insupportable, insoutenable. Il commença à se rouler par terre, en poussant des cris horribles, s'emmêlant dans la longue chaîne.

Celui qui le tenait se mit à serrer et les cris de Lal Oberoi se muèrent en un gargouillis affreux. On le releva et de nouveau il se trouva en face de Kuldip Singh.

— Tu vas nous dire le nom de celui que tu es venu voir, ordonna le chef Sikh de sa voix douce. Sinon, je te fais redescendre dans la fosse.

— Mais je t'ai dit la vérité, glapit Lal Oberoi. Je ne savais pas son nom ! Je le jure sur le Dieu Tout-Puissant !

Ses cris retentissaient dans l'immense cuisine déserte, mais le bâtiment était isolé de l'extérieur par des murs épais : personne ne l'entendrait...

Kuldip Singh l'examina longuement. Il ne croyait pas beaucoup aux serments, mais un homme comme Lal Oberoi n'aurait pas le courage de mentir après un traitement pareil... Donc, il ignorait le nom du traître. Le lieu du rendez-vous suggérait bien un membre de la communauté du Temple d'Or... Ses hommes attendaient, leurs yeux noirs fixés avec mépris sur le visage brûlé de Lal Oberoi.

— Bien, admit Kuldip Singh, je crois que tu dis la vérité.

Il attrapa à part un de ses hommes et lui parla à l'oreille. Puis il revint vers Lal Oberoi.

— On va te reconduire hors du temple. Ne travaille plus jamais contre les Sikhs. Ils ont la mémoire longue.

Lal Oberoi avait trop mal pour remercier. Son crâne était transformé en chaudière. Kuldip Singh disparut et il sentit qu'on détachait les liens de ses chevilles, mais il garda les poignets attachés et la chaîne autour du cou. De nouveau il se laissa tirer à travers les couloirs déserts. Ils émergèrent dans une pièce nue où, d'une secousse sur la chaîne, son gardien le força à s'immobiliser. Il s'accroupit à même le sol. Quelques instants plus tard apparut un colosse sans barbe et aux cheveux coupés normalement, avec des yeux d'un noir

magnétique.

— Debout, ordonna son gardien.

Le petit groupe se retrouva dehors, dans une des ruelles longeant le temple. Lal Oberoi aperçut la pleine lune en train de disparaître derrière les maisons. L'air frais raviva sa douleur. Ils suivirent la ruelle le long d'un mur aveugle pour déboucher sur la place en face de l'entrée principale du Temple d'Or. Déserte à l'exception de trois vaches endormies au milieu. Lal Obérai ne comprenait pas pourquoi ils ne le laissaient pas.

— Où m'emmenez-vous ? demanda-t-il. J'ai mal.

Celui qui tenait la chaîne le tira à travers la place.

— Te faire soigner, dit-il.

Lal Oberoi se laissa faire. Ils pénétrèrent dans un souk aux boutiques closes juste en face du temple. Deux autres Sikhs attendaient dans l'ombre. Le colosse pesa sur sa nuque d'une main de fer :

— Assieds-toi.

Lal Oberoi plia sous la poigne puissante, s'accroupit, la tête penchée sur la poitrine, abruti de douleur. Deux mains saisirent soudain ses bras, le forçant à demeurer strictement immobile. Il n'eut pas le temps, d'avoir peur. Le colosse sans barbe bloqua sa tête entre ses genoux. Il le vit brandir la main droite prolongée par ce qui lui parut un poignard. Le coup le frappa juste au sommet du crâne, l'éblouissant d'un éclair de douleur, déclenchant un hurlement atroce. Son bourreau redoubla. Lal Oberoi se mit à crier sans discontinuer.

Son bourreau continua à frapper. Pas avec un poignard mais avec une tige d'acier pointue avec laquelle il s'acharnait sur la paroi osseuse, comme on ouvre une noix de coco... Une tige grosse comme le pouce. Au cinquième coup, elle pénétra de deux bons centimètres dans la boîte crânienne, forant le cerveau.

Lal Oberoi poussa un cri terrible et tout son corps fut secoué d'un violent spasme.

Vivement, le Sikh glabre retira la tige d'acier. Il ne voulait pas tuer sa victime de cette façon-là. Un des autres Sikhs lui tendit immédiatement un petit bidon de plastique. Avec précaution, le géant commença à verser le liquide qu'il contenait dans l'ouverture béante du crâne... L'odeur volatile de l'essence se mêlant au sang s'éleva dans l'air tiède. Lal Oberoi hurla de plus belle, tétanisé, secoué de soubresauts désespérés.

Bien sûr, toute l'essence ne s'infiltrait pas sous son crâne ; il en glissait sur la peau de son visage à vif, sur sa nuque et son dos, mais une partie pénétrait quand même dans son cerveau...

Son bidon vide, le bourreau se redressa. Il craqua une allumette, enflammant une courte torche en papier qu'il jeta sur le crâne de Lal Oberoi. Celui-ci s'alluma comme un feu de Bengale. En une fraction de

seconde l'essence embrasa son crâne, son dos, son visage, puis ses vêtements. En plus, le liquide enflammé lui faisait bouillir le cerveau ! La douleur devait être abominable. Il se roula par terre avec des secousses de serpent coupé en deux, tandis que les Sikhs s'enfuyaient. Les flammes illuminaient l'intérieur du souk désert et les cris du supplicié se répercutaient sans écho sur les parois de bois. Quelques mendiants endormis se réveillèrent en sursaut Lal Oberoi se débattit encore d'interminables minutes.

Juste sous le porche du Temple d'Or, Kuldip Singh le regarda brûler jusqu'à la dernière seconde. C'est ce traitement qu'avaient subi des centaines de ses concitoyens durant le grand pogrom anti-Sikhs qui avait suivi l'assassinat d'Indira Gandhi par un des leurs. Il s'était juré depuis de faire payer ses ennemis de la façon la plus féroce. Il ne se fonda dans l'obscurité qu'en entendant la sirène d'une voiture de police.

Une pensée le taraudait. Qui Lal Oberoi était-il venu voir ? Il se dit que ses adversaires enverraient sûrement quelqu'un d'autre.

Kuldip Singh lui réserverait le même accueil.

CHAPITRE II

Une vache errante squelettique contemplant d'un air indifférent un coiffeur en plein air installé sur la contre-allée de Sansad Marg, juste à côté d'une plaque de cuivre portant l'inscription « Bible Society of India ».

Le taxi s'arrêta devant, Malko lui donna ses vingt roupies et il repartit dans un nuage de fumée bleue, se mêlant aux innombrables *rickshaws* jaunes et aux bus verts et poussiéreux. Une odeur curieuse flottait dans l'air, mélange de jasmin et d'égout. La lumière blanche implacable et brutale du soleil vous attaquait comme de l'acide. Arrivé à l'aube à New Delhi, Malko ne se sentait pas fatigué en dépit du long voyage, grâce au confort des nouveaux sièges-lits d'Air France. Il ne s'était pas encore accoutumé à l'énormité de cette ville-parc, aux immenses avenues coupées de majestueux *roundabouts*⁽¹⁶⁾ verdoyants datant de l'occupation anglaise. Dans Sansad Marg alternaient les vieilles maisons coloniales détériorées par le climat, avec leur crépi blanchâtre écaillé, isolées dans des parcs à l'abandon, et les buildings modernes déjà rongés par l'humidité, fissurés, vieilliss avant l'âge. La végétation luxuriante semblait prête à tout avaler. Delhi évoquait un peu Washington avec ses larges artères, un Washington pourrissant, envahi par la fourmilière indienne, le grouillement des marchands ambulants, des *rickshaws*, des charrettes à bras, des cyclistes, sans parler des vaches sacrées, omniprésentes, baguenaudant au milieu de la chaussée, le long des vitrines, sur l'herbe des *roundabout*. Indérangées et indérangeables.

Malko poussa la grille du numéro 10 et traversa le jardin, où s'affairait mollement un jardinier loqueteux, pour pénétrer dans un petit bâtiment de brique rouge d'un étage. Une réceptionniste indienne en sari l'accueillit avec grâce et gentillesse.

— Le révérend Alan Prager ? demanda Malko.

— Premier étage, porte 106.

La cage d'escalier était décorée de citations de l'Évangile et de portraits de missionnaires. Il suivit un couloir pas très propre et frappa à la porte indiquée.

— *Come in !* cria une voix d'homme à travers le battant.

Malko découvrit une pièce encombrée de livres, de dossiers empilés, les murs couverts de diverses cartes de l'Inde, butant presque contre

une table basse encadrée de deux vieux fauteuils en cuir plutôt fatigués. Un énorme bureau occupait la plus grande partie de l'espace libre. Et un homme dans la quarantaine, bâti en athlète, des bras monstrueux émergeant d'une chemisette blanche, le front bas, les cheveux très noirs, lui tendit la main.

— Je suis Malko Linge.

— Alan Prager, annonça son hôte avec un sourire chaleureux. Content de vous voir à Delhi.

Malko nota sa pâleur crayeuse et ses yeux enfoncés dans leurs orbites. Sa poignée de main était moite, pourtant la climatisation marchait à fond. Il faisait une chaleur de plomb à Delhi qui se relevait à peine de la mousson. Et cela allait croître et embellir.

— Vous ne vous sentez pas bien ? demanda Malko devant l'air défait de son interlocuteur.

— Pas fort ! avoua Alan Prager en se laissant tomber dans un des fauteuils. J'ai attrapé la « dingue⁽¹⁷⁾ » à la fin de la mousson et je viens de me taper une semaine entre quarante et quarante et un de fièvre... C'est pour cela que je ne suis pas allé vous chercher cette nuit...

Malko était arrivé à cinq heures de matin, par le vol direct Air France Paris-Delhi qui continuait sur Pékin. Presque aussi reposé que s'il avait effectué un court trajet au lieu des huit heures quarante-cinq de vol. Air France venait de mettre en service en première classe de nouveaux sièges couchettes avec commande électrique, plus spacieux et plus confortables. De véritables lits.

Il avait dormi comme un bébé, tout de suite après le foie gras et le caviar et ne s'était réveillé que pendant l'approche sur New Delhi.

Le vieil aéroport de Delhi ressemblait à une aérogare de province. Un taxi brinqueballant l'avait emmené avec une sage lenteur jusqu'à l'hôtel *Taj Mahal*, ultra-moderne, pas encore rongé par le climat. Budget n'existait pas à Delhi. Pas question de louer une voiture.

Finalement, lorsqu'il s'était couché, le soleil se levait... Une fois de plus la Central Intelligence Agency lui avait gâché l'ouverture de sa saison de chasse en le harcelant de coups de téléphone. Sans parler des problèmes domestiques du château de Liezen. Avant l'hiver, les deux hectares et demi de toiture réclamaient des soins, comme le chauffage. Il avait laissé quelques plombiers et quelques couvreurs sous la garde féroce de Krisantem, qui avait positivement horreur de payer des heures supplémentaires... Son allure menaçante faisait des miracles et les entrepreneurs finissaient quelquefois par en être de leur poche.

Comme il le craignait, Alexandra, sa tumultueuse fiancée, avait refusé de l'accompagner. Arguant du fait que dans un pays où trois cent millions de personnes mouraient de faim, il y avait sûrement assez de putes pour le satisfaire. Seule l'idée de voir le fameux Taj Mahal – monument funéraire élevé à la gloire d'une femme – aurait pu à la

rigueur la tenter.

« Il n'y a plus d'hommes capables de faire des choses comme ça, avait-elle finalement conclu. Ce serait donc un supplice de Tantale. » Elle avait refusé de se rendre aux arguments de Malko qui lui avait expliqué que son château de Liezen était son Taj Mahal à elle...

— Je ne m'attendais pas à un comité d'accueil à une heure pareille, répondit-il à Prager. Et, d'ailleurs, il valait mieux ne pas vous afficher avec moi à l'aéroport.

Alan Prager eut un pâle sourire.

— Oh, je crois que nos homologues indiens, bien qu'ils soient à peu près nuls, savent bien que je ne consacre pas tout mon temps à la vente des bibles. Mais ils me tolèrent. D'autant que j'arrose un peu. Ici une bouteille de J & B vaut au marché noir trois cent cinquante roupies – trois mois de salaire d'un ouvrier. Or les Indiens raffolent de notre scotch et se prostitueraient pour en avoir. Celui qu'on fabrique ici peut tout juste servir à nettoyer les baignoires... Avec une caisse de J & B, on se paie un petit réseau...

Un ange imbibé d'alcool passa et s'envola lourdement.

La Bible Society of India était une charmante infrastructure de la CIA en Inde, fonctionnant à la satisfaction générale depuis pas mal d'années.

Quelques agents de renseignement s'étaient mêlés aux authentiques religieux qui en constituaient l'ossature et répandaient leur foi à eux. Leur but était de recruter des informateurs indiens afin de savoir ce qui se tramait dans le gouvernement du pays, très influencé par les Soviétiques...

Malko bâilla, rattrapé par le décalage horaire.

— Un thé ? proposa Alan Prager.

— Un café plutôt.

L'Américain se traîna jusqu'à son bureau et passa sa commande au téléphone. Sa silhouette massive le faisait plus ressembler à un parachutiste qu'à un marchand de bibles. C'était un jeune et brillant élément de la CIA en poste depuis deux ans à New Delhi. Il revint prendre place dans son fauteuil.

— On vous a expliqué pourquoi je vous ai réclamé ? demanda-t-il.

— J'ai été flatté, dit Malko, mais un peu étonné. La station de Vienne a été comme toujours très discrète, tout en m'assurant que ma présence était indispensable en Inde. Alors, j'ai sauté dans le premier Air France Vienne-Paris et de là dans le direct Paris-Delhi-Pékin. Les First sont super, on n'est jamais plus de vingt-quatre.

Alan Prager eut un hochement de tête douloureux.

— Moi, la Company me paie seulement des Eco. Et il faut que je me tape Washington le mois prochain...

— Prenez Air France, conseilla Malko. Ils ont de nouveau un vol

direct entre Paris et Washington. En plus les alcools et même le champagne sont gratuits en Eco.

— Merci, dit Alan Prager.

— Moi aussi, j'ai des problèmes, fit remarquer Malko. L'hiver approche et je vais avoir encore des notes de plombier pas possibles. Ce château finira par avoir ma peau...

— Vous, au moins, vous pouvez négocier vos honoraires avec *l'Accounting Department*. Moi, pour me faire augmenter de cent dollars par mois, il faut un formulaire en dix-sept exemplaires et je dois pleurer pendant six mois.

— Vous ne pouvez pas vous rattraper sur les bibles ?

L'Américain étouffa un rire las.

— Si vous saviez à combien elles nous reviennent, ces putains de bibles ! Les paysans s'en servent pour aller aux chiottes dès qu'on a le dos tourné. Chez nous, les vrais missionnaires sont horrifiés...

— Vous ne m'avez toujours pas dit pourquoi j'étais ici, remarqua Malko.

— Parce que je connais votre background et que je pense que vous êtes le seul à pouvoir m'aider dans une histoire de merde, dit Alan Prager. Tenez, voilà comment ça a commencé.

Il lui tendit un télégramme déchiffré que Malko parcourut des yeux. En provenance de Langley marqué du sceau « Secret Eyes Only ».

Communiquer d'urgence toutes informations en votre possession sur attentat prochain contre Radjiv Gandhi. Autorités indiennes non concernées par ce message.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Malko.

Alan Prager essuya son front couvert de sueur.

— Il y a quelques semaines, les services pakistanais ont averti notre station d'Islamabad que, d'après leurs informateurs infiltrés chez les Sikhs, un groupe extrémiste préparerait un attentat contre le Premier ministre Radjiv Gandhi. L'information a suivi la filière habituelle, sans trop de tam-tam.

— Cela fait déjà plusieurs fois qu'on en parle, remarqua Malko. À Londres, à Toronto, à New York même. Des Sikhs ont été arrêtés...

— Exact, reconnut l'Américain, mais ce n'était pas très sérieux, des amateurs exaspérés par l'opération Blue Star, l'attaque du Golden Temple, qui voulaient se venger à la dynamite. Et puis, ça se passait à l'étranger où les Sikhs ne disposent pas de complicités et se repèrent comme une mouche dans un bol de lait. Bref, ce télex m'a été communiqué, en tant que chef de la station CE⁽¹⁸⁾ de Delhi et j'ai mis en route mes informateurs...

— Et alors ?

Alan Prager déplia son mètre quatre-vingt-dix avec un sourire bonhomme.

— Alors, pour le moment, on va bouffer ! Je vous raconterai la suite au dessert. Ça ne vous ennue pas qu'on aille chez moi ? En ce moment je ne supporte que la nourriture des Blancs... Et quand vous connaîtrez les restaurants de Delhi, vous verrez que vous ne perdez rien.

*

* *

La Mercedes 250 se faufilait entre des nuées de *rickshaws*, de cyclistes et de piétons à grands coups de klaxon. Le chauffeur de l'Américain, Vijay, était un gros Indien avec de bons yeux de cocker et une panse énorme. Visiblement, l'usage du klaxon n'avait plus de secrets pour lui... Alan Prager, hilare se tourna vers Malko.

— On conduirait comme cela à New York, on finirait au pénitencier... C'est une des petites joies de ce pays.

Une femme, un bébé dans les bras, effectua un saut digne des Jeux Olympiques pour ne pas passer sous les roues de la Mercedes et fila, sans même un mouvement de mauvaise humeur. La Mercedes tranchait sur toutes les autres voitures. Pratiquement on n'en voyait que de deux types : de drôles de petites caisses à savon aux angles vifs, semblables aux Austin d'avant-guerre et une voiture plus importante, haute sur pattes, arrondie de partout, ressemblant à une voiture russe des années 50, baptisée pompeusement Ambassador. D'après la morgue de ses conducteurs, c'était visiblement le *status symbol* du pays...

— Ils n'ont pas de voitures étrangères ? demanda Malko.

— Si, fait Alan Prager. Avec trois cent pour cent de taxes...

La Mercedes tourna dans la contre-allée d'une grande avenue bordée d'arbres et Malko aperçut une plaque annonçant « Singar Nagar ». Tous les quartiers résidentiels se ressemblaient. Le chauffeur arrêta la Mercedes devant le portail d'une villa isolée au milieu d'un jardin assez bien tenu.

Un domestique en guenilles, nu-pieds, à la peau très sombre, se précipita et leur ouvrit les portières.

Alan Prager occupait le rez-de-chaussée donnant sur le jardin. Sous la véranda, de grands coussins de couleurs vives disposés devant une table basse formaient un coin-repas idyllique. La table était mise pour trois.

— Nous ne sommes pas seuls ? demanda Malko.

L'Américain eut un sourire en coin.

— Presque ! Venez, je vais vous faire une surprise.

Malko le suivit dans l'appartement plutôt vide, au sol de marbre. Cela sentait le célibataire... Alan Prager ouvrit la porte d'une chambre. Là, il y avait encore moins de meubles : une malle d'osier fermée avec une corde, une statue du dieu-éléphant Ganesh, quelques autres statuettes, des images religieuses épinglées au mur et une natte sur

laquelle était installée une jeune Indienne enveloppée dans un sari rouge vif. Elle ne bougea pas en voyant les deux hommes, se contentant de poser sur eux un regard intense. Comme un animal effrayé qui se prépare à s'enfuir.

Elle avait un visage absolument sublime, avec une bouche épaisse, un nez mutin et d'immenses yeux de biche d'un noir liquide. Ses cheveux aile-de-corbeau, soigneusement séparés par une raie au milieu, retombaient dans son dos en une natte épaisse. Les ongles de ses mains étaient faits, comme ceux de ses pieds.

— *Lunch*, Vedla ! annonça Alan Prager.

Après une courte hésitation, elle se leva. Elle était de petite taille, menue, pleine de grâce. Les yeux baissés, elle passa devant les deux hommes et gagna la véranda.

Intrigué, Malko se tourna vers Alan Prager :

— C'est votre...

L'Américain eut un sourire mystérieux.

— Non. Je ne la connais que depuis deux semaines. Elle vient du Pendjab, ne parle pas indî, et à peine quelques mots d'anglais.

Ils s'installèrent sur les coussins. Vedla s'accroupit, déplia leurs serviettes, versa de l'eau dans leurs verres et attendit, assise sur ses talons. Alan Prager était de plus en plus pâle. Malko se demanda s'il n'allait pas tourner de l'œil.

Le boy loqueteux apporta sur un plateau une omelette pour l'Américain et différents plats fumants. Vedla servit Malko.

— C'est très bon, dit Alan Prager. Des beignets de légumes épicés et du *raza meat*, du mouton à la pendjabi.

Vedla attendit que les deux hommes aient commencé à manger pour picorer quelques morceaux de viande.

— Comment communiquez-vous avec elle ? demanda Malko, intrigué, à Alan Prager.

— Je ne communique pas, fit simplement l'Américain.

Malko s'abstint de demander d'autres précisions...

Vedla regardait la nourriture, les narines palpitantes, comme si elle mourait de faim. Elle était placée entre eux deux, et continuait à remplir leurs assiettes. Malko l'examina : elle était ravissante avec une poitrine très développée comme toutes les Indiennes. Un Tanagra.

Il surprit son regard posé sur lui et elle baissa vivement les yeux. Les paillettes d'or dans ceux de Malko la fascinaient visiblement. Celui-ci se concentrait sur son mouton si épicé qu'il fallait l'avaler comme un cachet avec beaucoup d'eau...

Vedla, elle, ne buvait pas, s'empiffrant parfois à toute vitesse de poulet et de riz.

La gorge et le palais en feu, Malko s'appuya aux coussins. Alan Prager but un grand verre de Perrier et dit :

— Je vais vous raconter la suite de mon histoire. Donc, dès que j'ai reçu ce télex, je me suis mis au travail. Il y a quelque temps, j'ai « tamponné » un Sikh, un certain khalsar, un étudiant très religieux. Ce type se trouve à Amritsar, où il travaille au Temple d'Or avec les gens de l'AISSF. Ce sont les plus dangereux.

Malko bougea un peu. Il avait l'impression de s'appuyer involontairement contre la jeune Indienne.

Il s'écarta. La cuisse de Vedla demeura contre la sienne. La jeune femme ne le regardait pas, mais était collée à lui avec la souplesse et la discrétion d'un chat. Pour en avoir le cœur net, il allongea la jambe et aussitôt celle de Vedla suivit le mouvement. Alan Prager ne semblait pas prêter attention à son manège. Il continua son récit :

— Il y a quelque temps, Khalsar, ma source, m'a fait savoir qu'il était prêt à me rencontrer au Pakistan.

— Pourquoi au Pakistan ?

— Il passe la frontière du Pendjab facilement. Là-bas, c'est plus discret. Nous nous sommes vus à Lahore. Et il m'a appris des trucs pas tristes... D'abord qu'il y avait bien un complot pour assassiner Radjiv Gandhi. Un vrai. Partant d'Amritsar, fomenté par un groupe se nommant les « Safran Tigers ».

— Pourquoi ?

— Depuis *Blue Star*, l'assaut du Temple d'Or, le nom de Ghandi est vomi par tous les Sikhs, expliqua l'Américain. Imaginez l'armée israélienne tirant au canon sur la Mecque... Mais ce n'est pas tout. Ma source m'a précisé que Radjiv Gandhi devait être tué le 31 de ce mois, anniversaire de l'assassinat de sa mère par d'autres Sikhs.

Malko regarda pensivement le grand calendrier pendu au mur. On était le samedi 19 octobre.

Il bougea un peu et Vedla s'incrusta encore plus contre lui. Elle ne mangeait plus, immobile, le regard perdu dans le vide. Il avait hâte de savoir pourquoi Alan Prager l'avait adoptée. Ce dernier reprit :

— Il a prétendu aussi que deux des plus dangereux tueurs parmi les fanatiques Sikhs venaient d'arriver au Temple d'Or et s'y cachaient, se faisant passer pour des chanteurs de *gurudwarah*⁽¹⁹⁾ Ces types qui vont de temple en temple à travers le monde chanter les louanges du Seigneur.

— Vous savez qui c'est ?

— Khalsar m'a donné leur nom... Lal Singh et Ammand Singh. D'ailleurs tous les Sikhs s'appellent Singh, qui signifie « lion » dans leur langue. Ça ne facilite pas les identifications. Comme, en plus, ils sont tous barbus... Ces deux-là sont fortement soupçonnés d'avoir placé la bombe qui a fait exploser le Boeing 747 d'Air India. Bilan : pas loin de quatre cents morts.

— Et comment sont-ils revenus en Inde ?

— Probablement en traversant clandestinement la frontière Pendjab-Pakistan. Le Pakistan les a laissé transiter sur son territoire. Il a déjà fait deux fois la guerre à l'Inde en vingt ans. Alors les Sikhs qui emmerdent le gouvernement central indien, il aime bien et leur donne de petites gâteries. Des papiers, un peu d'argent, quelques armes. Plus il y aura de bordel chez le Grand Voisin, mieux cela vaudra pour les Pakistanais qui ont une frousse bleue que la famille Gandhi les vitrifie avec la bombe atomique indienne toute neuve.

— Votre source n'a pas été plus précise ?

— Non. Il allait tenter d'en savoir plus. Fin du premier épisode.

— Mais dites-moi, objecta Malko, que font vos homologues indiens ? Ils n'infiltrèrent pas les Sikhs ?

Alan Prager eut un sourire plein de commisération :

— Vous croyez vraiment que si les Sikhs avaient été infiltrés la mère Gandhi serait morte ? Ce sont les Sikhs qui infiltrèrent les Services indiens parce qu'ils sont partout dans l'armée. Et de toute façon le RAW⁽²⁰⁾ et l'IB sont nuls, pénétrés comme un gruyère, corrompus et incapables.

« Quand ils arrêtent un type, ils l'amochent tellement qu'il meurt très vite. Et lorsqu'ils ont une information valable, ils ne savent pas l'exploiter, elle est perdue dans les méandres de la bureaucratie ou les différents organismes s'occupant de la sécurité se la cachent mutuellement...

— Ils ne sont donc pas au courant de ce projet d'attentat ?

Alan Prager éclata de rire. Le boy était en train de desservir. Le petit animal en sari rouge continuait à se serrer silencieusement contre Malko.

— Ils en ont des cartons pleins de projets d'attentat et sont incapables de les analyser ! Alors, ils ont renforcé au maximum la protection de Radjiv Gandhi et prient Ganesh que cela suffise.

Malko laissa glisser sa main sur un coussin, effleurant celle de Vedla. Aussitôt, des doigts fins se refermèrent autour des siens avec une force extraordinaire. Cette fois, l'appel était sans équivoque. La jeune Pendjabi ne parlait peut-être pas l'anglais, mais elle savait communiquer.

— Pourquoi la Company ne veut-elle pas que les Sikhs assassinent Gandhi ? demanda Malko. On a peu pleuré la mort d'Indira...

— Elle était complètement prosoviétique, fit Alan Prager. Son fils essaie de mener une politique plus équilibrée. Je ne sais pas tout, mais Langley m'a donné l'ordre de me décarcasser pour qu'on ne lui fasse pas un mauvais sort. Moi, j'obéis aux ordres.

— Alors, et votre source ?

— Eh bien, il m'a fait parvenir un message il y a deux semaines. Pour me dire qu'il avait trouvé ce que je cherchais, mais qu'il ne

pouvait se déplacer. Il fallait lui envoyer quelqu'un. Alors, j'ai soustraité avec une autre de mes sources. Un colonel indien de l'Intelligence Bureau. Précisément chargé des problèmes de terrorisme.

— Vous êtes bien placé, dites-moi...

Alan Prager fit la moue :

— Il ne m'apporte pas grand-chose, hélas. Dans ce cas, je lui ai promis de partager l'information avec lui. Il a donc expédié un de ses agents, Lal Oberoi, voir ma source. Seulement, il y a eu un cas non conforme. Ma source a loupé le rendez-vous et l'autre s'est fait alpaguer par les types de l'AISSF. Ça s'est mal terminé...

Il raconta à Malko la mort horrible de Lal Oberoi.

— Pour des non-violents..., commenta Malko.

— Si vous aviez vu pendant les émeutes anti-Sikhs, soupira Alan Prager. C'était dégueulasse. Ils les brûlaient vifs, ils éventraient les femmes enceintes, découpaient les bébés au poignard et j'en passe. Vingt-cinq mille Sikhs massacrés en trois jours. Mais théoriquement, ils respectent toute forme de vie, même les plus humbles comme les insectes.

Moralité : en Inde il valait mieux être un cafard qu'un Sikh...

— On a dû faire parler l'agent de votre colonel, remarqua Malko.

— Sûrement, mais il ne savait rien. Il ne me connaît pas. Il a pu seulement donner son traitant, le colonel Pratap Lambo.

— Et cette Vedla, d'où vient-elle ?

— Lal Oberoi l'avait achetée à sa famille pour la ramener à Delhi et en faire sa pute et sa vendeuse. C'est courant ici. Ça valait mieux pour elle que de ne jamais se marier.

— Mais elle est belle.

— Ça ne compte pas. Il faut verser la *dahej*, la dot que la famille de la mariée doit rassembler. Avant, c'était de l'or ou des bijoux, maintenant, c'est une télé ou un magnétoscope. Pour les pauvres gens c'est l'horreur, ils s'endettent pour la vie. Alors, quand ils ne paient pas, les parents du mari foutent le feu à la jeune femme pour se venger... Une allumette sur le sari quand elle est dans la cuisine et hop... Suicide de jeune mariée. Il y en a eu trois cents l'année dernière rien qu'à Delhi.

Inde, pays de la non-violence, comme disent les intellectuels.

Un ange passa, absolument horrifié, puis s'enfuit dans un sari enflammé. Vedla, ses doigts toujours crochés dans ceux de Malko, ne semblait pas savoir qu'on parlait d'elle.

— Mais comment l'avez-vous récupérée, vous ?

— Elle a débarqué à Delhi. Lal Oberoi lui avait pris son billet de train, avant de mourir. Elle est allée à sa boutique et a raconté l'histoire. Mon colonel de l'IB est venu aux nouvelles et elle s'est accrochée à lui. Il l'a gardée quelque temps puis il me l'a refilée... Elle

est morte de peur et ne veut pas retourner chez elle.

Beau merdier.

Malko sourit à Vedla qui baissa la tête, mais écrasa ses doigts encore plus fort.

— Qu’attendez-vous de moi ? demanda-t-il, connaissant déjà la réponse.

Alan Prager eut un ricanement amical.

— Devinez ? On vous attend à Amritsar...

— Mais pourquoi moi ? objecta Malko. Je ne connais rien à l’Inde, je ne parle ni penjabi, ni indi et je suis étranger, donc repérable de loin...

— Je sais ! Je sais ! soupira l’Américain. Seulement voilà : personne d’autre ne veut y aller. Surtout pas mon colonel de l’IB. Alors, comme on m’a dit que vous aviez de la chance.

— J’ai de la chance, dit Malko, mais je ne suis pas ignifugé.

— Bof, fit l’Américain avec un sourire suave, vous risquez tout juste de passer à un *karma* supérieur...

CHAPITRE III

Des mouches tournoyaient furieusement, attirées par la nourriture. Le boy apporta du thé et du café. Vedla arracha sa main à celle de Malko pour lui verser du sucre et se réinstalla aussitôt contre lui. Il se demandait ce qu'elle était réellement pour Alan Prager. Il devait lui faire peur avec sa carrure athlétique, elle qui mesurait tout juste un mètre cinquante... De nouveau, leurs regards se croisèrent, et il y lut un mélange de détresse et de provocation naïve. Elle se savait belle et réalisait que c'était sa seule chance de survie dans un monde hostile et féroce.

Malko but un peu de café fade et brûlant.

— J'aimerais ne pas subir le sort de mon prédécesseur, dit-il. Je ne suis pas pressé de changer de *karma*.

— Je disais cela pour plaisanter, grimaça l'Américain. Cette fois, on va prendre toutes les précautions. Vous serez armé et sur vos gardes. En plus, vous ne partirez pas seul.

— Ah bon ! Vedla va...

— Non, non. Une de mes *stringers*⁽²¹⁾ Amarjit Ohri, une journaliste indienne. Je l'ai connue à Washington. Nous avons sympathisé...

Autrement dit, il avait été son amant.

— Elle est ici ?

— Oui, elle travaille pour le *Times of India*, comme reporter. Je m'en sers pour des contacts, des analyses, elle est sympa, elle parle pendjabi aussi et en plus, c'est une fille ravissante.

— Pourquoi ne l'envoyez-vous pas toute seule ?

L'Américain fit la moue.

— Ce n'est pas son boulot. Elle peut vous aider, mais je ne pense pas qu'elle accepterait la mission elle-même.

Malko écoutait, la cuisse de Vedla toujours collée à la sienne. La chaleur et le décalage horaire commençaient à lui peser. Alan Prager bâilla ostensiblement, il était d'un blanc crayeux.

— Amarjit a une raison supplémentaire de vous aider, ajouta-t-il. Son oncle, qui est un vieux journaliste, se trouve sur la *hit list*⁽²²⁾ des Sikhs. Pour avoir trop approuvé la position du gouvernement central dans l'opération Blue Star.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Qu'ils vont le descendre un jour ou l'autre. Ils font ce qu'ils

veulent. Ils ont déjà abattu des dizaines d'hommes politiques ou de gens qui avaient participé aux pogroms anti-Sikhs.

— Vous lui avez parlé de ce déplacement à Amritsar ?

— Oui, elle est d'accord.

— Et moi, comment vais-je y aller ?

— Cela aussi, je m'en suis occupé. Parmi les étrangers, seuls les journalistes ont le droit de s'y rendre en ce moment. Alors, pour les Indiens, on vous a bâti une petite « légende ». Le *Washington Review*, un magazine qui a des liens avec la Company, vous a accrédité. Il ne reste plus qu'à fournir deux photos et vous aurez une carte de presse.

Il se resservit du café. La circulation s'était ralentie, c'était l'heure de la sieste. Les paupières de Malko se fermaient. Pourtant, il voulait en savoir plus.

— Pourquoi travaille-t-il pour vous, votre Khalsar ?

— Sa famille se trouve aux États-Unis, expliqua Alan Prager. On leur a facilité pas mal de choses pour les visas et on leur donne un peu d'argent... Mais, avec ces types on n'est jamais totalement sûr. Ils ont le mensonge dans la peau.

Encourageant.

— Quand vais-je lui rendre visite ?

— On va le savoir dans une heure environ. Il doit me faire appeler. Pourquoi ne pas vous occuper des photos d'identité en attendant ? Mon chauffeur va vous accompagner. Vous revenez ensuite ici.

*

* *

Le petit marché de Singar Nagar comportait une douzaine de boutiques dont un photographe en plus des étalages sur le trottoir. Celui-ci promit les photos dans l'heure suivante. Malko insista pour savoir si on pouvait louer une voiture, mais le chauffeur sembla ne pas comprendre et le ramena à la maison d'Alan Prager. Il faut dire que la circulation était telle qu'aucun conducteur normal ne se risquait à la braver...

Malko se retrouva sous la véranda où ils avaient déjeuné. Vedla n'avait pas bougé et l'accueillit d'un regard intense. Il s'installa sur les coussins, non loin d'elle et commença à feuilleter *India Today*. La maison était absolument silencieuse, Alan Prager devait faire la sieste.

La fatigue le reprit et il abandonna sa lecture, se calant sur les coussins pour somnoler. Comment, en dix jours, allait-il pouvoir démêler un complot dans ce pays inconnu ?

Vedla se leva dans un cliquetis de bracelets. Elle passa devant Malko, balançant les hanches d'une façon involontairement provocante et lui jeta un regard lent et appuyé. Son maquillage paraissait trop lourd pour son âge, quatorze ou quinze ans. Elle disparut et Malko ferma les yeux. Il avait vraiment besoin d'une petite sieste.

Il s'endormit d'un coup, sans même s'en rendre compte.

*

* *

Un long serpent vert avec une tête triangulaire remontait le long de sa jambe, prêt à le mordre. Malko s'éveilla en sursaut, regarda autour de lui. Il n'y avait pas de serpent, mais le pied nu de Vedla lui caressait doucement la jambe. La jeune pensionnaire d'Alan Prager était revenue. Un grand verre de lait était posé près d'elle. Assise en face de Malko, elle l'observait entre ses longs cils. Un flot d'adrénaline se rua dans les artères de Malko. Que signifiait ce manège ? Il avait pensé qu'elle était allée rejoindre Alan Prager pour sa sieste. Il referma délibérément les yeux.

Presque aussitôt, le pied nu reprit sa progression, glissant le long de sa cuisse avec le léger cliquetis des bracelets de bimboloterie. Elle avançait très doucement, par à-coups, le massant avec ses orteils. Il n'avait plus du tout sommeil. Quand le petit pied s'immobilisa sur son entrejambe, il sentit une grande chaleur l'envahir. Le pied s'était arrêté, comme intimidé. Puis, encore plus lentement, il recommença à bouger, explorant le bas-ventre. Jusqu'à ce qu'il trouve ce qu'il cherchait.

Nouvelle halte. Les yeux mi-clos, Vedla observait Malko. Son pied remuait, mais plus de la même façon. Ses orteils se mirent à se crispier régulièrement et avec lenteur, déclenchant peu à peu une réaction naturelle chez Malko. Vedla lui lança un regard satisfait. Dans sa nouvelle position, le pied pouvait le masser sur toute sa longueur. Un étonnant rite sexuel...

Très vite, il fut au bord de l'orgasme. Et le petit monstre continuait ! Tant et si bien qu'il dut se mettre sur le côté pour éviter une catastrophe... Le pied demeura posé sur son membre gonflé, possessif et patient. Malko était partagé entre la gêne de cette situation bizarre et un furieux désir. La manœuvre de Vedla était limpide. Pendant qu'il réfléchissait, le pied quitta son sexe, remontant le long du zip.

Avec une habileté consommée, Vedla parvint à saisir l'agrafe et commença à tirer doucement...

Cette fois, c'était trop.

Malko écarta le pied gentiment et acheva son travail. Puis il attendit. La situation l'excitait au plus haut point. Il espérait qu'Alan Prager n'allait pas interrompre la suite.

Vedla le regardait fixement. Pas son visage, le sexe. Il crut qu'elle allait s'arrêter là. Puis, elle se déplaça avec des gestes félins. S'appuyant sur ses mains, elle s'approcha à quatre pattes, comme un animal, frottant d'abord son visage et son buste à sa cuisse. Puis sa bouche se posa à la racine de son sexe et ses doigts, se refermèrent autour de son membre.

Avec une lenteur religieuse, elle entreprit de le masturber, à genoux, le torse incliné, sa longue natte noire tombant à la verticale, semblable à un bas-relief de temple érotique. Sa bouche l'avait quitté et il sentait son souffle tiède sur lui. Vedla avait gardé les yeux ouverts, mais ne le regardait pas. Il allongea la main et trouva sous la soie des seins fermes aux longues pointes dures. Cette adolescente avait un corps de femme épanouie.

Pour la première fois, Vedla frémit, mais d'un léger mouvement du buste, lui fit savoir qu'elle ne désirait pas qu'il précise sa caresse. Elle continuait à le caresser sur le même rythme et il avait une furieuse envie de sa bouche autour de lui.

Enfin, les lèvres de Vedla se posèrent sur son sexe presque timidement. Puis, par petites saccades, elle engouffra le membre. Ses doigts fins s'étaient glissés sous lui et le massaient doucement. Elle s'immobilisa comme un serpent qui a avalé un lapin. Les trois quarts de la colonne de chair étaient dans sa bouche. Puis elle se livra au parcours inverse, toujours avec la même lenteur.

D'abord Malko en fut exaspéré. Puis sa fringale de plaisir se calma progressivement au contact électrique de la langue jouant sur la peau gorgée de sang, des pressions habiles de la bouche, de la caresse plus râpeuse du palais...

Vedla s'arrêtait parfois un temps qui lui paraissait très long, se contentant d'enrouler paresseusement sa langue autour de lui, bougeant à peine la tête. Puis, sa caresse se fit plus impérieuse. Sans aucun mouvement saccadé. Sa tête ondulait de haut en bas, comme un serpent sous le charme, suivant les mouvements du bassin de Malko, venant au-devant de sa caresse.

Comme prise de frénésie, sa tête se soulevait et s'abaissait à toute vitesse. La sensation était si forte que tout le plaisir accumulé durant plus d'une heure explosa d'un coup. Malko poussa un grognement étranglé tandis qu'il se déversait dans la bouche de Vedla, accrochée à lui, tout son corps frêle tendu vers son plaisir à lui. Il lui sembla entendre dans le lointain la sonnerie d'un téléphone.

Puis, la vague reflua et Vedla se lova contre son ventre sans arracher son sexe de sa bouche, le laissant s'apaiser, l'agaçant à petits coups de langue, puis se recula après avoir tout remis en place. Malko eut du mal à redescendre sur terre, après cette leçon appliquée de Kama Soutra. Sagement assise sur ses talons, Vedla se mit à siroter son verre de lait, comme un cobra repu.

Elle était dans la même position quand Alan Prager surgit, torse nu, en short, l'air ensommeillé.

— On m'a appelé, annonça-t-il. On vous attend après-demain à Amritsar.

Les sens apaisés, Malko eut un hochement de tête. Pour l'instant, la

CIA était très loin de ses pensées... Discrètement, Vedla prit son verre de lait et disparut en direction de sa chambre.

— Je pars seul ?

— Non, j'ai appelé Amarjit. Nous allons dîner avec elle.

Alan Prager bâilla de nouveau et soupira :

— Je suis crevé ! Vedla ne vous a pas dérangé ?

Il avait un drôle de sourire.

— Non, pourquoi ?

— Je vous ai dit qu'elle ne voulait à aucun prix retourner chez elle, expliqua l'Américain. La première nuit où elle est venue ici, je l'ai retrouvée dans mon lit. Certes ce n'était pas désagréable, mais je ne peux pas l'adopter. Ensuite, avec la « dingue », je pensais à autre chose. Je me demandais si elle n'avait pas cherché à se caser avec vous...

Inutile de nier.

— Je ne l'avais pas pris ainsi, dit Malko, mais elle m'a donné un délicieux échantillon de ses possibilités.

— Les Indiennes ont ça dans le sang, sourit Alan Prager. Seulement, quelques siècles d'occupation arabe et britannique leur ont appris la pudibonderie. Elles sont parfois longues à se dégeler. En tout cas, si vous voulez l'emmener à votre hôtel...

— C'est délicat, remarqua Malko.

Alan Prager hocha la tête.

— Bien. On va parler sérieusement, alors.

Il rentra dans la maison et revint avec une sacoche en cuir qu'il tendit à Malko.

— Voilà votre viatique pour Amritsar.

La sacoche contenait un Leica et un Colt 45 automatique avec trois chargeurs. Malko n'avait pu emporter son pistolet extra-plat, à cause de la douane. Quant à la CIA elle se refusait à acheminer des armes par la valise diplomatique dans un pays comme l'Inde, sauf cas d'extrême urgence.

Malko prit l'énorme pistolet et le soupesa :

— Ce n'est pas vraiment discret...

Alan Prager sourit.

— Vous voulez que je vous montre les photos de Lal Oberoi ? Ou plutôt de ce qu'il en restait. J'ai envie que vous reveniez d'Amritsar. Ce truc-là tire des obus mais c'est efficace. Il n'a pas servi depuis longtemps, ses numéros ont été détruits à l'acide et il est en parfait état.

Malko aussi avait envie de revenir du Pendjab. Il prit la sacoche, la tête encore pleine de volupté. Dommage que l'anglais de Vedla soit insuffisant. Elle aurait fait une agréable compagne de voyage...

Une grande jeune femme blonde aux yeux bleus drapée dans un sari somptueux passa devant Malko, au bras d'un Indien très beau en tenue Mao, un collier de fleurs safran autour du cou. Le hall de l'hôtel *Taj Mahal* grouillait de saris de toutes les couleurs, de barbes noires et de turbans. C'était samedi, jour de mariage et des flons-flons montaient du jardin en contrebas. Scintillantes comme des arbres de Noël, des mémères se goinfraient d'amandes, de beignets, de noix ou papotaient dans tous les coins du hall.

— Voilà Amarjit, annonça Alan Prager.

Une jeune femme vêtue d'un jeans et d'un chemisier blanc, les cheveux sur les épaules, venait vers eux. Elle aurait pu être espagnole ou italienne. Une superbe brune à la peau mate et à la bouche bien dessinée. Ses yeux pétillaient d'intelligence.

L'Américain fit les présentations.

— Amarjit Ohri. Malko Linge, qui travaille avec moi. Il ne précisa pas si c'était dans les bibles ou dans l'espionnage... La jeune femme, contrairement à la plupart des Indiennes, avait une attitude très décontractée avec les hommes. Son regard sombre se posa sur Malko et s'y attarda avec un intérêt non dissimulé.

— Je vous emmène au *Mughlai*, annonça Alan Prager. C'est ce qu'il y a de moins mauvais...

La Mercedes remonta vers le nord, traversant l'esplanade majestueuse où se dressait India Gate, le monument aux morts indiens, puis enfila Jan Path montant vers Connaught Place, le centre commercial de New Delhi. Enfin ils tournèrent dans Connaught Circle, une rue sombre. Le *Mughlai* se trouvait sous des arcades soutenues par des colonnes jadis blanches. À côté, un Sikh barbu, une cartouchière aux douilles luisantes terminée par un énorme revolver noir autour du corps, un Riot-gun au poing, gardait une banque.

Un marchand de bétel, accroupi sur le trottoir, offrait sa marchandise dans des bouts de papier. Des voisins avaient sorti leur *charpoi* sur le trottoir, pour profiter de la douceur de la température. Quatre joueurs de cartes s'étaient installés sous un réverbère, à côté. À l'intérieur du restaurant des musiciens régalaient les clients du *Mughlai* d'une musique aigrette, accompagnée de tambourins. Malko et Prager étaient les seuls étrangers.

Alan commanda un assortiment de plats locaux. Il régnait un froid glacial, à cause de la climatisation poussée à fond. Malko commençait à trouver sa mission en Inde plutôt agréable. Amarjit était aussi séduisante que Vedla, mais infiniment plus intelligente. Ses seins tendaient la soie de sa blouse d'une façon provocante. Son rire rauque lui déclenchait des picotements dans l'estomac.

— Quel est votre plan ? demanda Malko à Alan Prager.

Celui-ci but sa bière avant de répondre :

— Notre ami Khalsar a très peur, il craint d'être surveillé. Je lui avais proposé de venir me voir à l'hôtel *International* à Amritsar, mais il a refusé. Il faudra donc vous rendre dans le Temple d'Or.

Ce n'est pas la nourriture épicée qui fit tousser Malko :

— Vous ne croyez pas que c'est risqué ?

— Pas dans le Temple d'Or lui-même, corrigea l'Américain. Voici comment nous allons procéder. Amarjit se fera passer pour une jeune veuve sikh sans ressources venant pour trois jours de méditation au Temple d'Or. Elle demandera à être logée au *Guru Nanak Niwas*, le *rest-house* dépendant du temple, ouvert à tous les pèlerins...

— Mais ils ne s'apercevront pas qu'elle n'est pas sikh ?

Amarjit sourit, rassurante :

— Je parle pendjabi et je connais assez la religion sikh pour ne pas me tromper ! J'ai eu un fiancé sikh. Extérieurement, rien ne distingue une Sikh d'une Indienne.

— Et ensuite ? demanda Malko.

— Notre ami Khalsar a le moyen de savoir quand elle sera là et quelle chambre elle occupera. Il viendra vous y rejoindre entre dix et onze heures le lendemain de votre arrivée pour vous communiquer ses informations...

— Je coucherai aussi au *rest-house* ? demanda Malko interloqué.

Alan Prager secoua la tête.

— Non, vous vous séparerez dès l'entrée d'Amritsar et vous irez à l'hôtel *International*, sans vous cacher. Annonçant même que vous êtes un journaliste étranger. De toute façon, il n'y a pas d'étrangers à Amritsar, vous serez repéré immédiatement. Votre couverture vous permettra d'aller reconnaître les lieux. Ensuite, vous vous arrangerez pour gagner la chambre d'Amarjit à l'heure du rendez-vous. Il n'y a aucune surveillance. Vous prendrez Vijay, mon chauffeur, avec une Ambassador.

— Ne serait-il quand même pas plus simple d'envoyer votre colonel de l'Information Bureau ? suggéra Malko.

— *No way*⁽²³⁾, fit Alan Prager. Pour deux raisons. D'abord, s'ils le piquent, ils le tuent immédiatement. Ensuite, je préfère recueillir, moi, les informations de Khalsar Singh.

Amarjit éclata de rire.

— Il y a une troisième raison. Je n'accompagnerais sûrement pas cet avorton lubrique de Pratap Lambo !

Pendant un moment, ils se concentrèrent sur la nourriture, puis Alan Prager suggéra :

— Allons boire un verre au *Taj*.

Quand ils sortirent, les joueurs de cartes avaient disparu. L'Américain posa une main sur son estomac.

— Je sens que je vais être encore malade. Putain de bouffe...

*

* *

Un grand Sikh en turban rose, jeans et baskets, dansait un rock endiablé, dans les éclairs de stroboscope du *Number One*, la discothèque du *Taj Mahal*. Quelques autres flirtaient dans la pénombre. C'était très jeune, très bruyant et passablement snob. Là, les minettes avaient troqué le sari pour la mini. Sans doute pour soigner sa « dingue », Alan Prager s'était mis au Gaston de Lagrange qu'il réchauffait entre ses énormes battoirs.

Malko avait en vain réclamé une vodka russe : cela n'existait pas. Seulement de l'indienne qui devait rendre aveugle. Profitant d'un slow, Malko invita Amarjit.

— Vous vivez avec votre oncle ? demanda-t-il.

— Oui, dit-elle, c'est plus facile. Je n'ai pas encore trouvé d'appartement et je ne veux pas vivre avec un homme. Ici, on n'aime pas louer aux femmes seules. Les traditions sont encore très fortes. Mais j'ai vécu aux États-Unis trois ans, alors...

Ils continuèrent à danser imbriqués l'un à l'autre. Amarjit ne pouvait pas ignorer ce qu'éprouvait Malko et cela ne semblait pas la choquer. Bien qu'on soit revenu au rock, ils continuaient à onduler sur place dans un coin de la piste.

Enfin, Amarjit se détacha :

— Venez, ce n'est pas gentil de laisser Alan seul.

— Vous avez peur qu'il soit jaloux ? demanda Malko en riant.

Elle pouffa :

— Alan, non, je m'en fiche. D'ailleurs, il préfère le Gaston de Lagrange aux femmes. Ce n'est pas un tombeur. Et puis, il faut que je rentre.

— Pourquoi ?

— Mon oncle va s'inquiéter. Et nous avons tout le temps de mieux nous connaître. À Amritsar.

— Cela ne vous fait pas peur, cette expédition ?

Elle sourit :

— Un peu. Mais cela m'excite beaucoup. Et puis nous allons partir le 21. C'est un bon jour d'après les astrologues.

Alan Prager leur jeta un regard allumé. Le niveau du Gaston de Lagrange avait sérieusement baissé. Il leva son verre.

— C'est autre chose que leur saloperie de cognac indien. Il est tout juste bon à faire flamber des Sikhs.

— Chut ! fit Amarjit.

Heureusement que la musique couvrait leurs voix. La « dingue » et l'alcool étaient venus à bout du colosse...

Le hall grouillait de couples endimanchés, d'Indiennes hiératiques

dans leur sari, le front marqué de la tache rouge du *tikki*.

— Un jour, vous vous mettrez en sari pour moi, dit Malko à Amarjit, pris d'un brusque fantasme.

La jeune femme lui jeta un regard ironique :

— C'est ce que me demandaient tous mes amants américains.

Un à zéro. Il lui baisa quand même la main sous le regard étonné du portier chamarré comme un amiral anglais. Alan Prager ramenait Amarjit.

— Venez déjeuner chez moi demain, proposa-t-elle. Je vous enverrai le chauffeur. Ensuite nous nous occuperons de votre carte de presse.

Il remonta dans sa chambre, ouvrit la sacoche de cuir et y prit le Colt 45 qu'il soupesa longuement. Cette balade à Amritsar ne lui disait rien. Cela puait le piège. Il n'avait pas envie de finir en barbecue. La présence d'Amarjit en était la seule contrepartie agréable.

CHAPITRE IV

Il y avait un monstrueux embouteillage sur Ring Road, une vache s'étant installée au milieu de la chaussée. Le chauffeur eut beau klaxonner comme un fou et manquer écrabouiller un scooter où avait pris place une famille de six personnes, il était une heure et demie quand il arriva devant la maison d'Amarjit.

Une tente kaki occupait presque tout le minuscule jardin et un soldat en béret rouge, veillait nonchalamment à la grille, un fusil Lee-Enfield, trop grand pour lui, à l'épaule. Un autre faisait les cent pas dans le chemin étroit.

À travers l'ouverture de la tente, Malko aperçut une demi-douzaine de soldats allongés sur des lits de camp.

Amarjit sortit de la maison et fit signe à Malko :

— Je croyais que vous étiez perdu !

Elle était vêtue d'un *dhoti*⁽²⁴⁾ en soie rose moulant comme un fuseau et d'un long *kurta* mauve serré à la taille par une grosse ceinture.

Un vieil homme vêtu d'une espèce de pyjama blanc lisait un journal sur un canapé style Galeries Barbès 1935.

— Mon oncle, Gumam Azad.

— Pourquoi ces soldats sont-ils dans le jardin ? demanda Malko, après avoir salué le vieil Indien.

Gumam Azad dit avec un sourire résigné :

— Je suis sur la *hit-list* des Sikhs, alors le gouvernement me protège. Mais cela ne sert à rien. Je serai tué quand même.

Il semblait parler de la mort d'un autre. Étonnant.

Un serviteur mal rasé et pieds nus entra, portant un plateau. Les éternels morceaux de mouton et de poulet dans des sauces au vitriol. Amarjit tendit à Malko un verre rempli d'un liquide blanchâtre.

— Tenez, cela neutralise le piment dans l'estomac.

Il faillit le recracher. C'était carrément infect : une sorte de yoghourt tourné... En un quart d'heure, ils eurent terminé et on apporta le thé à la cardamome.

Les Indiens mangent toujours vite. Pour eux, le repas n'est pas une fête.

— Je vais vous accompagner pour votre carte de presse, proposa Amarjit. Avec quelques roupies et une bouteille de whisky, on peut dynamiter la bureaucratie indienne...

— C'est dimanche...
— Il y a une permanence.
— Ce n'est pas une promenade d'agrément d'aller à Amritsar, remarqua Malko. Vous n'avez pas changé d'avis ?

La journaliste haussa les épaules.

— Ici, nous sommes accoutumés à la violence. Pendant les pogroms, nous avons caché des Sikhs ; certains voisins sont venus pour les tuer. Ils avaient déjà exterminé une famille et promenaient le corps d'un bébé planté sur une lance... Le dernier syndicaliste assassiné l'a été à coups de hache, devant ses enfants. Alors, pour nous la mort n'est rien. Que le passage d'un *karma* à un autre.

Son oncle disparut, pataud dans son pyjama blanc et ils partirent.

Encore une longue randonnée dans les avenues immenses pour gagner des bâtiments ocre, pouilleux, gardés par des sentinelles. Le Press and Information Bureau. Des couloirs avec des plantes vertes, des ventilateurs anémiques et des fonctionnaires polis, souriants et totalement inefficaces. L'obtention d'une carte de presse était théoriquement une chose aisée et rapide, mais personne ne savait vraiment à qui s'adresser... Ils échouèrent dans un grand bureau où un personnage visiblement très important recevait des visiteurs sous le portrait d'un Sikh barbu, le président de la république indienne. Il connaissait Amarjit, la salua, l'œil humide, et ne quitta plus ses seins du regard.

Vingt minutes plus tard, Malko repartait avec un petit rectangle vert plastifié : la carte de presse établie dans toutes les règles à son nom. La couverture pour Amritsar était tissée.

— Je dois écrire une histoire sur une fête indienne, dit Amarjit. Dans le nord de la ville. Vous venez avec moi ?

— Avec plaisir, dit Malko.

Il n'avait rien à faire jusqu'au lendemain. Amarjit se pencha vers le chauffeur.

— Chandri Chowk !

— *Atcha*⁽²⁵⁾.

C'était dans le vieux Delhi. Très vite, ils s'engluèrent à la sortie de Mathura Road dans une masse compacte de cyclo-pousses, de *rickshaws*, de piétons, de carrioles coulant sur la chaussée comme un fleuve de boue. Ici, c'était la misère noire, malgré la myriade de marchands ambulants, offrant leurs beignets, leurs brochettes et les cigarettes à l'unité.

Ils débouchèrent soudain devant un gigantesque fort aux murailles rouges, sorti tout droit d'un roman de Kipling. Un bon kilomètre de remparts.

— Le Red Fort, annonça Amarjit.

Impressionnant fort désaffecté, vestige de la puissance britannique.

Un cirque était installé au pied de ses murailles et à l'intérieur, en plus d'un centre d'interrogatoire, il y avait un centre commercial. Grandeur et décadence... Les trottoirs de l'avenue où ils se traînaient étaient encombrés d'une faune de miséreux qui y campaient sous des bouts de tente, dans de vieux *rickshaws* sans roues ou tout simplement à même le sol...

— Parfois, j'ai du mal à me réhabituer à l'Inde, dit Amarjit, mais c'est mon pays... Je n'arrive pas à trouver un appartement parce que je veux habiter seule et je me suis brouillée avec ma famille pour avoir refusé d'épouser l'homme de ma caste qui m'était destiné... La vie de la femme indienne est encore celle de Sita, la déesse de l'humilité, qui obéit à son mari sans un mot et ensuite, se fait brûler vive sur son bûcher, pour ne pas risquer de lui déplaire après sa mort...

L'indignation lui gonflait la poitrine et rendait ses seins, sous la tunique de soie moulante, encore plus voluptueux et provocants.

Amarjit intercepta le regard de Malko et se troubla légèrement.

— Les Indiennes semblent avoir toutes de très belles poitrines, remarqua-t-il, et la vôtre est somptueuse.

Elle eut un rire gêné.

— Je ne sais pas ! Cela doit être dans les gènes. Toutes les statues des temples érotiques représentent des femmes avec des seins épanouis. C'est vrai qu'il est rare de voir, chez nous, une femme plate. Nous avons été un peuple pratiquant l'érotisme. Mais le système de la *joint-family* a mis fin à tout cela.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une horreur. Deux familles ou trois vivent ensemble sous la protection des grands-parents. Jamais d'intimité. C'est la grand-mère qui décide quand les jeunes mariés doivent s'accoupler. Et cela dure depuis des générations...

— Il n'y a plus d'érotisme en Inde ?

— Si. Dans des villages qui ont conservé le culte tantriste. Ils se réunissent de temps en temps pour ce que le gouvernement appelle des orgies. Ils font l'amour toute la nuit, en groupe, en se contrôlant. Ils maintiennent le culte du phallus.

Malko se souvint de la bouche merveilleuse de Vedla. Le culte phallique était inné chez la jeune Pendjabi.

Ils tournèrent dans Mahatma Gandhi Road, bordée de bidonvilles déprimants. Parmi les baraques de planches, une famille s'était installée dans un container pour bagages volé à une compagnie aérienne. En haut, les enfants, en bas, les adultes. Cinq ou six personnes vivaient là où on mettait normalement une vingtaine de valises...

Amarjit lança à Malko :

— Regardez, cette ruelle...

Des masures en ruines, des pans de murs brûlés, des façades éventrées. De l'autre côté, il y avait la rivière, la Yamuna.

— Ici, dit la jeune femme, les familles sikhs ont été massacrées féroceement avec l'aide de la police, les femmes violées, les enfants écrasés à coups de pied. Ils entassaient les hommes dans une voiture et y mettaient le feu...

Malko regarda les femmes sur les *charpois* en plein air, le regard vide. Un an après, rien n'avait été reconstruit, il y avait encore des taches de sang que la mousson n'avait pas réussi à laver. Presque pas d'hommes.

— Les Sikhs n'ont pas oublié. Regardez cette inscription sur le mur, dit Amarjit.

Malko vit des lettres en sanscrit bariolant la façade écroulée d'une maison détruite. Amarjit se pencha vers lui.

— Cela signifie : « Ne répandez pas le sang, mais la haine ! »

Ils tournèrent à droite et soudain se trouvèrent nez à nez avec un éléphant, puis deux, puis trois et enfin quatre... Derrière, il y avait une centaine de camions transformés en chars de carnaval, séparés par des groupes de musiciens en uniforme râpé s'escrimant sur des instruments à vent. Le tintamarre était épouvantable. Sur chaque char, des Indiens déguisés mimaient des dieux.

— Voilà le Festival que je cherchais ! dit Amarjit.

Elle commença à prendre des notes. Une heure plus tard, assourdis, poussiéreux, ils reprirent enfin le chemin du centre.

— Demain, nous partons très tôt, dit Amarjit, je dis au chauffeur de vous prendre à six heures.

Malko revit l'inscription en sanscrit La haine devait être encore plus vivace à Amritsar.

*

* *

Un camion de primeurs éclaté, le train avant en bouillie, gisait en travers de la route. Le chauffeur encore à son volant, broyé dans le pare-brise, s'était vidé de son sang qui avait souillé sa portière blanche. De petites pierres jalonnaient l'endroit, forçant la circulation à se détourner. Quant à la voiture, cause de l'accident, il en restait une boule de ferraille et de cadavres qu'on n'avait plus qu'à mettre sur un socle et à signer « César ».

Vijay, le chauffeur d'Alan Prager, contourna l'obstacle avec une parfaite indifférence et se remit à filer sur la route étroite, défoncée et rectiligne, bordée d'eucalyptus. C'était le sixième accident depuis leur départ de Delhi. Emprunter les routes indiennes, c'était plus dangereux que de prendre Stalingrad. Une moitié des chauffeurs de camions jouaient le *Salaire de la Peur*, l'autre moitié à la roulette russe. Le résultat pouvait s'admirer au bord des rizières du Pendjab... Vingt

kilomètres plus loin, un chauffeur, amputé d'une jambe dans une collision, regardait tristement son moignon se vider. Encore un qui allait rapidement changer de *karma*...

Malko ferma les yeux. À part les accidents, il n'y avait rien à regarder. Le Pendjab alignait des rizières et des champs sur une terre absolument plate. S'il n'y avait eu les turbans, quelques chameaux, les saris et les tracteurs, on se serait cru en Asie du Sud-Est. À côté de lui, Amarjit somnolait. Elle s'était vêtue d'un sari en coton imprimé, une écharpe blanche couvrant ses cheveux, et elle avait ôté le vernis de ses ongles.

Sur la banquette avant, à côté du chauffeur, il y avait un petit balluchon : ses affaires : elle était censée être venue par le train à Amritsar, comme les pèlerins pauvres... Malko regarda sa montre : encore trois heures de route.

La jeune femme entrouvrit les yeux.

— Ça va ? demanda Malko.

— Ça va. Tout se passera bien. Ce soir, vers cinq heures, n'oubliez pas de venir vous promener devant le *rest-house*. Je me tiendrai sur la galerie extérieure, juste en face de la chambre que j'occupe. Dès qu'il fera nuit, je collerai un *tikki* en papier à côté de la serrure. Pour que vous ne puissiez pas vous tromper...

— Ce soir ? Le rendez-vous est pour demain.

La jeune femme eut un sourire crispé.

— Je sais, ce n'est pas raisonnable, mais cela me rassurera.

Le silence retomba. Pris entre deux tracteurs rampant à dix à l'heure, disparaissant sous une douzaine d'ouvriers agricoles hébétés, Vijay freina brutalement, il évita le choc de justesse et repartit dans un grincement de pignons martyrisés. Amarjit se pencha sur Malko :

— Ici, les ouvriers gagnent encore huit roupies⁽²⁶⁾ par mois et ils sont battus quand ils ne travaillent pas assez.

Enfin une démocratie vraiment sociale.

Toujours pas le moindre barrage sur la route. Pourtant le Pendjab était supposé en état de siège. La vieille Ambassador rembourrée avec des noyaux de pêche toussotait parfois, mais tenait bon. Malko aurait préféré une confortable Mercedes de Budget, mais il n'y avait pas le choix. Il était presque deux heures quand ils prirent l'embranchement pour Amritsar à la sortie de Dera Baba. Vingt minutes plus tard, un panneau annonça *AMRITSAR, altitude 750 pieds*.

Les faubourgs de la ville sainte étaient particulièrement déprimants. De vieilles masures noirâtres, pourrissantes, de guingois. Presque pas de *rickshaws*, mais d'innombrables cyclo-pousses. Peu de voitures. La poullerie totale. Pas un étranger. Vijay stoppa devant la gare où stationnaient des centaines de cyclo-pousses et quelques taxis. Amarjit se tourna vers Malko, un peu pâle.

— À ce soir.

Elle descendit rapidement et se perdit dans la foule. Leur mission était commencée.

*

* *

L'hôtel *International*, presque neuf mais déjà décati, était totalement vide, et relativement propre. En ouvrant un tiroir, Malko écrasa un cafard d'une taille modeste pour le pays. Il chercha en vain un endroit où cacher le Colt 45, et se résolut de le laisser dans la sacoche. Il regarda sa montre. Il lui restait deux heures de lumière ; la nuit tombait tôt.

Le Leica fourni par Alan Prager en sautoir, il remonta dans l'Ambassador. Vijay attendait au volant. Direction : le Temple d'Or.

Les vaches étaient encore plus nombreuses qu'à Delhi. Pas un building moderne, des milliers d'échoppes vendant de tout. Il déboucha brusquement sur la place, en face du temple. Averti par Amarjit, il se dirigea vers le vestiaire où on laissait ses chaussures, mit un foulard sur sa tête et grimpa les marches après s'être rafraîchi les pieds dans le petit bassin purificateur. Il s'arrêta en haut des marches menant au temple : la vue était féerique.

Au milieu d'une pièce d'eau carrée d'une centaine de mètres de côté, se dressait le Temple d'Or, l'Harimandir en marbre blanc. Son dôme, recouvert de feuilles d'or, brillait sous le soleil... La passerelle, également de marbre blanc ornée de lanternes vénitiennes, qui le reliait à la terre ferme, disparaissait sous le flot des visiteurs entrant et sortant du Saint des Saints, en un serpent ininterrompu. Une musique lancinante et aigre, parfois mélodieuse, coulait de dizaines de haut-parleurs, noyant tous les autres bruits. Malko se mêla aux centaines de pèlerins déambulant lentement autour du bassin cernant le temple, sur le sol de marbre blanc, enrichi d'innombrables ex-voto en sanscrit et en anglais. Un énorme Sikh barbu, nu comme un ver à l'exception de son turban, empruntant les marches qui permettaient d'y accéder, entra dans le bassin et commença à s'asperger rituellement afin de laver ses péchés.

Pour les Sikhs, le pèlerinage au Temple d'Or était l'équivalent du voyage à La Mecque pour les musulmans. Ils se devaient d'y aller au moins une fois dans leur vie... Bien que Malko fut le seul étranger, personne ne semblait lui prêter attention. Il se mit à marcher, la sacoche contenant le Colt 45 accrochée à l'épaule. Ce lieu de paix avait aussi un autre visage... Il braqua son téléobjectif sur les deux tours en brique qui se dressaient à l'est du bassin et distingua leur sommet déchiqueté par les balles et les obus de l'opération Blue Star.

Devant lui, un des bâtiments bordant la promenade béait, encore noirci par les explosions... Un petit Sikh barbu, une lance au poing,

s'approcha et lui dit en mauvais anglais :

— Bienvenue, Sahib. Vous êtes étranger. Vous avez vu ce qu'ils ont fait à notre Temple... Personne ne l'avait profané ainsi depuis deux siècles... Mais Dieu a puni la chienne qui avait ordonné ce crime... (Plus bas, il ajouta :) Et Dieu punira tous ceux qui l'ont aidée. Que Dieu veuille sur vous, Sahib.

Il s'éloigna en trotinant sur le marbre...

Malko ne se pressait pas. Il était sûrement observé par les gens du temple et par les espions du CID qui pullulaient. Il devait donc jouer son rôle de reporter. Il s'arrêta, prit quelques photos, puis continua, observant les baigneurs, les promeneurs, les gardiens et parvint à la passerelle menant au Temple d'Or. Quelques instants plus tard, il y pénétrait, mêlé aux autres pèlerins. L'intérieur était sombre, rempli de monde regardant respectueusement le spectacle.

Sous un dais rouge un prêtre sikh barbu était en train de lire *l'Adi Grantha*, le livre saint des Sikhs, rafraîchi par un éventail en poils de yak blanc. Des musiciens et des chanteurs l'accompagnaient de leurs chants. Un peu partout, des gens installés à terre se recueillaient ; prêtres, visiteurs, hommes et femmes mêlés. Par les ouvertures on apercevait l'eau calme du bassin. Malko repéra l'accroc d'une balle sur une des fenêtres de marbre. Là aussi, on s'était battu...

En passant devant le prêtre, les visiteurs jetaient une obole, piécette ou billet Malko se fendit de cent roupies qui furent aussitôt ramassées par un prêtre avec l'habileté d'un croupier de Monte-Carlo. Partout, il y avait des guirlandes de fleurs safran, symbole de la pureté... Il ressortit et se trouva devant deux barbus distribuant à tous les visiteurs une pâte dans le creux de leur main. Il y eut droit et la goûta. C'était trop sucré et presque immangeable. La jeter dans le bassin sacré eut probablement déclenché une émeute. Il se résigna à l'avalier.

Revenu sur la promenade, il s'assit en face du jujubier sacré planté en bordure du bassin, examinant toutes les constructions qui se regroupaient derrière la partie Est du Temple. C'est là qu'on s'était le plus battu et il en restait des traces visibles.

Même le jujubier avait été déchiqueté par les obus des chars gouvernementaux et rafistolé à coups de fil de fer. Pourtant une grande paix régnait sur le Temple d'Or. Un endroit très calme pour mourir.

*

* *

Malko passa devant le Sikh barbu et anachronique qui, lance au poing, gardait l'entrée du temple. La sortie est était bordée à droite d'un terrain vague et à gauche d'un bâtiment de trois étages en pleine reconstruction, réduit lui aussi en pulpe par les obus. Ici plusieurs centaines de Sikhs avaient trouvé la mort pendant le siège.

La nuit était en train de tomber, brutalement, comme toujours en

Inde. Il aperçut en face de lui un bâtiment blanc de quatre étages complètement brûlé de l'intérieur, l'ancien siège de l'administration du Temple d'Or. Là aussi, les combats avaient été féroces. Il continua sur sa droite, longeant le temple de l'extérieur et tomba sur ce qu'il cherchait : un panneau annonçant *Guru Nanak Niwas*. Un bâtiment blanc de trois étages tout en longueur entouré de galeries extérieures, au fond d'un jardin.

C'est là que devait se trouver Amarjit. C'était l'hôtel des pèlerins.

Il pénétra dans le jardin. Deux carcasses de bus brûlés et déchiquetés en étaient l'unique décoration. Des gens entraient et sortaient sans arrêt et personne ne prêta attention à lui. Il leva la tête et eut un petit choc. De la galerie du troisième étage, Amarjit le regardait. Il repéra grosso modo l'endroit où elle se trouvait, puis traversa le jardin, ressortant par l'autre côté. Il gagna alors jusqu'aux souks brillamment éclairés. Lorsqu'il en émergea, la nuit était tombée. Il regagna la voiture laissée dans le parking gratuit, sous la garde du chauffeur, puis *l'International*.

Allongé sur son lit, il essaya de se détendre. Encore vingt-quatre heures avant le rendez-vous avec Khalsar, l'informateur d'Alan Prager. L'incident avait dû mettre en éveil les extrémistes sikhs, il aurait donc une chance raisonnable d'avoir des problèmes...

Pour se remonter le moral, il descendit dîner dans le bar sombre. C'était plein de Sikhs, et il était le seul étranger. La sacoche contenant le 45 était suspendue à sa chaise. Pourvu qu'il n'en ait pas besoin. Ce qu'on lui servit était encore plus épicé qu'à Delhi, mais délicieux. Il remonta ensuite, l'hôtel n'offrant aucune distraction. Ni radio, ni télé. Vers neuf heures trente, il partit à pied vers le Temple d'Or. Les rues étaient désertes, les boutiques fermées et il n'y avait plus que les vaches et des gens donnant au fond de leur *rickshaw*.

Quand il déboucha devant le temple, il était presque dix heures...

La musique se tut brusquement, créant un silence minéral, inattendu, presque oppressant.

Malko effectua un grand détour à travers les ruelles sombres pour atteindre la *rest-house* par le côté opposé au temple. Il gagna le jardin et traversa l'entrée éclairée.

Les gens se couchaient tôt. Il grimpa silencieusement jusqu'au troisième étage, sans rencontrer personne.

La galerie était mal éclairée, les chambres ne comportaient que des numéros. Il s'arrêta devant celle où, pensait-il, Amarjit se trouvait et regarda attentivement le battant : rien. Pas le moindre *tikki* !

Croyant avoir mal calculé, il examina les deux portes voisines, sans plus de succès. Il entendit des pas dans le jardin, aperçut deux hommes en turban en compagnie d'un barbu, portant une lance qui s'apprêtaient à emprunter l'escalier. Malko supposa qu'il s'agissait de

nouveaux arrivants. Il fila vers le fond de la galerie. Elle se terminait en impasse. À moins de sauter trois étages plus bas, directement sur les carcasses de bus, pas de sortie... Il revint sur ses pas, se pencha et vit les trois hommes traverser le palier du second. Ils venaient donc fatalement au troisième !

S'ils le surprenaient, ils risquaient de lui poser des questions et il mettait en danger toute sa mission.

Mais s'il entrait dans la chambre d'un inconnu, cela pourrait aussi créer un scandale...

Tant pis : il poussa la porte en face de lui. Elle résista : fermée à clef. Il appuya plus fort et le bois craqua bruyamment. De l'intérieur, une voix d'homme lança une interjection dans une langue inconnue.

Malko se retira vers la balustrade, l'estomac chargé de plomb. Mais où était Amarjit ?... Les voix dans l'escalier se reprochaient. Il aperçut en contrebas les carcasses rouillées des deux bus. Il risquait de s'empaler sur la ferraille, mais n'avait plus le choix. Enjambant la rampe blanche, il s'apprêta à se laisser tomber dans le vide.

CHAPITRE V

À cheval sur la balustrade, Malko allait sauter sur le toit du bus incendié quand la sacoche contenant le Colt glissa de son épaule, tombant avec un bruit sourd dans la galerie. Il jura à voix basse :

— *Scheisse !*

À toute vitesse, il revint en arrière et se pencha pour ramasser la sacoche. Puis, il regarda en direction de l'escalier : une silhouette portant un sac venait de surgir.

Il n'avait plus le choix : il lui fallait se réfugier dans n'importe quelle chambre.

Il pesa sur la porte en face de lui. Fermée à clef. La voisine s'ouvrit sans mal et il se rua à l'intérieur. La lueur d'une lampe jaunâtre éclaira un grand *charpoi* et une silhouette rose. Amarjit ! La jeune femme était en train de lire paisiblement, les jambes repliées sous elle. La pièce était absolument nue, à part le charpoi et le balluchon posé dans un coin. La journaliste se leva avec un sourire ravi :

— Vous êtes en retard. J'avais peur qu'il ne soit arrivé quelque chose.

Lui avait encore le poulx qui battait à cent soixante... Impulsivement, elle se serra brièvement contre lui. Elle avait troqué son sari de coton pour un *dhoti* et un *kurta* de soie si légère qu'elle semblait nue.

— Vous n'étiez pas dans cette chambre tout à l'heure ? s'étonna-t-il.

— Non, dit-elle, on m'a changé. Parce qu'un très vieux Sikh voulait ma chambre à cause du numéro bénéfique pour lui...

— Et le *tikki* ?

— Je n'ai pas osé le mettre. Cela se voyait trop. J'ai eu peur d'attirer l'attention... Je pensais vous entendre.

— Tout s'est bien passé à part cela ?

— Très bien, dit-elle, il y a trois ou quatre autres femmes ici, on ne m'a rien demandé. Asseyez-vous...

Il n'y avait que le vieux *charpoi* avec son drap douteux et la couverture pliée. Malko restait attentif aux bruits de l'extérieur. Quelqu'un l'avait-il vu pénétrer dans la chambre de la jeune femme ? Celle-ci dit d'une voix mal assurée :

— Ne repartez pas trop vite. J'ai un peu peur seule. Ici, nous dépendons du temple. S'ils se doutaient de quelque chose.

Elle laissa sa phrase en suspens, mais Malko savait ce qu'elle voulait dire. Les Sikhs fanatiques n'hésiteraient pas à torturer une femme... Il allait répondre quand la lumière s'éteignit brusquement. Ils demeurèrent immobiles. Dehors, des voix d'hommes discutaient : les nouveaux arrivants qui n'avaient pas sommeil. Pas question de sortir maintenant.

— Il faut attendre un peu, murmura Amarjit. C'est une panne de courant. Je vais mettre de la musique.

Elle prit un petit magnétophone à piles et l'enclencha. Aussitôt, la musique acide et mélodieuse des chanteurs du temple s'éleva dans la pièce. La lecture du Livre Saint. Amarjit se tourna vers Malko :

— Parlez-moi de vous. Qui êtes-vous ?

— Un samouraï, dit-il. Je sais que c'est un peu démodé, mais...

— Ce n'est pas démodé, protesta-t-elle, au contraire...

Ils s'exprimaient à voix basse, la musique couvrant leurs chuchotements. Elle lui fit expliquer les raisons de son appartenance à la CIA, raconter ses missions.

Il lui parla de son château, d'Alexandra, de cette éternelle partie de roulette russe où il était sans cesse obligé de remettre sa vie en jeu, à la fois pour être fidèle à son éthique et afin de vivre selon son rang.

— Vous avez tué beaucoup de gens ? demanda Amarjit.

— Non, dit Malko, le moins possible. Je déteste la violence, mais je vis dans un monde violent et je suis parfois obligé de me défendre. Mais je continue à avoir un respect profond pour la vie humaine.

Ils se turent et aussitôt, le bruit de voix à l'extérieur leur parvint de nouveau.

Impossible de sortir.

— Il faut attendre encore un peu, dit Amarjit. Reposez-vous.

Malko s'installa sur le dur charpoi, la tête calée par la couverture pliée en quatre. La lueur d'une allumette éclaira fugitivement la pièce et aussitôt une odeur suave emplit ses narines : Amarjit venait d'allumer un bâtonnet de santal.

Il n'avait plus envie de parler, laissant son esprit vagabonder. Peu à peu, il glissa dans une sorte de somnolence agréable.

Un contact tiède sur ses lèvres lui fit reprendre conscience. Il mit quelques secondes à réaliser que c'était la bouche d'Amarjit qui venait de se poser sur la sienne, d'un geste lent et possessif.

Il ouvrit les yeux. Le courant n'était pas revenu, mais les voix dehors s'étaient tues. La musique continuait. À la lueur du bâtonnet de santal, il devina la silhouette d'Amarjit agenouillée près de lui.

Il envoya la main et trouva, au lieu de la soie, la chaleur tiède de sa chair.

Elle avait ôté sa tunique. Il s'empara de ses seins, effleura les pointes longues et dures, puis leur masse tiède, soyeuse et ferme. Il voulut descendre plus bas et rencontra la ceinture du *dhoti* moulant.

— Doucement, souffla Amarjit, ses lèvres effleurant les siennes. Je veux faire l'amour avec toi, mais à ma façon.

— Que désires-tu ? demanda-t-il, un bras noué autour de sa taille.

La peau de la jeune femme était imprégnée de la même odeur de santal diffusée par le bâtonnet.

— Que nous observions les règles tantriques, dit Amarjit. Que nous nous contrôlions. Nous allons faire l'amour très longtemps, mais nous ne jouirons pas avant l'aube.

— Tu crois que j'y arriverai ? demanda Malko, intrigué.

— Si tu t'appliques, oui, fit-elle. Je t'y aiderai. Je n'ai pas envie d'être prise en quelques minutes comme les filles de Falkland Road.⁽²⁷⁾

— Je ferai de mon mieux, promit Malko.

Amarjit posa ses lèvres contre son oreille.

— Si tu me déçois, tu ne me toucheras plus.

Le chant langoureux et agaçant de la cassette ajoutait à l'atmosphère sensuelle. Les mains d'Amarjit se mirent à courir sur Malko, si doucement qu'il se rendit à peine compte qu'elle le déshabillait tout en l'excitant par de petites caresses audacieuses et habiles, saisissant son membre gonflé et dénudé, puis commençant à le masser doucement.

Il s'écoula une demi-heure avant qu'elle le laisse la dépouiller de son *dhoti*.

À son tour, il s'empara de son corps, découvrant les fesses cambrées et fermes. Le sang battait dans son ventre. Il faillit exploser lorsqu'il entrouvrit les lèvres du sexe d'Amarjit. Elle était inondée et brûlante. Il effleura le clitoris et elle trembla de tous ses membres, si fort qu'il crut qu'elle jouissait. Puis, elle s'arrêta net et il sentit son ventre se creusa tandis qu'elle contractait les muscles, afin de contrôler son plaisir. Ses doigts s'étaient crispés sur le sexe qu'elle tenait, le durcissant encore plus. Elle murmura :

— Tu es dur comme le marbre du Taj Mahal.

Malko n'en pouvait plus, rêvant maintenant, d'une façon presque douloureuse, de s'enfoncer dans ce ventre offert, ruisselant de désir. Mais Amarjit, chaque fois qu'il voulait la prendre, l'écartait.

— Attends.

La langue d'Amarjit courait sur lui comme le dard d'un cobra, déclenchant des sensations incroyables, comme des décharges électriques. Quand la bouche l'engloutit d'un coup, il ne put retenir un gémissement saccadé. Tout son bassin se souleva. Il sentit que si l'extrémité de son membre effleurait seulement son palais, il explosait... Diabolique, Amarjit recula habilement la tête et sa tension

descendit d'un cran.

Sa fellation se fit plus douce, moins provocante. Elle prit la main de Malko et la posa sur son propre sexe inondé, comme pour lui montrer qu'elle aussi avait du mal à se retenir.

Peu à peu, le plaisir recommença à monter de ses reins. Il avait oublié le danger extérieur, le pistolet posé sur le lit, les Sikhs et la CIA. Maintenant, Amarjit se servait de sa bouche comme d'un fourreau soyeux et vivant. Il poussa un grognement étranglé et sa main se referma sur la nuque d'Amarjit.

Aussitôt, impitoyables, les doigts de la jeune femme serrèrent la base de son membre, si fort qu'il en eut mal, arrêtant net le flux de sperme. Il en vit trente-six chandelles.

— Sois raisonnable, murmura Amarjit, ce n'est pas encore le moment.

Son cœur cognait comme un piston dans sa poitrine.

Elle dut sentir qu'elle avait atteint l'extrême limite de sa résistance. Aussi, elle s'allongea sur lui de tout son long, et noua ses doigts aux siens. Sa bouche se posa sur la sienne et sa langue l'explora doucement. En appui sur les coudes, elle commença à frotter lentement de droite à gauche ses seins contre la poitrine de Malko. En même temps, Amarjit replia les jambes et plaça les lèvres de son sexe autour de celui de Malko. Puis, elle entreprit de se balancer avec lenteur d'avant en arrière.

C'était démoniaque. Après s'être servie de ses mains et de sa bouche, elle utilisait son autre bouche.

Malko la prit aux hanches et voulut la faire glisser vers le bas, afin de l'empaler. Elle résista.

— Attends, protesta-t-elle, cela se fera tout seul.

Stoïque, Malko décida d'endurer cette exquise agonie. Il prit les seins d'Amarjit à pleines mains, roula les pointes entre ses doigts et, à son souffle plus court, réalisa qu'elle aussi endurait un délicieux martyre.

Elle se pressa aussitôt contre lui, l'empêchant de continuer. Cela devait faire deux heures qu'ils flirtaient et il ne l'avait même pas pénétrée ! À devenir fou.

De nouveau, il sentit son membre tendu à se rompre. Soudain, la bouche d'Amarjit prit la sienne pour un long et profond baiser. Il referma un bras autour de sa taille fine, la serrant contre lui. Il avait l'impression que son sexe allait brûler la peau du ventre de la jeune femme. Celle-ci interrompit son baiser et ordonna :

— Ouvre-moi, avec tes mains. Tous mes orifices.

Il obéit, glissant les doigts dans son ventre inondé, en explorant l'intérieur, avec envie de le déchirer, puis, de l'autre main, il s'enfonça facilement dans ses reins. Amarjit poussait de petits gémissements,

ondulait mais ne jouissait pas... Elle reprit ses mains dans les siennes et ils demeurèrent cette fois strictement immobiles, bouche contre bouche.

Alors, il la sentit remonter le long de son corps avec des ondulations reptiliennes ! Il retint son souffle, savourant la brûlure inondée de son sexe. De lui-même, celui de Malko glissa dans l'ouverture offerte.

Amarjit se redressa lentement, les bras écartés, s'empalant à fond sur Malko.

Aussitôt, il la saisit aux hanches, tentant de l'enfoncer encore plus.

— Arrête ! souffla-t-elle.

Il y avait de la supplication dans sa voix. Elle lui prit les mains et se pencha.

— Maintenant, ne bouge plus, ordonna-t-elle. Nous avons accompli une partie du parcours, mais le plus difficile reste à faire.

Ça promettait...

Malko se sentait à une fraction de seconde de l'éjaculation. C'était abominable et exquis. Il avait l'impression que son sexe remontait jusque dans la gorge d'Amarjit tant il était tendu. Jamais il n'aurait soupçonné chez elle cette secrète et ardente sensualité.

Amarjit demeurait strictement immobile, le membre de Malko fiché dans son ventre. Mais celui-ci étouffa un cri de plaisir : les membranes internes du sexe qu'il remplissait venaient de se mettre en mouvement : il avait l'impression qu'une main fantôme s'était glissée à l'intérieur de la jeune femme et le masturbait avec douceur. Comme une chenille dotée de milliers de petites pattes... Il poussa un grognement et prenant Amarjit aux hanches, la fit basculer avec l'intention de la prendre enfin.

Aussitôt, les muscles contrôlant l'ouverture du sexe de la jeune femme se resserrèrent avec une force incroyable, comprimant Malko et coupant net son orgasme naissant.

— Ce n'est pas bien, gronda Amarjit dans le noir, il faut tout recommencer !

Le supplice de Tantale...

Ils reprirent la position précédente, puis elle se pencha en avant et ses muscles se remirent à bouger. Allongée sur Malko, collée à lui de tous ses pores, ses mains dans les siennes, elle ajouta peu à peu à la houle interne de son vagin, une légère ondulation de ses hanches. Mais dès qu'elle sentait le souffle de Malko s'accélérer, elle s'arrêtait. Trempé de sueur, il ne vivait plus que par son sexe à vif, insensibilisé à force d'être enfoncé dans la grotte chaude de la jeune femme.

— C'est merveilleux, murmura-t-elle, si tu savais ce que je ressens...

Ils étaient maintenant complètement immobiles. Les parois souples du sexe d'Amarjit battaient contre celui de Malko au rythme de son cœur, l'apaisant peu à peu. Puis sournoisement, le tempo s'accélérait et

de nouveau, commençait son exquise torture.

Le temps passait. Pour se déconcentrer, il écouta le silence. La nuit était calme, pas comme à Delhi. Pas un pas, pas une voix. La cassette s'était arrêtée depuis longtemps. Tout à coup, il réalisa que son désir était ému. Il promenait ses doigts sur la peau satinée d'une façon indifférente. Amarjit dut s'en rendre compte et recommença à bouger.

Très vite le désir revint, plus exigeant que jamais.

— Maintenant, dit-elle, nous allons jouir tous les deux. Quand je te le dirai, tu te serviras de moi. Veux-tu ma bouche, mon *yoni* ou mes reins ?

Il n'osa pas lui dire qu'il ne souhaitait pas faire le choix entre ses deux dernières propositions...

— Restons comme cela, dit-il.

Elle l'embrassa, se soulevant pour qu'il puisse caresser ses seins. Il enfouit avec volupté ses doigts dans la chair ferme et douce.

Le ventre qui roulait contre lui le rendait fou. Cette fois, lorsqu'il se souleva, Amarjit glissa docilement et l'attendit, allongée sur le côté, lui laissant l'ultime choix... Il l'ouvrit du genou, repliant une de ses jambes et s'enfonça en elle jusqu'à la garde. Dans cette position, il avait l'impression de la prendre encore plus loin.

Elle gémit, venant au-devant de ses coups de reins.

Il la saisit aux hanches, lui soulevant la croupe, et la prit ainsi, d'abord de côté, puis franchement par-derrière. Il la pilonnait avec violence, comme pour l'ouvrir en deux. Les mains à plat sur le drap, le torse collé au *charpoi*, la croupe soulevée, Amarjit s'offrait totalement. Malko s'était attendu à jouir en quelques secondes. Maintenant, il avait presque du mal à y arriver.

Puis il sentit monter de ses reins un fantastique orgasme et comprit qu'il ne pourrait la prendre aussi totalement qu'il le souhaitait. Ses mains se crispèrent dans les hanches de la jeune femme, qui s'éleva encore vers lui.

D'un ultime coup de reins, Malko se cloua en elle comme son plaisir se déclenchait. Au moment où il se déversait, Amarjit poussa un cri déchirant, suivi d'un interminable soupir. Ses parois internes se resserrèrent autour du sexe palpitant, prolongeant l'orgasme. Malko eut l'impression que le ciel s'ouvrait.

Sans même s'en rendre compte, il bascula dans le sommeil, toute son énergie nerveuse partie avec son formidable orgasme.

*

* *

Malko s'éveilla en sursaut et ses narines reçurent de plein fouet l'odeur du santal. Une bougie éclairait la pièce. À genoux, la taille ceinte de son sari de coton, Amarjit était penchée sur lui. Elle sourit.

— Il va bientôt être quatre heures, dit-elle. Il vaudrait mieux que tu

t'en ailles.

Rapidement, il s'habilla, vérifia que le Colt avait bien une balle dans le canon. Puis la jeune femme se serra contre lui amoureusement.

— Si tu restes longtemps en Inde, dit-elle, je t'apprendrai à bien faire l'amour. Si tu en as la patience. Tu te serais mieux contrôlé, tu m'aurais prise de toutes les façons que tu aimais. Certains hommes arrivent même à contrôler leur éjaculation pour la répartir entre les différents orifices de la femme qu'ils aiment.

Ce serait pour une autre leçon...

Il entrouvrit doucement la porte. La lune était cachée et l'obscurité totale. Amarjit effleura ses lèvres.

— Fais attention. À ce soir.

Jusqu'en bas, il ne rencontra personne. Le veilleur dormait, sa lance entre ses jambes, la bouche ouverte. Malko fila dans l'ombre et se retrouva bientôt dans les rues désertes d'Amritsar. Un peu plus loin, il buta sur une masse sombre barrant un trottoir et trébucha.

Une vache qui meugla de reproche.

À l'hôtel *International*, tout le monde dormait aussi et il regagna son lit avec joie. Le rendez-vous avec Khalsar Singh n'ayant lieu que le lendemain soir, il lui restait largement le temps d'assurer sa couverture de journaliste.

*

* *

Immobile sous le ciel bleu où tourbillonnaient des vols de milans noirs, Malko écoutait distraitement les explications d'un des guides bénévoles attachés au Temple d'Or, lui commentant chaque blessure du marbre blanc causée par un des projectiles de l'armée indienne.

Il vit du coin de l'œil s'approcher trois Sikhs plutôt jeunes, la barbe noire fournie. Un jeune au turban orange et au regard doux s'adressa à lui :

— Sir, vous êtes un journaliste ?

— Oui, dit Malko. Pourquoi ?

— Notre chef aimerait vous rencontrer, expliqua le barbu. Pour parler avec vous.

— Qui est votre chef ?

— Kuldip Singh, le président de la Fédération des Étudiants Sikhs, Sir, il est en ce moment pas loin d'ici.

Malko sentit un petit picotement désagréable au creux de son estomac. Kuldip Singh était l'homme qui avait torturé et assassiné Lal Oberoi... Un autre barbu en turban rose, l'air renfrogné, portant des Ray-Ban, s'était placé derrière lui. Il pensa soudain que cela avait dû se passer de cette façon pour l'envoyé d'Alan Prager.

CHAPITRE VI

Malko regarda autour de lui, réfléchissant à la conduite à tenir. Les pèlerins procédaient à leurs ablutions, la musique lancinante et lente noyait toute l'enceinte du temple. À côté de lui, un Sikh à la barbe blanche baignait un petit enfant. Une femme de grande taille les observait, un *kirpan* en bandoulière.

— Vous venez, Sir ?

La voix douce se faisait plus insistante. Difficile de refuser sans éveiller l'attention. N'importe quel journaliste aurait sauté sur l'occasion d'interviewer Kuldip Singh, en fuite depuis des mois. Mais cela pouvait aussi être un piège. Là, en plein temple, il ne risquait rien. Ensuite, hors de vue du public... Et il avait laissé la sacoche contenant le pistolet dans l'Ambassador, avec Vijay. Une fois de plus, il devait jouer sa vie à pile ou face.

— Je vous suis, dit-il. Mais je voudrais prévenir mon chauffeur qu'il aille déjeuner. Il est au parking.

Le barbu a l'air renfrogné trancha d'une voix agacée.

— Cela ne durera pas longtemps.

Il était coincé.

— Bien, allons-y.

Encadré par les trois Sikhs, Malko passa devant la construction de bois à l'abri de laquelle se baignaient les femmes. Amarjit s'y trouvait peut-être. Il repensa à la nuit précédente. Il avait pris une leçon d'érotisme exceptionnelle.

Ils franchirent la porte est, sortant du temple proprement dit. Avec ses dépendances, le Temple d'Or avait une surface énorme, avec des centaines de chambres et de bureaux occupés par une masse de gens : les cuisiniers, les chanteurs, les gardes, les prêtres, les nettoyeurs, les membres de l'administration... Une fois Malko avalé par ce dédale, il y avait peu de chances de le retrouver.

— À droite, dit le turban rose.

Ils pénétraient dans la zone interdite au public, gardée jour et nuit par de vieux Sikhs débonnaires à la barbe blanche qui se transformaient en dragons à la moindre alerte. Ils saluèrent respectueusement l'escorte de Malko.

— Où allons-nous ? demanda-t-il.

— Ici, fit le Sikh aux Ray-Ban.

Il désignait un bâtiment en piteux état coincé entre deux terrains vagues. Une banderole en anglais annonçait : *All India Sikhs Students Fédération*.

*
* *

Kuldip Singh fixait pensivement le regard chaviré et inspiré du guru Nanas dont le poster était fixé au mur. Depuis qu'il était sorti de la clandestinité, il ne quittait guère ces bureaux, restant sous la protection de ses fidèles, armés jusqu'aux dents, se nourrissant de thé très sucré et de biscuits.

Plusieurs de ses hommes se reposaient sur des *charpois* dans le bureau voisin, avec leurs armes. D'autres veillaient à l'extérieur. Kuldip Singh était toujours inculpé de plusieurs meurtres. Mais la police n'avait pas le droit de l'arrêter dans l'enceinte du temple. Il était donc relativement protégé et profitait de la nuit pour recevoir des gens que personne ne devait voir.

Il sursauta : on venait de frapper à la porte. Un turban rose apparut.

— Nous avons amené le journaliste, Maître.

— Bien, fit Kuldip Singh.

Ses informateurs lui avait rapporté la présence d'un étranger journaliste, chose rare en cette période. La presse, c'était important. Il avait besoin de faire connaître ses idées au monde. Et puis, cela allait lui changer les idées. Depuis la découverte du mouchard envoyé par l'Intelligence Bureau, il n'avait pas retrouvé sa sérénité. Le mouchard, en lui-même, n'avait aucune importance et avait été châtié. Mais c'est la présence d'un traître dans leurs rangs qui le perturbait. Étant donné ce qu'il était en train de préparer, il ne pouvait s'offrir ce luxe... Déjà, son réseau de poseurs de bombes, à Delhi, avait été démantelé, à la suite d'une dénonciation.

Le mouchard venu spécialement de Delhi se trouvait sûrement là pour une raison importante. Kuldip Singh avait procédé à une enquête serrée. Cinq personnes seulement savaient des choses qui pouvaient mettre en péril son projet. Toutes étaient sûres. Un seul de ces hommes avait une raison d'être suspecté. À l'heure où on avait découvert le mouchard, il avait été appelé à une réunion importante et imprévue en raison de l'arrivée au Temple d'Or d'un Pakistanais qui ne pouvait demeurer plus de quelques heures à Amritsar.

C'était le seul élément qu'on pouvait relever contre lui et ça ne voulait peut-être rien dire. Jusque-là, sa conduite avait été irréprochable, il s'était bravement battu pendant Blue Star et s'était enfui avec Kuldip Singh pour ne pas être exécuté par l'armée. Cela le torturerait d'avoir à le soupçonner. Mais Kuldip Singh soupçonnait tout le monde...

Il se rassura, se disant que l'IB, après le traitement subi par son

mouchard, n'enverrait peut-être pas un autre au sacrifice.

Le petit groupe entra dans le bureau et s'installa. Kuldip Singh fixa son regard magnétique sur l'étranger blond assis en face de lui.

— Qu'êtes-vous venu faire au Temple d'Or, Sir ? commença-t-il.

Malko avait expliqué les raisons de sa venue à Amritsar. L'esprit ailleurs, il écoutait la diatribe de Kuldip Singh réclamant la libération des quinze mille déserteurs sikhs arrêtés après Blue Star.

L'atmosphère s'était détendue, il en était à son troisième thé au lait, tous les assassins en face de lui étaient positivement charmants, polis, pleins d'humour. Le jeune au turban rose, poussé par Kuldip, avait bien avoué avoir abattu un indicateur de la police, mais un peu comme une gaminerie sans conséquence...

Aucun ne semblait soupçonner Malko d'être autre chose qu'un journaliste. Pourtant, il savait que ces hommes étaient dangereux, ombrageux et super-méfiant. Il regarda ostensiblement sa montre.

— C'est passionnant, dit-il, et j'aimerais rentrer à mon hôtel afin de rédiger mon article.

Kuldip Singh précisa encore quelques points et demanda d'un ton détaché :

— À quel hôtel êtes-vous ?

— *L'International*.

Il se leva. Avec un temps de retard, Kuldip Singh en fit autant et lui tendit la main.

— Revenez nous voir. Nous ne cesserons pas la lutte.

Les autres approuvèrent gravement. Malko se retrouva sous le soleil, soulagé, avec quand même une vague angoisse. Il était maintenant repéré. Sa couverture avait tenu, mais il lui était impossible de savoir, dans cette ville où les Sikhs pullulaient, s'il était sous surveillance.

Vijay lui jeta un regard soulagé en le voyant revenir.

Le chauffeur d'Alan Prager, bien que silencieux, semblait deviner beaucoup de choses.

— On va déjeuner, dit Malko.

*

* *

La nuit tombait rapidement. Étendu sur son lit, Malko se voyait allongé sur un siège-lit d'Air France, Amarjit à côté de lui, dans le silence feutré d'un 747, en route vers du soleil et des cocotiers. Une détente parfaite après la tension de cette mission.

Il s'ébroua et descendit au bar où il se fit servir une vodka indienne totalement infecte, bonne pour les cafards. Il avait encore trois heures à tuer.

Ammand Singh dormait profondément, enroulé dans un drap, sur un vieux *charpoi*. Il avait bloqué la porte avec une chaise et laissé entrouverte une imposte qui donnait sur le toit plat du bâtiment. Depuis très longtemps, il ne pouvait s'endormir que dans une pièce comportant deux sorties... Traqué par la FBI, le MI6, la Police Montée canadienne et le RAW indien, il avait survécu en étant prudent comme un renard. Les conditions de son dernier voyage l'avait épuisé. Des heures de marche pour passer la frontière clandestinement.

On gratta à la porte. Un bruit presque imperceptible, pourtant Ammand Singh se dressa en sursaut et dans le noir sa main trouva immédiatement la crosse de son Browning à seize coups.

— Ammand, entendit-il à travers la battant. Lève-toi et rejoins-nous dans le local.

C'était la voix de Kuldip Singh qu'il connaissait à merveille, un peu rauque et teintée d'un fort accent du Pendjab.

— Je viens, dit Ammand Singh.

Toujours couché sur le dos, il alluma. Ses yeux disparaissaient sous un bandeau de chiffons blancs. Il le dénoua avec précaution, enlevant du même coup les deux morceaux jaunâtres de peau de serpent qui étaient appliqués sur ses paupières. Avec soin, il les remit dans un bocal qui en contenait plusieurs autres et le referma.

Fragile des yeux, il était persuadé que le cataplasme de peau de serpent confit dans ce liquide mystérieux, vendu par un marchand en face du Temple d'Or, allait lui donner une vue d'aigle...

La lune éclairait la façade du *rest-house*. Malko pénétra dans le jardin et gagna l'escalier. Pas de gardien, sûrement en train d'installer de nouveaux arrivants. Il était venu à pied, pour ne pas attirer l'attention et ne pensait pas avoir été suivi, mais ne pouvait en être certain à cent pour cent.

Il monta d'une traite au troisième et entra sans frapper dans la chambre d'Amarjit. Elle portait son dhoti de soie et l'embrassa.

— J'ai hâte que ce soit fini, dit-elle. J'ai peur...

— Pourquoi ? demanda Malko, alerté.

— Après, nous partirons tout de suite, j'ai peur. J'ai peur, répéta-t-elle. Un mauvais pressentiment. Tu sais, nous les Hindous, sommes très superstitieux. Cet après-midi près du temple j'ai rencontré une astrologue. Elle n'a pas voulu me dire ce qu'elle avait vu dans ma main, mais elle m'a conseillé de quitter Amritsar au plus vite.

— C'est ce que nous allons faire, dit-il, dès que notre ami sera venu.

Cette ambiance trop calme l'angoissait aussi. Il prit le pistolet et le

posa sur le lit, le dissimulant sous un foulard rose. Il regarda sa Seiko-Quartz, Dix heures cinq. Pourvu que Khalsar, l'informateur, ne fasse pas faux bond. Il n'avait aucun moyen de le joindre et ne tenait pas à s'éterniser à Amritsar.

Il avait beau tendre l'oreille, aucun bruit ne lui parvenait de l'extérieur. Lorsqu'on gratta à la porte, il crut avoir rêvé, mais le regard anxieux d'Amarjit prouva qu'elle aussi avait entendu... Le Golt au bout du bras, dissimulé dans l'ombre, il laissa Amarjit ouvrir. Derrière le battant, une voix d'homme demanda dans un chuchotement :

— Vous êtes l'amie d'Alan ?

— Entrez, fit Amarjit.

Elle referma la porte, révélant Malko. Ce dernier se trouva en face d'un grand Sikh, la barbe dans un filet, des yeux de myope dissimulés derrière de grosses lunettes, l'air inquiet. Il fit un pas en arrière, le regard fixé sur l'automatique.

— Qui, qu'est-ce...

— C'est un ami d'Alan, expliqua Amarjit. J'avais peur d'être seule.

— Je travaille avec lui, corrigea Malko. Asseyez-vous.

Khalsar Singh secoua la tête.

— Je ne peux pas rester longtemps, c'est très dangereux que vous soyez là. Vous êtes sûr que personne ne vous a vu ?

— Certain, avança Malko pour le rassurer. Nous aussi, ne tenons pas à nous éterniser. Vous avez dit à Mr Prager que vous aviez de nouvelles informations. Alors ?

— Vous avez entendu parler des Safran Tigers ? demanda Khalsar Singh.

— Oui, un peu, qu'est-ce que c'est ?

— L'organisation qui a décidé d'assassiner Radjiv Gandhi. Des Sikhs extrémistes. Leur chef est Kuldip Singh.

— Nous savons cela, dit Malko, il me faut plus de détails. Des noms. Des faits précis. Où veulent-ils le tuer ? Au Pendjab ?

— Non, non, à Delhi. Le 31 octobre, pour l'anniversaire de l'assassinat de sa mère Indira. Je l'ai déjà dit.

Il parlait un anglais caillouteux, presque incompréhensible, trop rapide.

— Pourquoi à Delhi ?

— Parce qu'ils y ont un relais. Une Sikh qui va monter tout le complot.

— Une femme ! fit Malko étonné.

L'autre inclina la tête vigoureusement.

— Son père a été tué pendant Blue Star. Elle est encore plus fanatique que les hommes... Très intelligente aussi.

— Son nom ? Vous avez son nom ?

Khalsar Singh ouvrit la bouche et la referma. À l'extérieur les

planches venaient de craquer. Des pas lourds ébranlaient la galerie. Puis un coup violent fut frappé à la porte... Amarjit devint livide. Malko se dressa, Colt au point, braquant la porte. Khalsar Singh semblait s'être tassé sur lui-même. Une voix cria :

— *Open the door*⁽²⁸⁾ !

CHAPITRE VII

Malko fit signe à Amarjit.

— Répondez ! Vite !

— Qu'est-ce qu'il y a ? cria la jeune femme.

— Nous cherchons un voleur, dit la voix.

— Il n'y a personne ici, répondit Amarjit. Je suis couchée.

Quelques instants de silence tendu, puis ils entendirent les pas s'éloigner.

Khalsar Singh était décomposé.

— Ce sont eux, murmura-t-il. Ils savent que je suis là.

— Mais non, dit Malko, sinon ils auraient insisté, défoncé la porte. Dites-moi qui est cette femme, à Delhi.

Lui aussi trouvait l'incident plus que suspect ; hélas, de toute façon, il n'y avait qu'une porte à la chambre.

— Je ne sais pas son nom, fit Khalsar Singh, seulement qu'elle habite dans le quartier de Hauz Khas.

C'était plutôt vague. Malko se sentit envahi par la fureur.

— Comment ! fit-il d'un ton menaçant. Vous nous avez fait venir de Delhi pour nous dire cela !

Liquéfié, l'informateur d'Alan Prager leva sur lui un regard de chien battu.

— Non, il y a autre chose. Elle va travailler avec deux des plus dangereux extrémistes sikhs qu'on a fait revenir pour cela. Ils sont ici. Lal Singh et Ammand Singh. Ce sont eux qui ont mis les bombes dans les avions...

— Je sais, dit Malko de plus en plus agacé. Ils vont venir à Delhi ?

— Par le train. Le *Frontier Express*, du jeudi. Ils ont déjà les places. C'est moi qui ai été les acheter.

Il se tut, essuya la transpiration qui coulait de son front, se leva.

— Laissez-moi partir maintenant, *please*. Je ne sais rien d'autre.

— Attendez, dit Malko. Ces deux tueurs, comment les reconnaître ?

— La police a des photos. Ils sont... euh, l'un est très grand, très fort, c'est Lal Singh, l'autre très maigre, petit et il traîne la jambe c'est Ammand Singh. On ne voit presque pas ses yeux. On ne dirait pas des Sikhs, ils sont rasés et ont coupé leurs cheveux. Ils sont toujours armés.

Malko notait mentalement. Tout cela valait de l'or... Comment les Services indiens ne savaient-ils rien ? Khalsar Singh avait déjà presque

atteint la porte. Malko s'interposa.

— Vous ne savez rien d'autre ?

— Non, non. Si j'ai quelque chose, je préviendrai notre ami. Partez vite après moi. Si on vous trouvait ici... Ils vous tueraient.

Il poussa le verrou, entrouvrit la porte et plongea à l'extérieur. Malko s'avança pour refermer. Il aperçut la silhouette de Khalsar Singh qui lui tournait le dos, s'éloignant. Puis le Sikh pivota sur lui-même comme s'il avait oublié quelque chose, revenant vers la chambre. Malko recula pour qu'on ne puisse pas le voir de l'extérieur. Il entendit un bruit bizarre suivi d'un soupir sourd.

Khalsar Singh surgit de nouveau, les mains étendues devant lui. Il vacilla un instant sur le seuil de la chambre, fit un pas en avant, puis s'abattit d'un bloc.

Malko aperçut une tache sombre dans son dos. En quelques secondes, elle s'agrandit, imbibant la chemise à hauteur du cœur.

La gorge nouée, Malko scruta l'obscurité derrière le cadavre. Une silhouette massive s'encadra aussitôt dans la porte. Un homme aux épaules de docker, vêtu d'une chemisette, les cheveux courts, un nez épais, le front bas.

Un poignard dépassait de sa main droite. Sans un mot, il avança vers Malko avec la visible intention de le clouer au mur comme un papillon.

Amarjit poussa un cri étranglé.

Malko leva le Colt 45 et du pouce, remonta le chien, braquant l'arme sur l'intrus.

— *Get out*⁽²⁹⁾ ! dit-il à Voix basse.

L'autre se figea. Il ne s'attendait visiblement pas à trouver un homme armé devant lui. Puis, il battit en retraite. Sans un mot. Malko se pencha sur le corps étendu à ses pieds.

La tache de sang avait déjà envahi toute la chemise de Khalsar Singh. Celui-ci n'était plus agité que de mouvements réflexes...

Amarjit vint s'accrocher à son bras.

— Qu'allons-nous faire ? souffla-t-elle. Ils vont nous tuer.

— Nous allons sortir d'ici, dit Malko, et vite. N'aie pas peur. Suis-moi.

Il bondit sur la galerie extérieure, le Colt dans la main droite, tous ses muscles bandés, s'attendant à recevoir un coup de lance ou de poignard.

Personne : la galerie était vide. Comme s'ils avaient rêvé. Le gros homme au poignard avait disparu.

Amarjit sur ses talons, il courut vers l'escalier. Là non plus, personne. Leurs adversaires voulaient apparemment éviter une bataille rangée dans le *rest-house*. La nuit, il y avait des patrouilles militaires dans Amritsar qui risquaient d'accourir au premier coup de feu.

Ils dégringolèrent les marches quatre à quatre. La chaise du veilleur était vide... Ils traversèrent le jardin et se retrouvèrent dans l'allée desservant les *rest-houses*. À leur droite se dressait le bâtiment brûlé. Malko y entraîna Amarjit et s'arrêta aussitôt. Des ombres rôdaient au rez-de-chaussée, avec des torches. On les attendait. Soudain, une haute silhouette jaillit de l'obscurité, éclairée par un réverbère. Un grand Sikh en costume traditionnel, avec une barbe noire fournie et un turban orange.

Il leva la main comme un shérif :

— *Stop immediately*⁽³⁰⁾ !

Pour toute réponse, Malko brandit son Colt et l'autre se fondit dans l'obscurité.

— C'est Kuldip Singh, dit Malko.

Ils partirent en courant vers la sortie de l'allée déserte donnant sur une ruelle aboutissant à la place en face du Temple d'Or. Aussitôt, une haie d'hommes en turban surgit de l'ombre, armés de couteaux et de lances, pieds nus. Un mur infranchissable.

Kuldip Singh avait bien monté son guet-apens. Malko pivota, entraînant Amarjit. Il ne tirerait qu'en dernière extrémité. Lui non plus ne tenait pas à attirer l'attention de la police.

— Nous allons sortir par les souks, dit-il.

Ils repartirent en courant dans l'autre direction. Soudain, d'autres turbans en face d'eux, tout aussi déterminés. Derrière, les autres les talonnaient dans une envolée de robes et de *sarwars*. Les deux bandes allaient les prendre en tenaille. Et ils se trouvaient dans le périmètre du temple, où la police ne pouvait intervenir qu'en cas de bataille rangée. Malko s'arrêta. Il sentait Amarjit trembler contre lui.

— Tirez en l'air, dit-elle, ils auront peur et les soldats viendront.

— Pas encore, dit-il.

Il aperçut, en face de lui, l'allée menant au grand bassin, filant entre les cuisines et un espace découvert.

— Par ici ! dit-il.

Leurs adversaires ne s'attendaient pas à le voir revenir à l'intérieur du temple. Ils purent prendre une vingtaine de mètres d'avance.

Des cris de fureur et d'indignation éclatèrent derrière eux et une lance siffla, se plantant dans le sol.

— Ils disent que nous profanons le Temple ! cria Amarjit. Nous avons nos chaussures et la tête nue...

Ce n'était pas vraiment le moment de se montrer pointilleux... fis passèrent sous une voûte et se retrouvèrent sur la promenade de marbre blanc jonchée de dormeurs.

Profitant de l'ombre des arcades, Malko entraîna la jeune femme, essayant de gagner la porte Sud. Il s'arrêta. Une silhouette se découpait sur le clair de lune.

Un Sikh avec un fusil.

Pas question de passer. Sauf en l'abattant. Il s'arrêta, regarda autour de lui. Toutes les portes étaient gardées.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? demanda anxieusement Amarjit.

Malko eut soudain une idée.

— Couchons-nous là, dit-il, ils penseront peut-être que nous avons pu nous échapper.

Ils avancèrent encore, presque jusqu'à la porte Ouest, et trouvèrent un coin encombré de dormeurs. Doucement, Malko fit glisser les couvertures des corps de deux pèlerins et en donna une à Amarjit.

— Enroule-toi dedans, dit-il, de cette façon, ils ne verront rien. Peut-être que cela marchera.

— Et s'ils nous découvrent ?

Il montra le canon du Colt.

— Nous ne sommes pas sans défense.

Ils s'allongèrent tous les deux sous les arcades au milieu des autres dormeurs. Malko, la tête près d'un pilier, sur le côté, ce qui lui permettait de voir arriver les gens. Le calme était de nouveau impressionnant. Plus de cris. Un poisson s'ébroua dans l'eau, commettant sans le savoir un sacrilège.

Malko pria pour que son stratagème fonctionne.

*

* *

Depuis quelques minutes, la galerie bruissait de frôlements, de chuchotements, de cliquetis. Malko, le poulx à cent cinquante, surveillait les alentours. Cela faisait près de vingt minutes qu'ils s'étaient enfuis et il s'était repris à espérer.

Maintenant, l'angoisse le tenaillait à nouveau. À côté de lui, Amarjit, enroulée entièrement dans le tissu gris, ressemblait à un cadavre.

Il devina plusieurs silhouettes dans l'obscurité et les observa : c'était ce qu'il avait craint : Kuldip Singh et ses hommes examinaient un à un chaque donneur. Voilà pourquoi ils avaient mis tant de temps pour parvenir jusqu'à eux... Ils ne se trouvaient plus qu'à quelques mètres. Il fallait prendre une décision : immanquablement, on allait les découvrir... Doucement, il tira la couverture d'Amarjit. La jeune femme se dressa sur son séant, affolée. Du doigt, Malko montra les hommes qui approchaient.

— Filons !

Ils se levèrent et commencèrent à progresser le long du mur.

Un cri éclata derrière eux : on venait de les voir. De nouveau, ils partirent en courant vers la porte Ouest, débouchant sur le parvis de l'Akal Takhat, là où le Livre Saint passait la nuit. Malko s'arrêta net. Une douzaine de Sikhs, armés de bâtons, de poignards et de lances, barraient le chemin de l'esplanade menant aux immeubles détruits

derrière le temple, au cours de l'opération Blue Star.

— Mon Dieu, ils vont nous tuer ! souffla Amarjit.

Les autres arrivaient derrière, courant pieds nus sur le marbre. Cette fois, ils étaient complètement coincés. Malko sentit sa gorge se nouer. Même avec les trois chargeurs du Colt, il ne viendrait pas à bout de cette meute fanatisée. Si les dormeurs se mettaient de la partie, ils allaient se faire lyncher tous les deux...

Il ne se faisait pas d'illusion : Kuldeep Singh ne le cherchait pas pour le livrer à la police. Une fois pris, il risquait de subir le sort du précédent informateur d'Alan Prager... Amarjit s'accrocha à son bras, elle tremblait de tous ses membres.

Il aperçut soudain une fenêtre éclairée derrière lui, dans le Darshni Darwaza, le petit bâtiment commandant la passerelle menant au Temple d'Or. Un prêtre en tenue blanche avec un turban et un gilet noir, assis en tailleur, était en train de lire le Saint Livre, indifférent à l'agitation extérieure.

D'un bond, Malko s'approcha de la vitre. Prenant le Colt par le canon, il la fracassa d'un coup de crosse. Les débris tombèrent dans un bruit d'enfer. Le prêtre effaré interrompit sa lecture. Malko, d'un coup de pied, fit tomber un énorme pan de verre, ce qui lui permit de se glisser à l'intérieur. Il avait conscience de commettre un sacrilège aux yeux des Sikhs mais ce n'était pas le moment de faire de la sensiblerie.

Médusé, le prêtre n'opposa aucune résistance quand il le força à se lever. Il le poussa en avant, agitant le Colt sous son nez.

— *You come.*

Il ignorait si le prêtre sikh parlait anglais, mais celui-ci se laissa faire docilement.

Quand ils ressortirent tous les deux, Kuldeep Singh et ses hommes n'étaient qu'à quelques mètres, lances braquées. Malko posa le canon du Colt sous le menton du prêtre et cria à Amarjit :

— Dis-leur que s'ils ne nous laissent pas passer, je le tue !

Elle traduisit d'une voix étranglée. S'ils refusaient, Amarjit et Malko étaient morts. Kuldeep Singh émit un grondement furibond, d'autres crièrent des insultes, mais le cercle s'ouvrit. Amarjit, collée à Malko, ne semblait faire qu'un avec lui.

Ils se dirigèrent vers l'Akal Takht et Malko poussa son otage dans l'escalier menant à l'esplanade le dominant. Il était très attentif aux mouvements de ses adversaires : l'horreur et la rage les défiguraient. C'était le sacrilège absolu. Le prêtre, muet de stupéfaction trébucha et tomba. La tension monta d'un cran. Malko, avec des gestes très lents, le releva et ils repartirent. Arrivés à l'esplanade, il commença à marcher à reculons, tenant le prêtre par la taille. Amarjit à sa gauche. Il avait encore un espace découvert à franchir, ensuite, il allait se retrouver dans l'enchevêtrement des bâtiments détruits par l'armée : des

immeubles béants, désertés par les habitants.

— Nous y sommes presque, murmura-t-il.

Kuldip Singh les suivait. En anglais, il cria :

— Chien ! On t'arrachera les yeux et on te tranchera la gorge !

Malko ne se donna pas la peine de répondre, regardant autour de lui afin de déjouer un piège possible. Et tout à coup, il aperçut la silhouette massive de l'homme qui avait poignardé Khalsar Singh.

Il avait contourné l'Akal Tahkat et les guettait, en compagnie d'un autre homme, tout aussi glabre, aussi fluet qu'il était massif. Les deux avaient à la main de longs poignards et attendaient visiblement de les prendre à revers. Malko lança à Amarjit :

— Attention, derrière à gauche !

La jeune femme se retourna, continuant à reculer à côté de Malko. Et tout à coup, elle disparut ! Avalée par le sol.

Malko entendit un hurlement, le bruit mou d'un corps qui s'écrase, et son estomac se noua. Il tourna la tête et vit une énorme ouverture ronde au ras du sol, presque invisible dans la pénombre, une sorte de grand puits où Amarjit était tombée en reculant à l'aveuglette.

— Amarjit !

Pas de réponse. Il se pencha au-dessus du trou, n'aperçut rien. Appela de nouveau, sans réponse.

Amarjit était morte ou grièvement blessée.

Les autres se rapprochaient. Rendu ivre de rage par la disparition de la jeune femme, il pivota brusquement et tira en direction des deux tueurs qui se dissimulaient derrière l'Akal Tahkat. Un éclat de marbre vola et ils s'esquivèrent. Il continua à reculer, bousculant le prêtre qui se traînait. C'était trop con !

Vingt mètres plus loin, il atteignit un mur à moitié démolì. De l'autre côté, il y avait une ouverture donnant sur le lacs de ruelles sombres, pleines de gravats.

D'une poussée, il envoya le prêtre en avant et plongea dans l'ouverture, salué par un concert de cris de haine.

Une lance vint se planter dans un madrier, juste derrière lui. Il trébucha, cherchant à se guider dans le dédale des ruelles, afin de s'éloigner au maximum du Temple d'Or. Il se retourna et stoppa près d'un mur démolì. Presque aussitôt, il vit surgir une silhouette silencieuse et massive : Lal Singh.

Le tueur se déplaçait sans bruit, comme un animal. Malko leva son Colt. Il lui aurait été facile de lui mettre une balle dans la tête, mais à quoi bon ? Ce n'était même pas lui qui était responsable de la mort d'Amarjit. Avant tout, il fallait trouver du secours. Il appuya sur la détente visant à côté et la détonation se répercuta longuement dans les ruines. Lal Singh disparut comme un rat dans un trou. Malko, dix minutes plus tard, déboucha sur la place en face du Temple d'Or.

Il rentra son Colt dans sa sacoche et se mit à courir, à la recherche d'un policier. Il dut parcourir près d'un kilomètre dans les rues sombres avant de découvrir une Land-Rover avec plusieurs hommes sur le rond-point enjambant la voie de chemin de fer. Il s'avança, brandissant sa carte de presse.

*

* *

Des projecteurs portatifs éclairaient le grand trou noir où venaient de descendre des sauveteurs retenus par des cordes. Deux Land-Rover de la police stationnaient sur le terrain vague.

Malko regarda l'ouverture béante, le cœur serré. Peut-être Amarjit vivait-elle encore. Il avait raconté à la police qu'ils se promenaient et qu'elle n'avait pas vu le trou. Aucun des hommes de Kuldip Singh ne s'était manifesté et personne n'avait encore découvert le cadavre de Khalsar Singh. Malko préférait se trouver hors d'Amritsar quand cela arriverait...

La corde se tendit, il aperçut une forme qui tournoyait et se rapprochait de la surface. Le treuil de la voiture de police grinçait. Enfin, le corps d'Amarjit apparut. À l'angle que faisait sa tête avec ses épaules, il comprit tout de suite.

La jeune femme avait des traits calmes, comme si elle n'avait pas eu le temps d'avoir peur.

On l'étendit et il se pencha, passa les doigts sur sa nuque et rencontra une bouillie d'os et de chair : elle avait les vertèbres cervicales écrabouillées. La prophétie de la voyante lui revint à la mémoire et il la chassa.

— *She is dead*⁽³¹⁾ ! dit le lieutenant de police.

Malko lui ferma les yeux, annonça qu'il voulait retourner à l'hôtel *International*. Les policiers l'y déposèrent, lui demandant de venir le lendemain matin pour reconnaître officiellement le corps. En un quart d'heure, il eut réveillé Vijay, le chauffeur, l'eut mis au courant de l'accident, payé la note d'hôtel et ils partaient.

— Je conduis, dit-il à Vijay.

Il avait besoin de faire quelque chose pour ne pas penser... L'effort pour s'adapter à la conduite à gauche allait lui occuper l'esprit.

Tandis qu'il tournait autour du *roundabout*, tout de suite après l'hôtel, il aperçut des phares derrière lui. Il sortit de la ville, ils étaient toujours là. Contrairement aux camions qui roulaient moins vite que lui, ceux-là se rapprochaient. Il leva le pied et aussitôt l'autre véhicule vint se coller à lui. Il aperçut vaguement plusieurs silhouettes à l'intérieur, avec des turbans. Il décida de se laisser dépasser.

C'était une Ambassador semblable à la sienne. Il vit le mufler arriver à sa hauteur. Vijay plongeait brusquement sous la banquette. Un long tube noir sortait de la vitre arrière gauche de l'autre véhicule.

Le canon d'un fusil de chasse.

Malko écrasa l'accélérateur et la poussive voiture consentit à faire un modeste bond en avant. Mais l'autre recolla aussitôt derrière lui. Il n'était pas encore sorti du piège d'Amritsar. Ceux qui le poursuivaient devaient se douter qu'il emportait des informations vitales et feraient tout pour qu'il n'arrive pas vivant à New Delhi.

La nuit risquait d'être longue et dangereuse...

CHAPITRE VIII

Les deux phares blancs semblaient reliés à l'Ambassador par un fil invisible. Accélérateur au plancher, Malko se rendit compte qu'il ne sèmerait jamais ses poursuivants. Toutes les Ambassadors se valaient. Il y avait encore cinq cents kilomètres jusqu'à Delhi, plus de sept heures de route. Évidemment, il pouvait demander protection à la police, mais on risquait alors de lui poser des questions gênantes.

Ils traversèrent en trombe un village endormi et il dut précipitamment plonger sur le bas-côté pour éviter un camion en plein milieu de la chaussée.

De nouveau, la ligne droite. Et toujours les phares derrière. En plus il n'avait pas eu le temps de prendre de l'essence. Il évita d'un poil un tracteur sans lumière chargé d'une douzaine de personnes.

Vijay, tassé sur la banquette, ne manifestait aucune émotion. Malko regarda le Colt, et se demanda s'il n'allait pas affronter ses adversaires en un combat direct. Cette poursuite était épuisante. Évidemment, il ignorait combien ils étaient et de quel armement ils disposaient. Ce serait trop bête de finir sur une route du Pendjab. Il fallait qu'il arrive coûte que coûte à Delhi. Déjà deux morts pour ces informations, sans compter la malheureuse Amarjit.

Quelle tristesse...

Un camion jaillit de loin, plein phares, roulant complètement sur sa droite, en train d'en doubler un autre. Malko freina pour lui laisser le temps de se remettre en ligne.

Mais son conducteur avait mal calculé sa distance et continuait, venant droit sur l'Ambassador. Malko obliqua brutalement et soudain, ses phares éclairèrent une masse sombre, barrant l'autre portion de la chaussée. Un camion en panne probablement, sans la moindre lumière !

Le picotement de la peur hérissa les poils de ses mains. Les phares en face de lui l'éblouissaient. IL hésita une fraction de seconde, pesant le choix entre deux collisions, puis, au dernier moment, donna un brutal coup de volant qui lui fit traverser toute la route en biais et plonger sur le bas-côté, passant à droite du camion arrêté !

L'Ambassador se mit à tanguer furieusement et il crut que le volant allait lui échapper des mains. Puis ses phares éclairèrent un chemin s'enfonçant entre les rizières perpendiculairement à la route. Il s'y

engagea instinctivement. Après avoir roulé presque un kilomètre, il s'arrêta et se retourna ; des pinceaux de lumières balayaient la grande route, mais personne ne le suivait ! Ses poursuivants avaient dû être coincés par les deux camions. Ou ils avaient eu un accident, ou ils avaient dû stopper pour ne pas être réduits en bouillie... Pied au plancher, il repartit dans le chemin qu'il avait emprunté, traversant un village endormi, tournant à gauche, puis à droite, dans un dédale de chemins de terre, serpentant à travers les rizières. Il effectua ainsi de nombreux détours jusqu'à ce que ses phares éclairèrent une grange vide. Il s'y engouffra, et descendit, Colt au poing.

Personne. Pas un bruit, sauf le cri d'un oiseau de nuit.

Il demeura dans l'ombre le cœur battant, guettant un bruit de moteur. Vijay l'avait rejoint, toujours aussi placide.

La grange lui assurait un abri, il faisait bon et les étoiles brillaient sur le Pendjab. Laissant Vijay veiller à l'entrée, il s'allongea sur la banquette arrière, l'arme à sa portée et se mit à penser à Amarjit. Très vite, épuisé par la tension nerveuse, il bascula dans le sommeil.

*

* *

C'est un bruit étrange qui le fit sursauter. Il ouvrit les yeux et vit une masse grise qui lui bouchait la vue. Un éléphant ! C'est son barrissement qui l'avait réveillé. Le paisible pachyderme traînait un tronc d'arbre en s'éloignant vers les rizières. Malko se leva ; il faisait à peine jour, mais déjà la campagne était animée : des gens à pied, un tracteur, des bicyclettes, des enfants qui jouaient.

Vijay prit le volant de l'Ambassador et partit droit devant lui ; le chemin étroit serpentait entre deux rizières. Un peu plus loin, il stoppa et appela deux paysans.

— Charnigah, *please* ?

— *Seeda* !⁽³²⁾ fit l'autre avec un grand geste.

Il leur fallut quand même une bonne demi-heure avant de retrouver une route goudronnée. Un chauffeur de car leur indiqua la bonne direction. Une heure plus tard, un écriteau leur apprit qu'ils quittaient le Pendjab pour l'État voisin d'Haryana. Ils étaient tirés d'affaire. Dans la circulation démente de la matinée ses poursuivants ne risquaient pas de reconnaître son Ambassador grise au milieu de ses centaines de sœurs... Il n'avait plus qu'à regagner Delhi pour apprendre à Alan Prager les bonnes et les mauvaises nouvelles...

*

* *

— Épouvantable ! soupira Alan Prager. C'était une fille formidable. C'est vraiment la fatalité...

L'Américain semblait effondré dans son vieux fauteuil de cuir vert. Malko s'était directement rendu à la Bible Society où il l'avait trouvé. Maintenant l'affaire commençait vraiment. La mort d'Amarjit semblait frapper Alan Prager plus que tout le reste. Il s'ébroua.

— Excusez-moi, dit-il d'une voix blanche, vous êtes habitué à la violence, pas nous... Il y a longtemps qu'un de mes collaborateurs n'est pas mort brutalement.

— Et Lal Oberoi ? objecta Malko.

Prager eut un geste évasif.

— Ce n'est pas la même chose. Je ne le connaissais pas et puis c'était un homme.

Sa voix s'enroua.

Malko but un peu de son thé brûlant, et se lança dans son récit. L'Américain l'écouta sans l'interrompre, prenant des notes. Ensuite il décrocha son téléphone.

— Attendez, je vais vérifier quelque chose.

Il composa un numéro et Malko, d'après la conversation, comprit qu'il s'agissait de quelqu'un à Amritsar à qui il demande des informations sur le meurtre de Khalsar Singh. Il raccrocha ensuite.

— On a trouvé le corps de Khalsar Singh, poignardé dans une des ruelles des souks. Personne ne sait qui l'a tué. Les Sikhs disent qu'il s'agit d'une provocation.

Le ménage avait été bien fait. Cela promettait pour l'avenir.

— Que pensez-vous des informations que je vous ai rapportées ? demanda Malko.

Alan Prager prit un air dubitatif :

— Je suppose qu'après ce qui s'est passé, ils vont annuler leurs projets, du moins pour le moment.

— Ces deux tueurs, vous ne pensez pas qu'ils pourraient venir à Delhi ?

— Peu probable.

— Et cette Sikh, cela vous dit quelque chose ?

— Rien. Mais l'éventualité d'un attentat à Delhi me paraît douteux. Depuis l'assassinat d'Indira ils ont renforcé d'une façon dingue la sécurité de Radjiv Gandhi. Le Spécial Protection Group, une *task force* de quarante hommes sélectionnés qui assurent sa protection rapprochée, avec un armement moderne. La Security Branch de la police de Delhi, une antenne de l'IB, une autre du CID. Sans parler de la Traffic Police. Il est entouré d'une véritable muraille humaine. Ils goûtent sa nourriture, fouillent tous les immeubles où il va, dégagent les routes qu'il va emprunter.

Malko hocha la tête, pas convaincu.

— Justement Avec *tout* ce monde, la coordination doit être mauvaise. Reagan aussi était bien défendu. Il a quand même pris deux

balles dans la poitrine. Et par un amateur encore...

— Vous avez peut-être raison, concéda l'Américain. Donc, on va creuser le problème.

— Vous n'avez pas une idée pour retrouver cette jeune femme sikh ?

Alan Prager eut un sourire malin :

— Peut-être. Par une copine à moi.

— Une de vos « sources » ?

— Non, pas vraiment elle a eu un petit truc avec moi et elle a besoin d'argent. Mais elle connaît tout Delhi, elle a couché avec tous les ministres et tous les conseillers d'Indira et de Radjiv. Elle aura peut-être une idée.

— Bien, dit Malko, en attendant je vais rendre visite à l'oncle d'Amarjit...

Le visage d'Alan Prager s'assombrit.

— Je me sens affreusement responsable, dit-il. C'est moi qui lui ai pratiquement ordonné de vous accompagner.

— C'est le destin. Je vous retrouve où et quand ?

— Ici, après le déjeuner, dit Alan Prager. Je vais essayer de contacter mon colonel indien de l'IB. Je voudrais vous le faire rencontrer. Il aura peut-être des tuyaux sur les deux gus que vous avez vu à Amritsar... À tout à l'heure. Vous pouvez prendre Vijay et l'Ambassador.

*

* *

Le vieil homme en pyjama blanc avait écouté le récit de Malko, en apparence impassible. Il se leva sans un mot et alla allumer quelques bâtonnets d'encens devant l'effigie d'un petit Ganesh puis revint en face de Malko. Ses yeux étaient soulignés de grandes poches noires.

— Je vous remercie d'avoir tout fait pour sauver Amarjit, dit-il. Je crains d'ailleurs de ne pas lui survivre longtemps. Le gouvernement m'a averti que j'étais le suivant sur la *hit-list*.

— Ils ne peuvent rien faire ?

L'oncle d'Amarjit secoua la tête.

— Je ne suis pas assez important. Alors... Tout cela n'est qu'un mauvais moment à passer. J'espère qu'Amarjit reviendra dans une vie plus sympathique... C'était une jeune fille très intelligente. Encore un peu de thé ?

Malko but quelques gorgées de thé vert très fort et très sucré. On parlait de la mort et dehors le soleil brillait. Il se demanda ce qu'il y avait de vrai dans les informations ramenées d'Amritsar : les Indiens avaient tendance à affabuler.

— Qu'allez-vous faire du corps de votre nièce ? dit-il en se levant.

— Mais nous allons la brûler, naturellement, fit le vieil homme. Si vous désirez assister à la crémation. C'est à l'Electric Crématorium derrière le Salimgarh Fort.

— Peut-être, dit Malko.

Il ressortit et, après être passé par le *Taj Mahal*, regagna la maison d'Alan Prager. Vedla était là, toujours vêtue de son sari rouge, assise sur le sol de la véranda. Elle jeta un regard ardent à Malko puis se replongea dans son verre de lait.

L'Américain apparut, finissant une cuisse de poulet *tandoori*. Sa « dingue » allait mieux.

— Le colonel Pratap Lambo nous attend au commissariat de Defence Colony, annonça-t-il. Ce n'est pas loin et c'est plus discret que Lodi Road⁽³³⁾.

— Vous allez tout lui dire ? demanda Malko.

— Non, bien sûr ! Mais avec lui on peut recouper certaines choses. Et puis, il vaut mieux que vous le connaissiez. Il est sur mon *pay-roll*, après tout.

*

* *

Une vieille voiture américaine bleue toute cabossée arrivait en cahotant dans le chemin plein de trous desservant la Police Court de Defence Colony. Un ensemble de bâtiments ocres, pleins de fissures, les corniches effondrées, en face d'un espace dénudé parsemé de rebuts divers.

— Voilà notre ami Pratap, annonça Alan Prager.

Un Indien fluet et de petite taille émergea de la voiture et marcha vers les deux hommes, le sourire aux lèvres.

Le colonel Pratap Lambo ressemblait à une dorade qui aurait eu de la moustache. Son énorme bouche lui mangeait tout le visage. Ses yeux globuleux respiraient l'intelligence et il était extrêmement élégant avec sa cravate rose sur une chemise de même couleur et son pantalon au pli impeccable. Une grosse chevalière brillait à son annulaire gauche, ses cheveux ondulés étaient enduits de brillantine. Il serra longuement la main de Malko, un peu visqueux, un peu servile.

— Mr Prager est un ami de longue date. Ses amis sont mes amis.

Malko remarqua la montre énorme qui ornait son poignet, comportant un calendrier, une boussole et une calculatrice.

Ils pénétrèrent dans le Police Court. Des centaines de vélos étaient parqués dans la cour en face des cellules où une demi-douzaine de détenus étaient allongés sur des planches. Malko s'approcha. Ils avaient tous le visage déformé par les coups, les yeux fermés, des bleus énormes...

— C'est le pré-interrogatoire, expliqua le colonel Lambo avec un sourire suave. Le premier soir, les policiers de garde viennent les battre pour qu'ils soient plus souples pour l'interrogatoire du lendemain.

Les malheureux leur jetaient dès regards d'animaux traqués et Malko eut pitié d'eux. Alan Prager prit le colonel indien par le bras. Il le

dominait d'une bonne tête.

— Si on allait discuter dans un endroit tranquille ?

— Le bureau du superintendant est vide, proposa l'Indien.

Il semblait obéir au doigt et à l'œil à l'Américain. Ils pénétrèrent dans une pièce climatisée dont les tableaux de service cloués au mur détaillaient les crimes du quartier. Dans un coin, un pauvre hère était assis en tailleur, la tête baissée. Il ne broncha pas lorsqu'ils entrèrent.

— Qui est-ce ? demanda Malko.

Le colonel Lambo l'interpella en indi et traduisit ensuite :

— Un marchand de billets de cinéma au marché noir.

— Pourquoi est-il là ?

— Le superintendant veut lui faire avouer qui sont ses complices. Celui-ci gagne plus de trois mille roupies par mois et il est jaloux. S'il ne parle pas d'ici ce soir, on le mettra dans une cellule et on le battra.

Pratap Lambo alluma une cigarette avec un briquet en or, ses gros yeux fixés sur Malko.

— Vous revenez d'Amritsar, demanda-t-il. Vous avez vu des choses intéressantes ?

— Des choses, non, mais des gens. Kuldip Singh.

Un éclair passa dans les gros yeux globuleux.

— Ah bon. Il est bien revenu alors ? Il est très dangereux. Il se cachait depuis dix-huit mois, après Blue Star. Maintenant, le gouvernement a accepté qu'il refasse surface. Pensant qu'il allait s'amender. Mais c'est un fanatique, il va seulement réorganiser des tueurs. Vous avez vu des Pakistanais ? Il paraît qu'il y en a aussi.

— Pas de Pakistanais, dit Malko, mais deux tueurs. Lal et Ammand Singh...

Pratap Lambo parut prodigieusement intéressé. Ses yeux papillonnaient, comme pris de folie.

— Je vais prévenir la police du Pendjab. Il y a une grosse récompense pour l'arrestation de ces deux hommes. On les croyait à l'étranger. (Le colonel indien émit un rire supérieur et ironique :) Ils ne viendront pas à Delhi ! Ça, jamais, ils n'oseraient pas ! Ils sont trop recherchés. Ils se terrent comme des rats dans le Temple d'Or, sous la protection des prêtres et des gens de l'AISSF. Et puis, à Amritsar, les policiers ferment les yeux. Ils ont peur de la vengeance des Sikhs.

— Et s'ils venaient à Delhi ?

— Hors de question, trancha Pratap Lambo. Nous connaissons tous les endroits où ils pourraient se cacher. Nous avons des informateurs partout...

Malko et Alan Prager échangèrent un regard éloquent. Le colonel indien consulta des yeux son énorme montre. Pour un simple colonel, il semblait plutôt à l'aise.

— Venez, dit-il, je vais vous montrer les terroristes que je suis venu

voir.

Ils le suivirent dans la pièce voisine. Trois hommes étaient assis à même le sol, pauvrement vêtus, les mains et les pieds emprisonnés dans d'énormes fers, reliés à de lourdes chaînes, elles-mêmes accrochées à des tables. Deux policiers, assis sur des chaises, menaient l'interrogatoire. Quand un des suspects ne répondait pas assez vite, on tirait sur la chaîne.

— Ceux-là avaient des transistors piégés en leur possession, expliqua le colonel Pratap Lambo. Par eux, nous allons remonter tout le réseau. S'ils ne parlent pas ici, nous les prendrons en main...

Il discuta quelques instants avec les policiers et ils se retrouvèrent dans la cour. Malko posa la question de confiance :

— Vous croyez à un attentat contre Radjiv Gandhi ?

Le colonel indien secoua la tête.

— Oui, à l'étranger, mais pas à Delhi. La protection est trop forte et les Sikhs n'osent plus bouger. Nous avons décapité leurs réseaux.

— Et les gens d'Amritsar ?

Il eut un geste signifiant que le Pendjab, c'était très loin.

Il commençait à être nerveux, consultant sans cesse son monstrueux chrono. Ses grosses lèvres s'écartèrent en un sourire d'excuses.

— Je dois partir, nous avons une conférence à l'Intelligence Complex.

Ils se séparèrent et il remonta dans sa vieille voiture puis disparut dans un nuage de fumée bleue.

— Curieux personnage, remarqua Malko. Il est fiable ?

Alan Prager eut une mimique désabusée.

— Comme un Indien peut l'être. Plutôt plus que la moyenne. Et il a de gros besoins d'argent.

— Il n'a pas l'air de croire à notre histoire, remarqua Malko.

Ils avaient replongé dans la circulation de Ring Road afin de regagner le centre. Alan Prager freina brutalement pour éviter un cortège qui remontait l'avenue à contresens : un mariage. Trois danseuses chamarrées exécutaient un ballet en tête, des clochettes aux chevilles, suivies par un orchestre en habit rouge dont les cuivres couvraient le bruit de la circulation. La mariée fermait la marche, toute droite sur un cheval caparaçonné de châles d'or. L'Inde traditionnelle. L'Américain hocha la tête.

— Difficile de ne pas le comprendre. Au Pendjab, il ne se passe pas une semaine sans qu'un policier soit abattu. Mais je ne suis pas loin de partager son analyse. Ces types ne sont pas assez sophistiqués pour faire quelque chose ici. Seulement, si le Premier ministre se rend au Pendjab, là il faudra ouvrir l'œil...

— Pourquoi ne pas lui avoir communiqué l'information concernant le voyage à Delhi de Lal et Ammand Singh ? demanda Malko. Il

suffirait que les Services indiens les arrêtent pour que le complot tombe.

— Je n'ai pas envie qu'il mette la gare en état de siège, dit Alan Prager. S'ils n'ont pas déjà changé de programme, autant essayer de les intercepter discrètement. Mais pour ma part, je pense qu'ils ne viendront plus maintenant.

« En attendant, ce soir, vous allez faire la connaissance de mon amie Madhu. Par elle nous remonterons peut-être sur cette mystérieuse Sikh. Et de toute façon, vous verrez, elle n'est pas désagréable.

*

* *

Plus pulpeuse que Madhu Gupta, on ne faisait pas ! Elle avait l'air de sortir d'un bas-relief de temple érotique ! Les seins gonflés semblaient prêts à faire éclater la soie mauve de son sari, sa démarche ondulée était volontairement provocante, quant à son regard, il aurait enflammé le guru le plus détaché des choses de ce monde. De grands yeux noirs liquides, allongés au khôl, brûlant d'une lueur voluptueuse.

Son parfum se mélangeait à celui des innombrables bâtonnets de santal qui se consumaient un peu partout dans son petit rez-de-chaussée aussi flamboyant qu'elle ; des rideaux jaune canari, des lampes aux abat-jour de satin rouge d'où pendaient des grappes de raisin, une table basse faite de quatre défenses d'éléphant.

— Bienvenue à Delhi ! ronronna-t-elle, en retenant la main de Malko dans la sienne.

Malko avait l'impression que s'il la poussait légèrement, elle se coucherait docilement sur le Chesterfield tropical recouvert de soie mauve.

— Vous aimez ma décoration ? demanda-t-elle. J'ai tout fait venir de chez Claude Dalle à Paris.

— Superbe, dit Malko en s'asseyant dans une bergère avec de l'or partout.

Madhu l'abandonna pour un couple d'indiens qui arrivait. Dans un coin, il aperçut un garçonnet, le visage fermé, qui observait les invités, quelques diplomates de différents pays, des Indiens. Malko rejoignit Alan Prager dans le jardin où un buffet était dressé.

— Votre amie est superbe ! remarqua-t-il.

— Pas mal, fit Alan Prager avec un sourire en coin, et au lit, c'est la mousson : beaucoup d'humidité et des rafales qui décoiffent.

— Elle n'a pas l'air trop farouche...

— Farouche ! Elle raffole des étrangers et ne pense qu'à se faire sauter. Depuis qu'elle s'est fait ligaturer les trompes, elle est déchaînée.

Madhu Gupta revenait vers eux, avec deux coupes de Moët et Chandon. Chacun de ses gestes était une provocation. Ils bavardèrent de choses et d'autres, Malko cherchant comment poser la question qui

l'intéressait.

Il finit par se lancer, voyant que ses yeux d'or semblaient faire fondre la pulpeuse veuve.

— On m'avait donné l'adresse d'une femme, dit-il, une Sikh, qui habite le sud de Delhi, à Hanz Khas mais je l'ai perdue. J'ai en message pour elle et cela m'ennuie un peu.

Le regard de Madhu Gupta s'assombrit légèrement.

— Vous connaissez son nom ?

— Je l'ai oublié aussi. Je sais seulement que son père est mort durant Blue Star.

Elle eut un rire de gorge.

— Alors, ce sera difficile... Si elle est Sikh, elle s'appelle forcément Singh, mais ce n'est pas assez. Non, je ne vois pas. (Elle ajouta aussitôt, ses yeux plantés dans les siens :) Mais si vous cherchez de jolies femmes, New Delhi en est plein.

Elle virevolta dans un tourbillon de sari mauve, laissant Malko là.

La soirée se déroulait sur fond de musique indienne pure semblant sortir des murs, grâce à un lecteur de laser-disc Akaï installé derrière le sofa mauve. Les invités indiens s'étaient jetés sur les bouteilles de J & B et se saoulaient consciencieusement.

Malko, décidé à faire la paix avec la maîtresse de maison, la rejoignit près de l'immense table en laque dorée et bleue, elle aussi signée Claude Dalle, sur laquelle on avait installé le buffet.

— Je trouve que ce sari est absolument superbe sur vous, dit-il.

De nouveau, les yeux dorés firent fondre Madhu Gupta qui minauda :

— Oh, c'est un très vieux. Comme moi...

Soudain, la lumière s'éteignit. Madhu Gupta poussa une exclamation agacée :

— Encore ! Les rats ont mangé les câbles. Il va falloir que je déménage. Venez m'aider à mettre en route l'éclairage de secours.

Malko la suivit. Dans la cuisine, elle prit une chaise, monta dessus et ramena un énorme paquet de bougies qu'elle tendit à Malko.

— Aidez-moi, dit-elle, j'ai peur de tomber.

Du tabouret, elle sauta directement dans les bras de Malko. Il sentit les seins lourds s'écraser contre sa poitrine, leurs visages se frôlèrent et alors qu'elle avait parfaitement retrouvé son équilibre, Madhu Gupta demeura plusieurs secondes collée contre lui, le pubis en avant, l'imprégnant de son parfum.

— Comme vous êtes fort, dit-elle.

Il ne l'avait soulevée que de dix centimètres... Elle alluma une bougie, éclairant le *tikki* rouge sur son front. Son regard disait clairement ce qu'elle pensait. D'ailleurs elle ne semblait plus pressée de quitter la cuisine. En se tournant, elle effleura Malko de sa poitrine et

sembla défaillir.

— Ne faites pas ça, murmura-t-elle.

Il n'avait pas bougé. Madhu Gupta était à quelques centimètres, la bouche entrouverte. Un flot d'adrénaline balaya les artères de Malko. L'idée de sauter cette veuve appétissante à quelques mètres de ses invités l'enflamma d'un coup. Il posa une main sur la hanche élastique.

— *Mamy, we need the light*⁽³⁴⁾ !

Madhu Gupta s'écarta brusquement. La bougie éclaira le petit monstre planté à la porte de la cuisine.

Fin du beau rêve.

À peine les bougies allumées, les invités qui tenaient encore debout en profitèrent pour s'éclipser. Malko et Alan Prager partirent parmi les derniers. Il avait eu le temps de donner son numéro de chambre au *Taj Mahal* à Madhu Gupta.

Prager s'ébroua.

— Bandante, hein !

— Sûrement, dit Malko, mais je me suis planté au sujet de cette mystérieuse Sikh.

— Attendez, vous la reverrez.

Il conduisait lui-même la Mercedes à toute vitesse.

— Elle ignore vraiment ce que vous faites ?

— Je n'en sais rien. Mais je la ravitaille en J & B, en Moët et Chandon et quelquefois en caviar. Alors, elle coopérera tant qu'on ne lui demandera rien de dangereux. Elle ne pose jamais aucune question.

Malko avait sur les mains l'odeur entêtante de la veuve. Il n'y avait plus qu'à attendre de ce côté-là...

— Demain, c'est jeudi, dit-il. Normalement, Lal et Ammand Singh arrivent à Delhi. Par le premier train.

Alan Prager ne répondit pas tout de suite. Puis il soupira :

— Vous voulez y aller, hein ? Vous avez raison. Ce serait trop con. Mais je parie cent dollars contre une roupie qu'ils ne seront pas au rendez-vous.

— Je voudrais des jumelles, dit Malko. Et votre chauffeur avec l'Ambassador.

— *No sweat*⁽³⁵⁾ ! Mais prenez aussi le « 45 », Ces deux types sont super dangereux. Ils tueraient deux cents personnes pour s'échapper.

Ils étaient arrivés sous l'auvent du *Taj Mahal* Malko aperçut, montant le perron, une jeune femme qui ressemblait à Amarjit et son cœur se serra...

— Je sais, dit-il. Je serai prudent.

— S'ils vous voient sur le quai, précisa Alan Prager, c'est vous qu'ils tueront le premier.

CHAPITRE IX

Un contrôleur se disputait violemment avec un *swami*⁽³⁶⁾ qui prétendait voyager aux frais de Dieu. Leurs éclats de voix couvraient les annonces des haut-parleurs en indi et en anglais, fond sonore sur lequel se greffaient les grincements de freins des convois arrivant en gare de Delhi. Malko regarda au-dessous de lui les six quais, noirs de monde. Cela tenait du camping sauvage, de l'émeute, et de l'exode. Des familles entières, des isolés, des soldats, attendaient, installés sur leurs monceaux de bagages, ravitaillés par une nuée de marchands ambulants, offrant des pois chiche, des noix épicées, du riz soufflé, sur des bouts de papier journal.

Malko se trouvait sur une des deux passerelles enjambant les voies et permettant l'accès aux différents quais. Il regarda sa Seiko-Quartz : sept heures quarante-sept. Le *Frontier* en provenance du Pendjab allait arriver à 8 h 07 sur le quai numéro trois. Sauf s'il avait une heure ou une journée de retard...

Comment découvrir les deux hommes qu'il cherchait dans cette marée humaine ? L'Ambassador attendait dans le parking de la gare avec le fidèle Vijay et Vedla blottie sur le siège avant, Malko avait tenu à la faire venir, car, dans une filature, elle était plus discrète que lui.

Un train entra en gare, déversant des centaines de voyageurs qui se ruèrent vers les deux sorties.

Malko redescendit, se frayant un passage à travers les gens couchés sur le quai numéro trois, et finit par trouver un employé.

— Où sont les wagons de première dans les *Frontier* ?

L'employé lui montra, à l'autre extrémité de la gare, la seconde passerelle de sortie.

— Là-bas, Sir, avec la classe spéciale.

Celle réservée aux étrangers. Malko était obligé de choisir, il lui était impossible de surveiller les deux sorties à la fois. Il se dit que Lal et Ammand Singh ne voyageaient pas en première et décida de concentrer ses efforts sur la première passerelle. Il se dirigea dans cette direction, passant devant la salle d'attente des troisièmes qui ressemblait à un mouvoir. Il enjamba ce qui lui semblait être un cadavre pour entrer dans une cabine téléphonique rouge qui visiblement avait servi de toilettes publiques. L'horreur. Mais les vitres sales permettaient de voir sans être trop vu...

Dix minutes plus tard, le haut-parleur grésilla quelques mots où il était question du Pendjab : il guetta le quai vide. Miracle : trois vieux diesel apparurent tirant un long convoi. Les wagons rouges comportaient des barreaux à toutes les fenêtres, sans doute pour que les voyageurs ne cherchent pas à s'échapper. Il devait y en avoir une trentaine par compartiment... Le train s'immobilisa avec des grincements sinistres et aussitôt la marée se mît à couler. Un éblouissement de saris de toutes les couleurs, d'hommes mal rasés, de turbans. On avait beau s'y attendre, cela faisait un choc.

Cela se déversait comme un fleuve dans un nuage de poussière. Des porteurs, en chemise rouge rapiécée, submergés de montagnes de bagages sur la tête, sur les épaules, se frayaient péniblement un chemin à coups de gueule. Les femmes traînaient des ribambelles de mioches, des paquets trois fois comme elles. Malko aperçut un Sikh très digne, une malle en équilibre sur la tête, écrasant son turban.

Le *Frontier* se vidait peu à peu par les deux bouts du quai et il se dit qu'il était venu pour rien. S'il ratait les deux Sikhs, il ne les retrouverait jamais. Il décida de se déplacer, se ravisa et soudain, son intuition fut récompensée.

Lal Singh, avec sa carrure impressionnante, dépassait la foule d'une tête. Vêtu d'une saharienne et d'un jeans, il portait sur l'épaule un sac blanc. À côté de lui, le petit malingre, aux yeux très enfoncés, blafard, traînait la jambe. Sa tête ne cessait de bouger comme celle d'un oiseau. Lui n'avait pas de paquets, mais la main droite dans la poche de son *sarwar*. C'était l'homme aperçu par Malko avant l'accident survenu à Amarjit. Ammand Singh, le second tueur.

Ainsi son voyage à Amritsar n'avait pas été vain... Il émergea de la cabine téléphonique dès qu'ils furent passés devant lui. Dans la foule compacte, ils n'avaient pas dû le repérer. Il y avait peu d'étrangers, à part un groupe de hippies écroulés sur leurs « beddings » en train de se bourrer de *ganscha*⁽³⁷⁾. Il se mêla au flot des visiteurs et gagna la sortie. Aucun policier en vue.

En face, on apercevait le dédale des ruelles grouillantes de Old Delhi. Si les Sikhs s'enfonçaient là-dedans à pied, seuls Vedla ou Vijay pourraient les suivre sans se faire repérer.

Les deux hommes se dirigèrent vers les dizaines de *rickshaws* alignés sur la droite et Malko fonça sur l'Ambassador que Vijay avait eu la bonne idée d'avancer. Il se retourna. Lal et Ammand Singh venaient de s'engouffrer dans un *rickshaw*.

Celui-ci démarra et se mêla à ceux qui tentaient de sortir du parking. Comment le reconnaître ensuite dans cette masse rouge pétaradante ? Ils étaient tous semblables. Il se tourna vers Vijay :

— Dites à Vedla d'aller relever le numéro du *rickshaw* où viennent de monter les deux hommes, le gros et le mince.

L'autre traduisit et la jeune Pendjabi se faufila à travers la foule, tandis que l'Ambassador se frayait un chemin vers la sortie, à grands coups de klaxon... Vedla revint en voltige, jeta une brève interjection au chauffeur et un regard langoureux à Malko. Dans la cohue incroyable, fatalistes, les gens essayaient juste de ne pas se faire écraser... Ils prirent Chelmsford Road, en direction de Coonaughf Place. Devant eux, une vingtaine de *rickshaws* crachaient leur fumée bleue à qui mieux mieux.

Lequel était le bon ?

Ils tournèrent dans Panchkuin Marg, allant vers l'ouest. Vijay paraissait sûr de lui. Peu après, ils longèrent une sorte de forêt en plein Delhi, presque sur un kilomètre, rejoignant ensuite une grande avenue à double voie rétrécis par des travaux. Un quartier de petits buildings modernes, encombré et animé. Vijay se retourna et annonça :

— West Patel Nagar !

Accroupie près de lui, Vedla était invisible. Ils tournèrent dans une voie étroite bordée de boutiques, puis deux fois dans des rues de plus en plus résidentielles.

Vijay freina enfin brutalement. À travers le pare-brise, Malko aperçut deux hommes qui descendaient d'un *rickshaw* arrêté : ceux qu'il poursuivait. Il aurait embrassé le chauffeur ! Vedla était déjà dehors. Dans ce quartier, un étranger se faisait immanquablement repérer. Les deux hommes avaient tourné le coin.

Cinq minutes plus tard, Vedla réapparut et se glissa à côté de Vijay à qui elle adressa un long discours.

Celui-ci démarra aussitôt. Dans la rue suivante, il ralentit, montrant à Malko un immeuble vieillot et blanchâtre de trois étages avec d'énormes climatiseurs qui sortaient de la façade, comme de grosses verrues. Un minuscule jardin devant. Malko nota le numéro : 37/86. Il n'y avait pas de noms de rues à Delhi, sauf les principales, mais un système complexe de numérotation à base de chiffres et de lettres.

Une demi-heure plus tard, ils étaient à la Bible Society. Alan Prager tendit en souriant deux billets de cinquante dollars à Malko :

— Bravo ! Vous avez gagné votre pari !

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

L'Américain se frotta le menton et mit ses pieds sur son bureau.

— Dans un pays normal, je préviendrais mes homologues et je les laisserais se débrouiller. Seulement, si j'appelle ce brave colonel Lambo, de deux choses l'une : ou il débarque avec des tanks et on ne saura jamais rien de plus. Ou il loupe son coup.

— Donc, nous continuons tout seuls...

— Je n'osais pas le dire, soupira l'Américain.

— Dans ce cas, il faut les surveiller. Pour nous, c'est difficile. Il reste Vijay et Vedla...

— Vedla sera OK, fit Prager. Elle n'est pas conne, et motivée. Il faudrait qu'elle traîne là-bas, en disant qu'elle cherche du travail. Cela se fait beaucoup ici.

— Vous avez confiance en elle ?

Alan Prager leva un sourcil.

— Autant que dans les autres Indiens. Mais elle n'a que moi à Delhi, où la vie n'est pas facile pour une fille seule, ne pariant même pas l'indi. Alors ?

— Alors, tentons le coup, dit Malko. Il ne faut surtout pas lâcher ces deux types.

Le téléphone fit sursauter Malko revenu au *Taj Mahal* se reposer un peu.

— Venez ! fit la voix tout excitée d'Alan Prager. Il y a du nouveau.

Malko, qui avait gardé l'Ambassador, ne fit qu'un bond jusqu'à Sansad Marg. L'Américain tournait en rond dans le bureau trop petit pour lui ; Vedla était assise dans un coin. Malko, avant de l'envoyer à West Patel Nagar, lui avait remis un billet de cinquante dollars et elle était prête à se jeter au feu pour lui.

— L'immeuble appartient à un expert fiscal sikh, annonça-t-il. Il est en voyage dans le Pendjab ! D'après les voisins, ce sont des cousins à lui qui ont emménagé aujourd'hui. Et tenez-vous bien, ils vont peut-être engager Vedla pour faire leur cuisine !

C'était trop beau !

— Pour quatre-vingt roupies par mois⁽³⁸⁾, compléta Alan Prager. Elle doit y retourner ce soir.

— Vous croyez qu'elle peut le faire ?

— Absolument !

Le téléphone l'interrompit. Il décrocha puis posa la main sur le récepteur.

— C'est Madhu Gupta, elle vous cherche !

Il reprit l'appareil et Malko l'entendit dire :

— Il est en face de moi, je lui fais la commission. Il sera ravi.

Après avoir raccroché, il annonça, épanoui :

— Mrs⁽³⁹⁾ Gupta vous attend pour prendre le thé. Elle prétend avoir trouvé celle que vous cherchez, la Sikh orpheline.

*

* *

Malko avait le cœur battant en appuyant le bouton de la sonnette de Madhu Gupta. Il était venu en taxi, l'Ambassador étant tombée en panne. C'est la veuve qui ouvrit dans un envol de soie mauve, le *tikki* brillant sur son front comme un troisième œil. Elle avait poudré ses paupières d'or qui scintillait dans le Rimmel et son sari sembla à Malko

encore plus ajusté que la fois précédente.

Quand il lui baisa la main, elle fondait déjà...

— J'espère que nous n'aurons pas de panne de courant, minauda-t-elle.

Elle le mena jusqu'au living-room où des pâtisseries étaient dressées sur la table Romeo aux défenses d'éléphant. Le lecteur de laser-disc Akai diffusait cette fois la voix rauque de Diana Ross, avec tant de clarté qu'elle semblait être dans la pièce.

— Je n'ai pas de domestiques aujourd'hui, soupira Madhu Gupta.

Elle avait dû les mettre dehors à coups de pied. Malko allait tremper les lèvres dans son thé lorsque le petit monstre apparut, la tête baissée et s'assit juste en face d'eux. Une sale tronche de petit cafard. Sa mère tourna un sourire éblouissant vers Malko.

— Vous aviez déjà vu mon fils, Ararn ? Il m'adore et ne me quitte pas...

Le gosse se mit à grignoter un biscuit en les surveillant sournoisement. Madhu Gupta lança à Malko un coup d'œil plein de sous-entendus :

— Je voulais vous voir car je pense avoir trouvé la personne que vous cherchiez.

— C'est un miracle ! dit Malko. Et comment cela ?

— Oh, ce n'est peut-être pas elle. Mais celle que je connais est la fille unique d'un colonel sikh qui a été tué pendant Blue Star et elle habite Hanz Khas. Elle a vingt-sept ans, elle est très belle et elle s'appelle Shanti Singh. C'est la personne dont vous aviez perdu l'adresse ?

Elle le guettait du coin de l'œil. Malko dissimula son embarras sous un sourire ravi.

— Je pense que oui, dit-il.

— Alors, c'est parfait, fit Madhu Gupta. Je vous emmène la voir tout à l'heure. Je lui ai déjà parlé de vous...

Malko sentit le sang se retirer de son visage. C'était la méga-tuille. Cette Shanti Singh allait forcément lui demander quels étaient leurs amis communs... Et s'il se déroba, cela semblerait encore plus suspect. Dans son désir de l'aider, Madhu Gupta l'avait involontairement piégé.

La veuve parut lire dans ses pensées. Elle posa l'extrémité de ses doigts effilés sur la cuisse de Malko et dit d'une voix enjôleuse ;

— Rassurez-vous, je me doute bien que vous ne la connaissez pas vraiment. Je sais comment agissent les hommes. On a dû vous parier de sa beauté. Mais vous risquez d'être déçu.

— Ah bon ! Pourquoi ?

— Elle est très... traditionnelle, fit suavement Madhu Gupta.

— Mais que lui avez-vous dit, dors ?

— Simplement qu'un journaliste étranger faisait une enquête sur les

Sikhs et serait heureux de la rencontrer.

Elle était parfaite en entremetteuse...

— Merci, dit-il.

Il prit sa main et la baisa, frôlant involontairement la pointe d'un sein enrobé de soie. Le regard de Madhu Gupta chavira, puis elle se reprit. Tout dans son attitude criait, qu'elle avait envie de lui. Sa décision de lui présenter une rivale plus jeune n'en était que plus héroïque. Elle but une gorgée de thé.

— Nous allons bientôt y aller. Je vais prendre un châte.

Elle se leva. Malko en fit autant et la suivit quand elle passa dans la grande pièce voisine. C'était une chambre avec des rideaux de soie du même mauve que le Chesterfield tropical et un grand lit Romeo Louis XIV recouvert de satin thé. Madhu rectifia sa coiffure devant une grande coiffeuse 1930 avec de grands miroirs, visiblement du même créateur.

Malko s'attarda devant quelques miniatures peintes sur ivoire pendues au mur.

Des scènes d'un érotisme cru et compliqué. Une femme se livrait à un chien tandis qu'un rajah au vit impressionnant prenait ses reins... Ailleurs, une esclave agenouillée recevait dans sa bouche ; et dans sa croupe deux membres tordus mais énormes, tandis qu'une dame de compagnie pinçait le bout de ses seins...

Madhu Gupta surgit derrière Malko et poussa un petit cri :

— Mon Dieu, je n'aurais pas dû vous faire entrer ici. Qu'allez-vous penser de moi ?

Malko tourna la tête en souriant :

— Que vous êtes beaucoup plus excitante que les femmes en ivoire...

Une fraction de seconde de silence. Puis, Madhu se rapprocha et de tout son corps, se colla au dos de Malko. Il sentit ses seins s'écraser contre lui, son ventre pousser impérieusement. Le bras droit de la veuve Gupta entoura sa taille, et elle lui souffla une haleine brûlante dans le cou.

— Vous êtes fou ! murmura-t-elle. Aram est à côté.

Malko n'avait pas bougé ! Il la sentit onduler contre lui : sa main passée autour de sa taille descendit et se mit à le masser avec une sorte de frénésie hâtive. Déclenchant la réaction attendue. Soudain, une voix exaspérée appela :

— Mama !

Madhu Gupta répondit d'une brève interjection. Malko en profita pour se retourner et ne put résister au plaisir de caresser à travers la soie les seins lourds. Il crut que Madhu allait défaillir.

Doucement, il la poussa vers le lit.

Avant d'y arriver, elle se laissa glisser à genoux sur l'épaisse moquette et le libéra. Sa bouche était une grotte brûlante et vivante, ses

seins se pressaient contre les genoux de Malko qui gardait un œil sur la porte. Aram, le petit monstre, ne disait plus rien.

Malko releva Madhu. Juste le temps de la basculer sur le lit.

— Non, non, Aram va venir ! murmura-t-elle.

Malko n'en avait cure. Il fourragea dans les épaisseurs de soie, atteignit les cuisses fuselées et fermes, poussa plus haut. Madhu haletait, une main toujours accrochée à son sexe. Elle eut beau serrer les genoux, il les ouvrit de force, se laissa tomber sur elle, chercha le ventre ouvert et d'un coup s'y enfonça.

Madhu Gupta se cabra, poussa un long et frémissant sanglot et se mit immédiatement à couler sur lui les doigts crochés dans sa nuque, sa bouche écrasée sur la sienne. Son sexe tremblait comme un vibromasseur et Malko sentit sa semence se précipiter dans son ventre. Madhu Gupta fut secouée d'un violent spasme et lui échappa.

Elle glissa à terre et se releva aussitôt, lissant son sari, les cheveux en désordre, empourprée. Malko regarda par-dessus son épaule.

L'horrible gosse était sur le pas de la porte. Impossible de savoir depuis quand...

Madhu fit un rempart de son corps à Malko tandis qu'il se rajustait.

— Nous allons être en retard, dit-elle à voix haute. Aram, va te préparer.

Le gosse consentit à disparaître. Aussitôt, elle se pressa contre Malko.

— Oh, c'était merveilleux ! Je ferais cela pendant des heures...

Elle fondait.

Hélas, ils durent émerger dans la chaleur du *driveway*. Sa voiture les attendait. Une minuscule Maruti rouge, où deux Japonais auraient tout juste tenu à l'aise... Le dernier cri en Inde... Aram était du voyage et s'installa à côté du chauffeur. Profitant de leur proximité, Madhu prit la main de Malko et la glissa dans les plis du sari mauve. Il sentit la courbure du ventre, puis le sexe encore plein de lui. Elle plaça ses doigts exactement où elle le souhaitait et ferma les yeux.

Malko se demandait qui il allait trouver au bout de ce voyage.

CHAPITRE X

Une plaque lumineuse sur le pilier blanc de l'entrée indiquait en anglais : « Lt-Colonel Singh ». La voiture de Madhu Gupta pénétra dans un jardin en friche et stoppa devant une vieille maison de style colonial soutenue par des piliers blancs au crépi rongé par l'humidité.

Un homme sortit de la maison. Massif, des cheveux courts très noirs, des lunettes noires, un torse de lutteur, une moustache épaisse, la saharienne gris-fer tendue par un ventre impressionnant. Son bras gauche pendait le long du corps et ce qui lui servait de main était recouvert d'un gant jaunâtre. Sans un mot, il les précéda dans un hall où se faisaient face deux grands drapeaux aux couleurs indiennes, frappées d'un grand cobra noir et portant la mention : *Sikh Light Infantry Régiment – Pendjab*. Il les fit entrer dans un living aux murs blancs. La seule décoration murale consistait en photos : celles d'un homme en turban ou en uniforme avec une grande allure. Madhu Gupta se pencha vers Malko.

— C'était son père !

Il y eut un frôlement derrière eux. Malko se retourna. Une jeune femme dans un dispendieux sari en soie moirée beige venait d'apparaître. De longs cheveux noirs séparés par une raie au milieu, réunis en chignon, les yeux noirs très écartés, un nez retroussé et une bouche qui aurait pu être sensuelle mais qui semblait taillée dans du marbre rose pâle. Plusieurs rangs de perles encerclaient le cou et des pendentifs de jade ornaient ses oreilles. Ses mains étaient très racées, très longues. Le sari moulait un corps fin, presque trop mince, sauf la poitrine généreuse, qui ici, semblait comprimée. Elle adressa un sourire voilé à Malko.

— Je suis Shanti Singh. Madhu m'a dit que vous désiriez me rencontrer.

— En effet, dit Malko. J'écris une histoire sur l'opération Blue Star et je crois que votre père...

Elle l'interrompit d'une voix coupante :

— Il a été assassiné. On a retrouvé son corps, les mains liées derrière le dos, deux balles dans la nuque. Les Black Cat commandos de Madame Gandhi venus tout spécialement du Rajasthan.

Sa voix vibrait de haine.

— Que faisait-il au Temple d'Or ? demanda Malko. Shanti Singh le

foudroya du regard.

— Il défendait l'honneur des Sikhs et sa religion. Mon père était un des officiers les plus braves de l'armée indienne. Il commandait le 13^e Sikh Light Infantry Regiment. Plusieurs fois blessés. Le Temple d'Or était la chose la plus sacrée qu'il ait au monde. Ils l'ont traité comme un bandit.

L'homme qui leur avait ouvert réapparut, portant de sa main unique un plateau de thé. Dès qu'il fut sorti, Malko demanda :

— Et lui, il a été blessé dans l'attaque du temple ?

Shanti Singh secoua la tête.

— Non. Narinder était sous-officier dans le régiment de mon père. Il a perdu le bras en 1971, dans la guerre contre le Pakistan. Il a été réformé et mon père l'a pris comme chauffeur. Il lui était très dévoué. Je n'ai plus assez d'argent pour le payer, mais il reste quand même.

Une vraie passionaria. Malko commençait à croire que c'était bien la femme désignée par Khalsar Singh. L'ambiance était lourde. La maison suintait l'humidité, des projecteurs éclairaient une pelouse mal entretenue, des bananiers, un banian aux racines innombrables. Il y faisait presque froid. Il but un peu de thé brûlant sous l'œil curieux de Shanti Singh. Celle-ci échangea quelques mots en indi avec Madhu. Quelques instants plus tard, la veuve s'ébroua et dit à la cantonade :

— Il faut que je parte. J'ai un cocktail. Restez, dit-elle à Malko, Shanti vous fera raccompagner par son chauffeur...

En un rien de temps, elle avait disparu avec son petit monstre. Malko commençait à être sous le charme de Shanti Singh. Visiblement la jeune femme faisait des efforts pour être aimable. Que pouvait lui avoir dit Madhu ? Elle se leva et mena Malko à un grand tableau représentant son père en costume sikh.

— Voilà un vrai Sikh ! dit-elle fièrement. Il porte les cinq « K ». Le *khanga* – le peigne d'acier – dans les cheveux. Le *kara*, le bracelet de fer au poignet, le *kesh*, les cheveux longs, le *kirpan*, le poignard et le *kuch*, le pantalon court.

— Les femmes aussi portent le *kirpan* ? demanda Malko.

— Bien sûr !

Elle écarta les plis de son sari, découvrant un petit poignard recourbé d'une dizaine de centimètres dans un fourreau incrusté de pierres de couleur.

— Il ne me quitte jamais, dit-elle.

Ils se rassirent. Lancée sur les Sikhs, Shanti était intarissable. Malko écoutait, essayant de trier ce qui lui était utile. Il apparut que Shanti avait vécu en Angleterre et au Canada. Il n'osa pas lui demander pourquoi une femme aussi belle n'était pas mariée. Ni où était sa mère. Soudain, elle regarda sa montre et sursauta :

— Mon Dieu, j'ai un rendez-vous ! Avec un sourire triste, elle

ajouta : Chez mon astrologue. Bien qu'il ne me prédise jamais que de mauvaises nouvelles. Je vais vous déposer avant à votre hôtel si vous voulez.

— Je ne suis pas pressé, dit Malko.

Elle était déjà debout et appelait son chauffeur. Il les rejoignit près d'une vieille Ambassador grise, un peu cabossée. Shanti Singh se tourna vers Malko.

— Vous êtes sûr que cela ne vous dérange pas si je vais d'abord à mon rendez-vous ?

— Je vous en prie.

Il n'avait pas envie de la quitter ; dans la voiture, elle se rencogna à l'autre bout de la banquette. Ce n'était pas Madhu Gupta... Ils descendirent vers le sud, dans un quartier excentrique. Malko aperçut soudain deux énormes éléphants blancs signalant un emporium, puis la voiture tourna dans un petit chemin de terre et stoppa devant une maison isolée dans un jardin.

— J'aimerais pouvoir vous contacter directement, demanda Malko.

Après une infime hésitation, Shanti dit :

— Vous pouvez m'appeler. 7639875. Narinder parle anglais.

Elle avait déjà disparu. Sans un mot, Narinder fit demi-tour et vingt minutes plus tard, il le déposait devant le *Taj Mahal*.

*

* *

En attendant Alan Prager qui devait venir le chercher pour dîner, Malko réfléchissait. Il disposait de plusieurs pièces d'un puzzle qu'il ne parvenait pas à ajuster. Alan Prager ne prenait pas au sérieux Shanti Singh.

— Il y a des milliers de Sikhs qui rêvent de tuer Radjiv Gandhi, avait-il expliqué, mais c'est du fantasme. Je me suis renseigné. Cette Shanti Singh n'a jamais été mêlée à des actions terroristes. Elle mène une vie très renfermée, avec son chauffeur. Elle est très religieuse, passe sa vie dans les temples sikhs, à s'occuper de bonnes œuvres.

Vedla s'était fait engager par les deux Sikhs. Malko préférait ne pas savoir ce qu'ils allaient exiger d'elle, en sus de la cuisine. Elle avait promis de téléphoner pour communiquer des informations, soit de la maison, soit d'une cabine.

Il se leva, alla contempler la piscine en contrebas brillamment éclairée et déserte, puis la grande avenue filant vers le sud.

New Delhi, le soir, était à peu près aussi animée que Genève. Les avenues bordées d'arbres prenaient un air sinistre. Une grande partie de la ville n'avait pas changé depuis le départ des Anglais, quarante ans plus tôt. Simplet, les vieilles maisons isolées dans des parcs pourrissaient tranquillement et se déginglèrent. Malko se demanda sur quoi leur aventure allait déboucher.

Une chose était sûre : Lal Singh et son complice n'étaient pas venus à Delhi faire du tourisme. Cependant, les précautions entourant Radjiv Gandhi étaient telles qu'un nouvel attentat était difficile à imaginer.

Et pourtant...

*

* *

Malko, sortant de sa chambre, regarda la brume de chaleur noyant le sud de Delhi. Il devait encore faire trente degrés. Après son dîner de la veille dans un restaurant « local » en plein air, la situation était au point mort.

Il avait horreur de l'inaction. Pour se distraire, il prit un taxi et se fit conduire à Hauz Khas ; de jour, c'était un quartier pimpant de villas coloniales, avec quelques buildings modernes. Il passa devant la maison de Shanti Singh. La vieille Ambassador grise était là.

Bien sûr, il voulait revoir la jeune femme, mais préférerait attendre un peu, afin de ne pas éveiller son attention.

Il repartit à Connaught Center et se fit déposer non loin de la Bible Society qu'il gagna à pied. Alan Prager était dans son bureau avec deux Indiens et il dut attendre la fin de son rendez-vous. L'Américain s'excusa :

— C'était deux de mes types qui repartent dans la nature dans un de nos « chapters ».⁽⁴⁰⁾

Il n'était pas là depuis deux minutes que le téléphone sonna. Alan Prager était tout excité quand il raccrocha.

— On dirait que ça bouge, annonça-t-il. Vedla vient d'appeler Vijay. Elle a surpris une conversation téléphonique entre Lal Singh et quelqu'un de non identifié. Il a un rendez-vous cet après-midi dans un hôtel, le *Jaipur Inn*...

— Ah ! On va peut-être avancé !

— Il faudrait d'abord savoir où c'est, grommela Alan Prager. Je n'en ai jamais entendu parler.

Il se plongea dans l'annuaire du téléphone. Rien. Rien dans les guides non plus.

Pendant qu'il continuait ses recherches, Malko composa le numéro de Shanti Singh. Ne pas laisser refroidir cette piste-là. Une voix d'homme lui répondit et lui passa la jeune femme. Sa voix était cordiale, mais distante. Non, elle ne pouvait pas rencontrer Malko aujourd'hui. Demain, peut-être. Il finit par obtenir qu'elle déjeune avec lui, promettant de passer la prendre.

Alan Prager commençait à s'énervier : personne à Delhi ne semblait connaître le *Jaipur Inn*. Il donna encore une demi-douzaine de coups de fil, de plus en plus exaspéré.

— *Shit !* fit-il. Il faut que j'appelle Pratap ! Lui, il sait tout.

— C'est ennuyeux, dit Malko, ça risque de lui mettre la puce à

l'oreille. Je vais plutôt essayer de demander à mon hôtel.

*

* *

Le grand Sikh onctueux à la barbe noire et au turban vert de la réception du *Taj Mahal* leva des yeux amusés sur Malko après avoir jeté un coup d'œil à une liste d'hôtels.

— Oui, je l'ai trouvé. Vous voulez réserver ?

— Non, dit Malko. Je voulais juste savoir où il se trouvait.

— Dans Defence Colony, D-32. Un endroit très tranquille.

Malko sentait que l'autre avait envie d'ajouter quelque chose, mais n'osait pas. Il l'encouragea d'un billet de cent roupies. Aussitôt, le Sikh se dégela.

— C'est un endroit très bien pour emmener une jeune femme, expliqua-t-il à voix basse. Très propre, très discret et ils ne demandent pas toujours les papiers.

Un hôtel de rendez-vous !

Malko remercia. Le Sikh lui courut après.

— Pour y aller, c'est facile, dit-il. Vous suivez le Ring Road vers l'est, vous passez devant le Mool Chand Khairati Ram Hospital et avant le *fly over* vous tournez à gauche. Ensuite, vous prenez la contre-allée. Le *Jaipur Inn* est un peu plus loin dans un renforcement...

Il n'y avait plus qu'à repartir chez Alan Prager et étudia les lieux.

*

* *

Le bruit de la circulation sur Lala Laipat Rai Path était assourdissant, les véhicules dévalant à toute vitesse du *fly-over* sur le Ring Road. De chaque côté, des contre-allées permettaient la circulation dans les deux sens. Malko, au volant de l'Ambassador de Prager, s'était posté sur la contre-allée opposée à celle où se trouvait le *Jaipur Inn*. Un petit bâtiment blanc de trois étages en retrait, perdu dans la verdure, relativement propre. Une heure déjà qu'il était là.

Il vit soudain une Ambassador s'engager dans la contre-allée menant au *Jaipur Inn*, et la suivit d'un œil distrait. Il y en avait des milliers de semblables à Delhi. La moitié de la production indienne de voitures. La voiture s'arrêta. Une femme en descendit, vêtue d'un sari turquoise et se dirigea d'un pas rapide vers l'entrée du *Jaipur Inn*.

Malko manqua en avaler ses jumelles.

C'était Shanti Singh.

CHAPITRE XI

Shanti Singh s'engouffra dans le *Jaipur Inn*, disparaissant aux yeux de Malko. Au volant de sa voiture qui s'était garée un peu plus loin, Malko reconnut son chauffeur manchot.

Il abaissa ses jumelles, édifié.

Bien sûr, la jeune Sikh pouvait avoir un amant et le retrouver discrètement au *Jaipur Inn*. Si Lal ou Ammand Singh ne se montraient pas, ce serait l'hypothèse la plus plausible... Il reprit sa surveillance et n'eut pas à attendre longtemps pour être fixé. Un taxi s'arrêta devant le *Jaipur Inn* et la silhouette massive de Lal Singh en émergea. Lui aussi se dirigea vers le *Jaipur Inn* et y entra.

Cette fois, la boucle était bouclée. Les tueurs d'Amritsar venaient d'établir le contact avec leur antenne de Delhi.

Il reprit sa veille. Près d'une heure s'écoula. Puis, Shanti Singh réapparut la première, marchant rapidement un grand sac blanc en bandoulière. Elle s'engouffra dans son Ambassador qui démarra aussitôt... Cinq minutes plus tard, ce fut au tour de Lal Singh de quitter les lieux. Le Sikh partit à pied vers le *fly-over*. Malko le vit monter dans un *rickshaw* hélé au passage.

Il décrocha à son tour et mit le cap sur la Bible Society. Ruminant une pensée désagréable. Lal Singh connaissait Malko. Il risquait de parler à Shanti Singh de l'incident d'Amritsar et celle-ci ferait immédiatement le rapprochement avec le « journaliste » étranger présenté par Madhu Gupta.

*

* *

Le teint de nouveau plombé à cause de la « dingue », Alan Prager déchiquetait un bâtonnet de bois en écoutant Malko.

— Nous ne pouvons plus continuer ainsi, dit-il à regret. Ces deux types risquent de s'envoler dans la nature s'ils apprennent que vous êtes déjà sur la piste de Shanti Singh. Je suis obligé de prévenir le colonel Lambo.

Malko était bien de cet avis, à un point près :

— Laissez Shanti Singh en dehors pour l'instant, dit-il, elle ne va pas disparaître. Il y a encore une chance minuscule que je ne sois pas carbonisé.

Alan Prager lui jeta un regard ambigu.

— Je vois que son charme a déjà opéré, remarqua-t-il.
— D'autant que Radjiv Gandhi n'est pas en Inde pour le moment, ajouta Malko. Nous avons donc un peu de temps devant nous. Et demain je dois déjeuner avec elle.

Alan Prager tordit sa bouche en un sourire sarcastique.

— Je vais encore perdre cent dollars, mais je vous fiche mon billet qu'elle va vous décommander sous un prétexte quelconque.

— Inch Allah, dit Malko. En attendant, que faisons-nous ?

— On alerte Pratap Lambo. Il faudra qu'il me file une sacrée compensation pour un tuyau pareil...

Les projecteurs éclairant le stade Nehru fixés au bout d'immenses bras d'acier ressemblaient à des machines de science-fiction, dominant Lodi Road, qui desservait l'Intelligence Complex du gouvernement indien dans le sud de Delhi.

Alan Prager arrêta sa Mercedes en face d'un bâtiment d'un étage au toit pointu, en bordure de Lodi Road. Devant eux s'alignaient des buildings modernes hérissés d'antennes de toutes les formes : toutes les administrations concernées par la Sécurité de l'Inde : Intelligence Bureau, RAW, CID et Contre-Espionnage. Sans parler de la police des frontières et des Forces Spéciales.

— Je vais nous faire annoncer, dit l'Américain.

Il disparut dans le bâtiment d'accueil, laissant Malko dans la voiture. Quelques instants plus tard, il réapparut et lui fit signe de le rejoindre. Un soldat à l'uniforme rapiécé les amena jusqu'au troisième étage de l'IB, celui du contre-espionnage. Pratap Lambo les attendait à l'ascenseur, ruisselant de servilité, habillé cette fois d'une élégante chemise de Luknow en soie jaune et d'un pantalon assorti. Il les mena à travers un couloir répugnant de saleté jusqu'à un petit bureau signalé par un tapis rouge râpé et deux plantes vertes anémiques. Il semblait très intrigué par cette visite impromptue. Il alluma une cigarette après leur avoir offert des chaises. Celle d'Alan Prager faillit s'effondrer sous son poids.

— Pratap, dit Alan Prager d'un ton solennel. Est-ce que vous pouvez garder un secret ? Même envers vos supérieurs.

La dorade moustachue opina vigoureusement du chef.

— Bien sûr. De quoi s'agit-il ?

— D'une affaire grave, dit l'Américain. Lal et Ammand Singh sont à Delhi...

Le colonel Lambo remonta nerveusement sur son poignet maigre l'énorme chronomètre.

— Vous en êtes certain ? On les a signalés déjà souvent et c'était toujours faux.

— Cette fois, c'est vrai, trancha Alan Prager. Je possède même leur adresse.

Les yeux déjà proéminents de Pratap Lambo semblèrent prêts à jaillir de leurs orbites.

— Où sont-ils ?

L'Américain le calma d'un geste.

— Attendez. Je veux un *deal*. Je vous donne leur adresse, vous les mettez sous surveillance, mais vous n'agissez pas sans mon feu vert.

— Mais si...

— Nous contrôlons la situation, affirma Alan Prager. J'ai réussi à placer quelqu'un à moi dans leur entourage. Mais je ne voudrais pas qu'ils se perdent dans la nature. Alors bien entendu, vous ne dites rien à Mr Berari⁽⁴¹⁾.

Le colonel Lambo inclina la tête avec un sourire chafouin.

— C'est d'accord, Mr Prager. Alors où sont-ils ?

Alan Prager le lui dit. Racontant comment il avait pu faire entrer Veidla à leur service. Le petit colonel en trépinait d'excitation.

— Je vais mettre mes hommes les plus sûrs sur le coup, dit-il. À votre avis pourquoi Lal et Ammand Singh sont-ils venus à Delhi ?

— Pour tuer Radjiv Gandhi, dit Malko.

Pratap Lambo se tourna vers lui.

— Comment ? C'est impossible. Il est trop surveillé.

— Il y a sûrement un moment où il est en contact avec le public, remarqua Malko.

Le colonel réfléchit en peu avant de concéder.

— Pendant le *darshan*.

— Qu'est-ce que le *darshan* ?

— Quatre fois par semaine, le Premier ministre reçoit des gens chez lui, à South Block. Mais ils sont fouillés et surveillés, expliqua Pratap Lambo. Il est impensable que Lal ou Ammand Singh puissent rapprocher. Le IB effectue une enquête sur tous ceux qui présentent une demande d'audience... Alors, quand me donnerez-vous votre feu vert ?

— Attendons encore vingt-quatre heures, dit Alan Prager. Surtout allez-y doucement.

Il se leva, donnant le signal du départ. Le colonel les raccompagna, absolument aux petits soins. Une fois dans Lodi Road, Alan Prager remarqua :

— Nous jouons avec le feu...

— Je sais, reconnut Malko. Mais c'est la seule chance d'en savoir plus sur ce complot. Maintenant, les Indiens ont la responsabilité de ces deux tueurs. S'ils leur filent entre les doigts, ce ne sera pas de notre faute. Et, en les surveillant à travers Vedla, nous apprendrons peut-être quelque chose sur la façon dont ils veulent tuer Radjiv Gandhi.

— Les flics qui vont les planquer vont déboucher sur Shanti Singh, fit Alan Prager.

Malko eut un geste d'impuissance.

Tant pis pour elle.

Il avait beau être presque sûr de l'implication de la jeune Sikh dans le complot, il ne pouvait s'empêcher de lui vouloir du bien.

*

* *

Vedla attendait, accroupie dans un coin du bureau d'Alan Prager. Pour la première fois, elle semblait nerveuse. Par l'intermédiaire de Vijay, elle se lança dans un grand discours en pendjabi.

— Ils ont acheté des tas de choses au Naraina Market, traduit le chauffeur. Une perceuse, une scie à métaux, du fil électrique, de la cire, un fer à souder. Elle a aussi trouvé ce morceau de carton.

Vijay tendit un carré marron. Malko l'examina et sentit le sang se retirer de son visage. Une inscription imprimée ornait le bout de carton : *Property of the US Government. C 4 Highly explosive. Handle with care.*

Sans un mot, il le passa à Alan Prager qui verdit.

— Mais c'est un bout d'emballage d'explosif militaire de chez nous, dit-il.

Il ne manquait plus que cela. Vedla attendait, les yeux levés vers eux. Elle lança timidement quelque chose à Vijay qui annonça :

— Elle n'a pas beaucoup de temps, elle a dit qu'elle allait au temple. En plus, ce soir, ils ont acheté une bouteille de whisky et elle croit qu'ils ont envie de s'amuser avec elle.

Il n'y avait aucune rancœur dans sa voix. Seulement de la résignation.

Déjà, Vedla se faufilait dehors. Alan Prager se laissa tomber dans son vieux fauteuil.

— *Holy shit !* fit-il. Ils se sont procuré de l'explosif américain pour nous faire porter le chapeau en plus.

Malko revit Shanti sortir du *Jaipur Inn* avec un grand sac blanc. Pour un attentat, quelques kilos suffisaient largement. Le C4 avait une puissance brisante bien supérieure à celle d'un explosif artisanal.

Il n'y avait plus qu'à prier pour que la piste Shanti ne parte pas en fumée...

*

* *

Narinder Singh, le chauffeur manchot, ouvrit à Malko, impassible, le regard dissimulé derrière ses lunettes à verres fumés. Shanti l'attendait, vêtue d'un sari vert pâle, les cheveux tirés en chignon, maquillée, extrêmement belle. Toute la matinée, il avait craint un coup de fil le décommandant... Depuis la veille, il ne pensait qu'à cela. Mais Alan Prager avait eu tort. Donc, si elle était au courant, Shanti n'avait pas fait la liaison entre l'incident d'Amritsar et lui.

— Où m’emmenez-vous ? demanda la jeune femme.

— Au *Sheraton*, dit Malko.

Il avait pris l’Ambassador d’Alan Prager, sans Vijay. Le restaurant élégant était glacial, avec des cascades d’eau le long des murs, les éternels musiciens et un décor moderne. Shanti jeta un coup d’œil distrait au menu et commanda pour tous les deux. Malko n’arrivait pas à la situer. De toutes les femmes qu’il avait rencontrées depuis qu’il était en Inde, c’était certainement la plus belle, pourtant, il y avait quelque chose de réfrigérant chez elle.

— Alors ? demanda-t-elle. Vous avez découvert des choses intéressantes sur les Sikhs ?

Il lui sembla discerner une arrière-pensée dans sa voix et il se contenta de généralités. Elle l’observait, les paupières mi-closes, absolument impénétrable, distante. Il remarqua qu’elle faisait de petites boulettes avec son *nan*⁽⁴²⁾.

— Vous vivez seule dans cette grande maison ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Elle inclina la tête.

— Oui, depuis la mort de mon père.

— Vous n’avez jamais pensé à vous marier ?

— Pourquoi faire ? demanda-t-elle froidement.

Malko s’arracha un sourire.

— Vous êtes une très jolie femme, dit-il, je suis sûr que beaucoup d’hommes...

— Je n’ai pas besoin d’eux, coupa-t-elle. Tant que j’aurai assez d’argent pour manger. Cette maison m’appartient maintenant.

— Vous ne vous ennuyez pas ?

— Non. Je m’occupe des œuvres sociales sikhs. Il y a du travail, surtout depuis les massacres d’octobre dernier.

Malko sauta sur l’occasion :

— Vous n’avez pas eu d’ennuis, vous-même ?

Le regard de Shanti flamboya.

— Ils ne sont pas venus de ce côté, ils se sont attaqués à des pauvres sans défense. Moi, j’ai un fusil et Narinder se serait fait tuer pour moi. J’ai pris ma voiture et nous avons été sauver des gens...

Elle mangeait rapidement, machinalement. Malko ne savait pas par quel bout la prendre. Comment à vingt-sept ans, avec sa beauté, n’avait-elle aucun homme dans sa vie ?

Il est vrai qu’en Inde les femmes demeuraient vierges jusqu’à trente ans parfois. Il n’osait pas la questionner sur sa vie privée et ils revinrent au sujet des Sikhs. Shanti lui jeta soudain un regard aigu :

— Il paraît que vous êtes allé à Amritsar.

— Qui vous l’a dit ?

— Votre amie, Madhu. Elle semble beaucoup vous aimer.

Il y avait un brin d'ironie dans sa voix. Malko soutint son regard. Parfois leurs doigts se frôlaient sur la table, mais elle retirait tout de suite sa main.

Le repas toucha à sa fin. Shanti Singh ne semblait pas disposée à entretenir des relations suivies, étant donné la froideur de son attitude.

— Que faites-vous aujourd'hui ? demanda Malko.

— Je vais au Gurudwara Sisganj.

— Vous priez ?

Elle eut un sourire ironique.

— Je ne fais pas que cela. Mais si vous le désirez, vous pouvez m'accompagner. Cela me rendra service, Narinder est parti voir sa famille cet après-midi.

— Avec plaisir ! dit Malko, ne croyant pas à sa chance.

— Il faut seulement que je repasse chez moi me changer, dit-elle. Si vous avez le temps.

— Évidemment, dit Malko.

*

* *

Assis dans le living-room, Malko contemplait la pelouse en friche. Shanti avait disparu dans sa chambre où elle s'éternisait. Il se mit à regarder les photos au mur : presque toutes représentaient le père de Shanti au cours de ses différents commandements. La maison était absolument silencieuse.

Shanti enfin réapparut vêtue d'un sari blanc, sans bijoux, avec juste quelques bracelets aux poignets. Démaquillée, elle semblait toute jeune et presque sans défense.

— Vous êtes absolument superbe ainsi ! dit Malko avec sincérité.

Une lueur surprise passa dans le regard d'un noir liquide de Shanti. Quelque chose qui ressemblait à de la fierté. Puis elle reprit aussitôt son expression impénétrable.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Mais parce que je le pense.

Ils se contemplaient, face à face, tout près l'un de l'autre. Malko se demanda comment elle réagirait s'il la prenait dans ses bras... Comme si elle avait deviné ses pensées, Shanti fit un pas de côté.

— Venez, dit-elle, il faut aller au gurudwara.

Dans la voiture, elle s'assit assez loin de lui.

D'ailleurs Malko n'avait plus la tête à lui faire la cour. La lutte contre les *rickshaws* et les cyclistes absorbait toute son attention. En sortant de Subbash Marg, tout au nord de Delhi, il s'englua dans une circulation démente, au milieu d'un concert assourdissant de klaxons.

— Voilà Old Delhi, annonça Shanti.

Ils passèrent devant le temple hindou. La progression était lente au milieu des piétons et des charrettes à bras, entre deux rangées de

maisons pouilleuses. C'était extraordinairement animé, avec des centaines de marchands installés à même le trottoir, vendant absolument de tout... La coupole dorée du Gurudwara Sisganj brillait d'une façon insolente sur toute cette misère. Le reste du temple était moins pompeux : des bâtiments lépreux avec des galeries prêtes à tomber en poussière ; en retrait il y avait une cour où un vieux banian survivait difficilement. Un Sikh barbu, lance au poing, gardait le petit parking.

Malko gara l'Ambassador et suivit Shanti dans le bâtiment délabré. Plusieurs barbus à l'air grave attendaient dans une pièce éclairée au néon, à côté d'un téléphone antédiluvien. Shanti présenta Malko comme un journaliste intéressé par le problème sikh. Le thé au lait, fade et trop sucré, commença à circuler et il tenta de comprendre ce que ses interlocuteurs lui disaient dans leur anglais effroyable. Tout cela n'avait qu'un intérêt limité...

Enfin, Shanti lui proposa de visiter le temple et il accepta avec soulagement.

Un petit escalier de marbre recouvert d'un tapis rouge usé jusqu'à la corde y menait. Malko, dûment déchaussé, suivit Shanti. C'était plein de monde. Des mariées avec des guirlandes de fleurs autour du cou, des enfants sans turban, leurs cheveux longs réunis en boule sur l'avant du crâne, dans une sorte de bonnet qui leur donnait l'air de porter une lampe de mineur.

Toujours la même musique lancinante et aigrette, les chants ininterrompus, les gens qui priaient, assis par terre.

Plongée dans une sorte de transe, Shanti s'était installée dans un coin, à même le sol, contemplant le prêtre en train de lire le Livre Saint.

Malko respecta son recueillement. Elle n'était pas la seule femme. D'autres filles en sari, certaines superbes, le regard brûlant, des bijoux dans les narines, priaient aussi, offrant des pétales de rose dans une feuille de bananier.

Shanti se pencha soudain sur lui.

— Je crois que je vais rester encore un peu. Je reviendrai en taxi. Vous retrouverez votre chemin ?

— Je pense, dit Malko. Nous pouvons nous voir demain ?

— Téléphonez-moi, dit Shanti. Merci de m'avoir accompagnée.

Il s'esquiva, récupéra ses chaussures et regagna la cour où se trouvait sa voiture. Un peu déçu. À cause de la musique et des chants, il lui aurait été difficile d'engager une conversation avec la jeune femme...

Il faisait presque nuit et il se demanda comment il allait se repérer dans le dédale d'Old Delhi. Le Sikh à la lance lui ouvrit la barrière et il engagea son Ambassador sur la chaussée, tout de suite bloqué par le

trafic des piétons. Il eut beau klaxonner, ils ne bougeaient pas.

Le bruit sourd de coups frappés sur sa carrosserie le fit se retourner. Il pensa d'abord avoir bousculé des piétons. Son coffre était ouvert et plusieurs Indiens, l'air à la fois furieux et atterrés, regardaient à l'intérieur. Commenant à vociférer. Intrigué, il ouvrit sa portière, alla voir et s'immobilisa, glacé d'horreur. Dans son coffre, bien en vue, il y avait la tête d'une vache fraîchement coupée !

Un homme, les yeux fous, le bouscula et lui envoya un coup de poing. D'autres l'entourèrent, menaçants, gesticulants, l'injuriant en indi et en anglais. Ceux qui avaient découvert le corps du délit étaient en train d'ameuter la foule. Sans le grondement de la circulation, il aurait déjà été entouré d'une centaine de personnes... Une femme se précipita, les ongles en avant et tenta de les lui planter dans les yeux.

Il allait se faire lyncher. Tuer une vache en Inde, c'est bien pire que d'écraser un enfant.

CHAPITRE XII

Malko reçut un coup de poing en pleine poitrine. Les cris de haine lui vrillaient les oreilles. Les gens autour de lui s'accrochaient à ses vêtements, lui crachaient au visage, lui donnaient des coups de pied. Un gosse se faufila à quatre pattes et lui mordit le mollet, essayant de le faire tomber.

Il regarda le bâtiment du temple : impossible de le regagner : il y avait une centaine de personnes entre lui et la barrière. Le Sikh à la lance était invisible. Aucun policier en vue. Plus la foule grossissait, plus elle s'excitait : les visages fous, mal rasés, crispés de haine étaient à quelques centimètres du sien. Il entendit quelqu'un hurler :

— Petrol ! Petrol !

Selon la bonne habitude indienne non violente, on s'apprêtait à le brûler vif !

Il pensa au Colt 45 dans sa sacoche sur le plancher de la voiture. Il pouvait en tuer une douzaine et les autres l'écharperaient. La foule autour de lui était incroyablement compacte, un cercle de haine vociférant. Il lui restait quelques secondes pour tenter quelque chose...

À coups de pied et de poing, il se fraya un passage le long de la carrosserie, jusqu'à sa portière qu'il ouvrit. Il put à peine y parvenir, tant la pression des gens était forte. Les hurlements l'assourdisaient. Il se laissa tomber sur son siège, frappa les mains qui s'accrochaient à la portière, et parvint quand même à la refermer. Il la verrouilla aussitôt. Le moteur tournait toujours. Les coups redoublaient sur la carrosserie. Il vit plusieurs Indiens converger vers la voiture, des bidons d'essence sur l'épaule... Ils s'apprêtaient à y mettre le feu et il grillerait dedans.

Ils s'arrêtèrent. D'autres passants étaient en train d'ôter avec précaution la tête de la vache du coffre pour qu'elle ne brûle pas avec lui. Ce qui lui donnait quelques secondes de répit.

Il passa la première, alluma ses phares, écrasa le klaxon et l'accélérateur. Les phares éclairèrent une masse compacte, comme du caviar. L'Ambassador fit un bond en avant. Un Indien se retrouva sur le pare-brise accroché aux essuie-glace... D'autres tombèrent, hurlant, tapant sur la carrosserie comme des sourds. L'aile avant accrocha un *rickshaw*. Mais il avançait ! En sueur, le cœur cognant dans sa poitrine il continua. Des chocs, des corps qui glissaient autour de lui, une pierre

qui vint frapper la lunette arrière. Le cercle était plus épais qu'il ne le pensait.

Enfin, un espace dégagé, sur une trentaine de mètres. Plus loin, les phares éclairaient la chaussée noire de monde.

Malko accéléra encore, enclencha la seconde et fonça droit dans la foule, klaxon bloqué. S'il ne passait pas, les autres allaient le rattraper et le tuer sur place ! Il les voyait dans son rétroviseur courir derrière lui, brandissant bâtons et bidons d'essence...

Devant, la masse était tout aussi compacte : l'Ambassador arriva comme un bolide au milieu des gens occupant la chaussée. Il allait doublement se faire lyncher ! Et ce fut le miracle. Docilement, les gens s'écartèrent. Pour eux, il n'était qu'un automobiliste pressé, roulant à contresens. Chose courante à Delhi... Une femme portant un bébé fit un écart pour ne pas passer sous ses roues, d'autres se jetèrent où ils pouvaient... Un cycliste dressa sa machine sur sa roue arrière afin d'éviter qu'elle ne soit coupée en deux...

Sans un mouvement d'humeur, sans même une expression de colère, la foule s'ouvrait. Dans n'importe quel pays du monde il aurait été étripé sur place, mis en pièces...

Son pare-chocs avant accrocha un marchand ambulant, déclenchant une avalanche de citrons sur son capot. Le marchand faillit même s'excuser de se trouver dans le chemin du sahib... La chemise collée au dos par la sueur, Malko jeta un coup d'oeil dans le rétroviseur : la foule se refermait au fur et à mesure, le coupant de ses poursuivants. Enfin, elle fut un peu moins dense, et il put tourné dans une avenue longeant le Red Fort et accélérer.

Conduisant machinalement, il laissa les battements de son cœur se calmer. Il l'avait échappé belle. Il regarda ses mains, elles tremblaient : le sang coulait d'une estafilade sur le visage, sa chemise était déchirée.

Qui s'était amusé à mettre la tête tranchée d'une vache dans son coffre déclenchant à coup sûr une émeute ?

*

* *

— *My God !* s'exclama Alan Prager. Vous avez vu la voiture ?

L'Ambassador avait l'air d'avoir été malmenée par des éléphants. Les portières, le toit, le coffre enfoncés à coups de pied et de bâton. Quant à Malko, il avait encore dans les oreilles les hurlements des Indiens décidés à le lyncher. Il gagna le bureau et se laissa tomber dans un fauteuil :

— Vous auriez une vodka ?

Il se sentait les jambes coupées. Le choc en retour.

Alan Prager dénicha un fond de Stolichnaya et le lui tendit. Malko le but d'un coup et se sentit mieux.

— Ce ne sont pas des Indiens qui ont fait ça, remarqua l'Américain.

Ils n'oseraient jamais toucher à une vache. Encore moins la décapiter...
Ce sont des Sikhs.

Malko était ivre de rage, repensant à l'attitude de Shanti Singh. Elle avait bien endormi sa méfiance !

— C'est cette salope de Shanti, dit-il. Elle a fait mettre ce truc dans mon coffre pendant que j'étais au temple. Normalement, je devrais être écharpé par la foule... Elle a découvert qui je suis et a voulu se débarrasser de moi, sans commettre un meurtre. Donc, nous sommes grillés, il faut prévenir *le* colonel Lambo qu'il lance son opération contre Lal et Ammand Singh.

— Je crois que vous avez raison, approuva Alan Prager. C'est dommage. Avec Vedla, on avait réussi un beau coup. Elle a appelé, mais je n'étais pas là. Il paraît qu'elle avait une chose très importante à dire.

— Elle nous la révélera tout à l'heure, dit Malko.

L'Américain était déjà en train de composer le numéro du colonel Lambo. Il mit plusieurs minutes à le localiser.

— Pratap, dit-il enfin, il y a du nouveau. Vous avez mon feu vert...

Malko entendit le cri de joie dans le téléphone, puis un flot de paroles. Alan Prager l'écouta avant de raccrocher.

— Nous avons rendez-vous dans une heure au *roundabout* de Patel Road et Shankar Road. Ça vous laisse un peu le temps de souffler. Vous voulez prendre une douche ?

— Non, dit Malko, je veux aller chez Shanti.

L'Américain lui jeta un regard étonné.

— Chez Shanti ! Pour quoi faire ?

— Elle me croit mort. Elle commettra peut-être une faute en me voyant...

Ils prirent la Mercedes et filèrent vers Hauz Khas.

— Pourvu que les deux autres n'aient pas eu le temps de filer, soupira Alan Prager. Je n'ai pas très confiance dans les planques de notre ami Pratap.

Le portail de la maison de Shanti était éclairé comme d'habitude et l'Ambassador garée devant les piliers blancs. Malko sonna. Au bout de quelques instants, la porte s'ouvrit sur Narinder Singh, le chauffeur manchot, impassible derrière ses lunettes noires.

— Miss Shanti Singh est là ? demanda Malko.

— No, Sir, fit le chauffeur.

C'est tout juste s'il ne referma pas le battant sur les doigts de Malko. Ce dernier retourna à la voiture encore plus ivre de rage. L'effet de surprise était raté. Alan Prager se permit un rictus ironique discret.

— Je crois que je vais vous faire un troisième pari, dit-il. Vous n'êtes pas près de revoir votre amie Shanti.

Un véritable petit convoi était garé autour du *roundabout*. La vieille américaine bleue de Pratap Lambo, trois Ambassador pleines de civils et une Jeep de la police avec sa bande rouge et bleue. C'est tout juste si le colonel indien ne sauta pas au cou d'Alan Prager pour l'embrasser.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il. J'ai renforcé mon dispositif dès que vous m'avez appelé.

Malko lui raconta la plaisanterie de la vache.

— Ah, c'est vous ! fit l'Indien. Le CID m'a signalé l'incident. Il y a en ce moment une émeute autour du gurudwara. Les Indiens du quartier accusent les Sikhs d'avoir coupé la tête à la vache pour les provoquer. Ils essaient de mettre le feu au temple.

— Des victimes ? fit Malko pensant à Shanti Singh.

— Nous ne le savons pas encore.

— Bon, allons-y, dit Alan Prager.

Le convoi suivit Patel Road, puis se scinda, pénétrant dans le quartier qui les intéressait. Quand Malko et Alan Prager arrivèrent sur les lieux en compagnie du colonel Lambo, les forces de l'ordre n'étaient pas trop visibles. L'immeuble blanc de trois étages où se cachaient les tueurs avait plusieurs fenêtres éclairées.

— Il faut faire attention, dit Malko, Vedla est avec eux.

— Nous pouvons les prendre par surprise, dit Pratap Lambo, mes hommes sont en train de passer par le toit de l'autre immeuble. Il y en a derrière aussi. Il faut...

Une rafale de coups de feu venant de la rue transversale l'interrompit. Ils se précipitèrent juste à temps pour voir un homme de haute taille s'enfuir en courant, à travers la rue étroite et populeuse. Il avait à la main ce qui ressemblait à une mitrailleuse.

— En voilà un ! cria Alan Prager.

Ce fut la ruée. Les trois hommes, plus des civils, deux policiers en uniforme avec des fusils.

Lal Singh courait en zigzag, bousculant les étalages, renversant les passants, enjambant les obstacles. Il se retourna, lâcha une rafale au jugé et, aussitôt, balaya avec son arme un homme qui voulait l'arrêter. Il allait atteindre le bout de la rue quand une Land-Rover de la police surgit déversant des soldats qui lui barrèrent le chemin. Il y eut une brève échouffourée. Il fut jeté à terre et roué de coups de crosse. Lorsque Malko arriva, on venait de le remettre debout, le visage en sang, les mains derrière le dos, le regard fou.

Des plis de son *dhoti*, on sortit des cartouches et un revolver. Un soldat ramena la Sten vide qu'il avait jetée.

On lui banda les yeux et Pratap donna des ordres pour qu'on le ramène dans sa voiture.

— Ils ne savent pas qui c'est souffla-t-il à Alan Prager. Je vais m'en

occuper moi-même.

— L'autre doit être encore à l'intérieur, dit Malko. Et il y a Vedla.

Comme effet de surprise, c'était raté. La rue était pleine de policiers casqués, tous les voisins sur le pas de leur porte, des projecteurs éclairaient la façade, un mégaphone hurlait des ordres. Seule, une vache, plantée au milieu de la chaussée, ruminait paisiblement.

Plusieurs policiers se précipitèrent vers là porte. D'autres occupaient déjà la terrasse du dernier étage. Malko les vit lutter pour ouvrir la porte du bas.

L'un d'eux ouvrit le battant.

Aussitôt, il y eut une énorme déflagration, un souffle puissant qui les fit tomber comme des quilles. Une gerbe de flammes jaillit de la porte éventrée. Quand Malko se releva, plusieurs corps gisaient dans la rue et par la porte éventrée sortaient des flots de fumée noire.

Malko et Alan Prager se ruèrent à l'intérieur, escortés de la meute de policiers, traversant un couloir en feu. L'escalier était sombre. Malko s'y engagea le premier et appela :

— Vedla !

— Attention, avertit Pratap Lambo, un Webley au poing, l'autre doit être caché quelque part.

— Vedla ! Vedla !

Pas de réponse.

Ils grimpèrent, attentifs à éviter d'autres pièges. Au premier étage, rien.

Au palier du second étage, un spectacle horrible les arrêta. Vedla était clouée à une porte de bois comme une chouette, dès clous de charpentier enfoncés dans son corps délicat. Ses yeux étaient remplacés par deux boules de sang : ils avaient été arrachés. Une énorme blessure lui ouvrait le torse du sternum au bas-ventre. L'odeur fade du sang se mêlait à celle acide des entrailles ; le sang était encore frais. Le massacre datait de quelques heures à peine...

Malko se détourna, pris d'une brusque nausée et dut aller vomir sur la terrasse d'où il aperçut la foule massée en bas. Une ambulance hurlait dans le lointain, inutilement.

Il entendit des appels, des piétinements, vit un soldat casqué surgir sur la terrasse ; il revint sur le palier. Pratap Lambo arborait une expression piteuse.

— Ammand Singh a pu s'échapper ; dit-il.

Alan Prager eut un geste d'impuissance.

On avait tendu une toile devant le cadavre de Vedla. Les deux Sikhs avaient dû la surprendre en train de téléphoner et s'étaient aussitôt vengés d'une façon abominable... Alan Prager dit d'une voix blanche :

— Dans notre métier, il n'y a souvent que l'épaisseur d'un cheveu entre le succès et la catastrophe.

Malko ne répondit même pas. Il ne s'habituerait jamais à ce genre de bavures, peu comptabilisées dans les grands Services. Qui se soucierait à la CIA d'une obscure bonne pendjabi, analphabète et même pas recrutée officiellement ?

Alan Prager le tira par le bras.

— Venez, il y a encore du travail.

Ils redescendirent, quittant l'immeuble grouillant de policiers et gagnèrent la Land-Rover où se trouvait le prisonnier.

Enchaîné, plein de sang, Lal Singh était encore plus impressionnant, Malko croisa son regard : des yeux froids et détachés de tueur. On lui avait ôté son bandeau, destiné à ce qu'il ne reconnaisse pas les policiers en civil. Puis Malko s'approcha du colonel Pratap Lambo. Ce dernier semblait soucieux, tiraillant sur sa grosse moustache.

— Où l'emmène-t-on ?

— Au commissariat du quartier, expliqua l'officier de l'IB. Parce que l'arrestation a été faite par la police de Delhi.

— Vous allez l'interroger ?

— Oui, oui, bien sûr. Mais il faut que je demande son transfert. Je vais m'en occuper.

Ils partirent en voiture ensemble et rejoignirent Lal Singh au commissariat. Chargé de chaînes, on l'avait fourré dans une cellule donnant sur la cour intérieure. Deux policiers en béret kaki, fusil au poing, veillaient sur la cage qu'il partageait avec quelques loqueteux. Pratap Lambo s'engouffra dans un bureau. Malko regardait le Sikh. Il ne semblait pas bouleversé, même pas inquiet... Pourtant la peine de mort existait toujours en Inde. Comme Malko s'incrustait devant sa cage, il grogna une injure et cracha dans sa direction... Pratap Lambo revint, toujours agité.

— Le directeur de l'IB va arriver. Je ne voudrais pas qu'il vous voie ici, dit-il aux deux hommes. Dès qu'il sera parti, je vous appellerai pour que vous assistiez à son interrogatoire.

Il les reconduisit à la Mercedes, visiblement soulagé de les voir disparaître. Malko partait vraiment à regret. Le secret de l'attentat contre Radjiv Gandhi se trouvait là, de l'autre côté des barreaux. Alan Prager jubilait.

— Je vais enfin pouvoir donner de bonnes nouvelles à Langley, dit-il.

*

* *

Malko sursauta et ouvrit les yeux, mettant plusieurs secondes à réaliser où il se trouvait. Le téléphone sonnait, et il ignorait depuis combien de temps... À tâtons, il décrocha.

C'était la voix hésitante du colonel Pratap Lambo :

— Enfin ! dit Malko. Pourquoi n'avez-vous pas appelé plus tôt ?

Ils avaient attendu au moins trois heures chez Alan Prager le coup de fil de l'Indien, essayant en vain de le joindre partout. De guerre lasse, Malko était retourné au *Taj Mahal* et Alan Prager s'était couché.

— Je n'ai pas pu, dit le colonel. J'essaie d'appeler Mr Prager, mais c'est toujours occupé.

Les téléphones indiens étaient souvent capricieux...

Malko jeta un coup d'œil au cadran lumineux de sa Seiko-Quartz. Cinq heures du matin.

— Son téléphone doit être en dérangement, dit-il. Pourquoi ?

— Il y a eu un petit problème, avoua le colonel Lambo. Je n'ai pas pu empêcher le transfert du prisonnier au Red Fort Au centre d'interrogatoire de l'IB.

CHAPITRE XIII

Malko se réveilla d'un coup.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Je crois qu'il a été interrogé très brutalement. Je ne suis pas sûr qu'il l'ait bien supporté...

Malko eut l'impression que le ciel lui tombait sur la tête.

— Quoi ? Il est mort ?

— Non, non, je ne pense pas ! protesta d'une voix offusquée l'officier indien. Vous voulez venir avec moi ? J'y vais.

— Bien sûr.

— Je vous prends dans dix minutes.

Malko sauta sous sa douche. Il était déjà sous le porche du *Taj Mahal* quand la voiture bleue du colonel Lambo déboula. Le soleil se levait à peine. Le colonel semblait soucieux.

— Je l'avais confié à un de mes subordonnés, expliqua-t-il. J'ai peur qu'il ait fait du zèle. Avec les Sikhs, il faut faire attention, ils sont très durs. Mes hommes ont une méthode très simple : ils tapent jusqu'à ce que le suspect avoue...

La voiture filait vers le nord. Ils coupèrent l'immense esplanade de l'India Gate, encore plongée dans une brume de chaleur et filèrent vers Old Delhi. Les *rickshaws* pullulaient déjà. On se levait tôt en Inde. La masse majestueuse de l'enceinte du Red Fort apparut au loin. Ils se présentèrent à la Delhi Gate et le colonel montra son laissez-passer... L'intérieur du fort était un immense parc semé de logements et de vieilles constructions. Ils finirent par stopper devant un long bâtiment attaqué par l'humidité, semblant abandonné. Une pancarte indiquait : *Mess des officiers*.

Des sentinelles partout. Des véhicules militaires. Le colonel de nouveau exhiba sa carte. L'intérieur pourrissait, pas entretenu. Une vieille caserne.

— C'est ici qu'ont lieu tous les interrogatoires, expliqua le colonel. Le RAW, le CID, le CE. C'est gardé et entretenu par l'armée, mais chacun y amène ses prisonniers.

Un dédale de couloirs, des bureaux, des soldats en armes partout. Enfin, une porte blindée. Nouveau coupe-file. Chaleur étouffante, humide. Des portes grillagées, des ampoules jaunâtres, des murs d'une saleté repoussante. Malko préféra ne pas regarder dans les cellules

sombres.

Un civil attendait près d'une porte ouverte. Il se pencha à l'oreille du colonel Lambo et murmura quelque chose.

Le petit Indien eut un haut-le-corps et éructa une phrase furieuse avant de se tourner vers Malko, évasif et honteux :

— Je crois qu'il y a un gros problème.

Il pénétra dans la cellule et Malko le suivit. Cela sentait la sueur, l'urine, le sang et la crasse...Des impostes avec des barreaux, des anneaux scellés dans le mur, une gégène dans un coin, une petite baignoire et une grande table de bois sur laquelle était étendu Lal Singh. Tout simplement une salle de torture.

Malko s'approcha, la gorge nouée. Le corps du Sikh lui parut étrangement long. Il ne portait pas de blessures apparentes, sauf celles qu'il avait déjà lors de son arrestation. Il avait les chevilles entravées, la corde qui les liait enroulée autour d'un cylindre relié à l'extrémité de la table. Sa tête était prise dans une sorte de cagoule en cuir noirâtre lacée sur le côté qui en épousait étroitement la forme.

Un anneau était fixé dans le cuir, au sommet du crâne, prolongé par une corde venant s'enrouler à un cylindre semblable à l'autre. Deux volants de fonte permettaient de faire tourner ces cylindres, tendant les cordes qui étiraient alors la victime !

Un supplice moyenâgeux...

Penaud, le colonel Lambo expliqua d'une voix gênée :

— C'est une méthode qu'on utilise souvent. Lorsqu'on tire sur les cordes, cela fait très mal. Ils avouent très vite. Celui-là n'a pas voulu parler. Alors, l'homme chargé de l'interroger a été trop fort et cela lui a brisé les vertèbres cervicales. On n'a rien pu faire. Le médecin attaché au Centre a tout essayé.

Parce qu'il y avait un médecin. Probablement le cousin du docteur Mengele...

Surmontant son dégoût, Malko demanda :

— Où se trouve celui qui l'a interrogé ?

— Il est puni, dit le colonel. Mais j'ai regardé le registre. Il n'a rien dit avant de mourir...

Il semblait parfaitement désolé de ce contretemps.

Écœuré, Malko fit demi-tour. L'air tiède du matin lui fit-du bien. Timidement, Pratap Lambo proposa :

— Voulez-vous prendre un breakfast ? Il y a des beignets délicieux...

— Merci, dit Malko, il faut que j'aille voir Mr Prager.

*

* *

Alan Prager, pas rasé, écoutait le récit de Malko avec accablement.

— Quels cons ! jura-t-il. Et l'autre Sikh qui s'est perdu dans la nature.

— C'est incroyable ! dit Malko.

L'Américain haussa les épaules.

— Même pas ! Cela arrive tout le temps. On meurt beaucoup dans les prisons indiennes. Les flics sont tellement analphabètes et brutaux qu'on ne peut rien leur demander. Pourtant au RAW, ils sont un peu plus délicats.

— Cet homme a été horriblement torturé, dit Malko.

Alan Prager soupira.

— Si vous saviez ce qui se passe dans les commissariats...

— Il ne reste plus que Shanti Singh, dit Malko. Mais je préfère que nous y allions nous-mêmes...

— Elle doit être déjà loin.

— Qu'est-ce qu'on risque ?

— OK, fit l'Américain, on se prend un thé et on y va.

*

* *

L'Ambassador n'était pas là. Malko et Alan Prager firent le tour de la maison de Shanti Singh. Aucun signe de vie, tout était fermé.

— Vous voyez, dit Prager, cette fois, j'ai gagné mon pari...

Ils s'apprêtaient à s'en aller lorsqu'ils aperçurent, sortant d'une cabane au fond du jardin quelque chose qui rampait dans l'herbe. Trop gros pour un chien, trop petit pour un être humain.

Intrigués, ils s'approchèrent. La chose les avait vus et déboucha juste devant eux.

Une horreur. Un Indien en guenilles, dont les deux jambes se terminaient par des moignons, au-dessous du genou !

Il se déplaçait en roulant sur lui-même, poussant devant lui un vieux plat de métal vide. Malko en eut la chair de poule. Quand il vit les deux hommes, l'Indien essaya de s'enfuir, puis se recroquevilla, apeuré comme un animal. Alan Prager s'accroupit et tenta d'engager la conversation en *pidgin*⁽⁴³⁾. Au bout de quelques phrases, il releva la tête :

— D'après lui, Shanti Singh et son chauffeur sont partis pour le Pendjab. Il ne sait pas quand ils reviendront.

— Qui est-il ?

— Il s'appelle Moti et garde la maison. Santhi l'a recueilli. Elle le nourrit pour qu'il y ait toujours quelqu'un. Les voleurs ont peur qu'il ne porte malheur. C'est un intouchable...

Ils s'éloignèrent et l'intouchable repartit vers sa niche.

— Je connais le numéro de sa voiture, remarqua Malko, DHL 326. On ne peut pas essayer de l'intercepter ?

— Il n'y a plus de barrages routiers dans le Pendjab, dit Alan Prager. Et rien nous dit qu'elle y soit réellement. Elle peut très bien s'être cachée chez des amis, à Delhi.

— Et là, il n'y a rien à faire ?

Alan Prager eut un soupir découragé.

— Il y a cinq cent mille Sikhs, répartis dans tous les quartiers de la ville, des deux côtés de la rivière. Sans parler des coins où la police ne met pas les pieds et des *gurudwara*...

Malko et Prager remontèrent dans leur voiture. L'Américain broyait du noir tandis qu'ils se traînaient dans les avenues désertes.

— Enfin, dit-il, ce n'est qu'un demi-échec. Je crois que ce complot ne verra pas le jour.

— Je voudrais bien retrouver Shanti, dit Malko, j'ai le sentiment que c'est la plus dangereuse. Votre amie Madhu Gupta qui connaît tout le monde n'aurait pas une idée ?

— Possible, allez lui demander. Mais pas tout de suite : elle dort tard.

*

* *

Madhu Gupta faillit défailir de joie en voyant Malko. Elle était vêtue à l'européenne d'un pantalon qui moulait sa croupe callipyge et d'un chemisier pratiquement transparent sous lequel on apercevait un soutien-gorge noir en dentelles...

— Quelle bonne surprise ! dit-elle. J'allais sortir.

Elle installa Malko sur le canapé mauve et fila faire du thé.

— Mon fils est parti avec son *ayah*⁽⁴⁴⁾ annonça-t-elle.

Enfin une bonne nouvelle.

Malko se sentait bizarre, à la fois épuisé et très excité, comme après chaque période de tension. Pourtant, il pensa d'abord à ce qu'il était venu chercher.

— Shanti s'est absentée de Delhi, dit-il, tu ne sais pas où elle pourrait être ? Il faut que je la joigne.

— Non, je ne vois pas, dit la veuve, mais je ne suis pas intime avec elle... Tu as l'air crevé.

— Je le suis, dit Malko.

— Viens.

Il la suivit dans la chambre qu'il connaissait déjà. Cette fois, il n'y eut pas la comédie des gravures d'ivoire. En quelques minutes, Madhu fit oublier à Malko sa fatigue. Il avait besoin d'une compensation aux derniers chocs. Nue, elle s'agenouilla sur le satin du lit Louis XIV Romeo, lui tournant le dos. Il s'enfonça en elle d'une seule poussée. La veuve frémit, grogna, fit monter encore plus sa croupe vers Malko. Ils n'avaient pas dit un mot. Très vite, il eut envie d'autre chose. Quand il se retira doucement de son ventre, elle se retourna avec un sourire interrogatif.

Le mouvement suivant la rassura. Au lieu de se dérober, elle s'arc-bouta et poussa un sanglot bref quand Malko prit ses reins, ce qu'il

avait eu envie de faire depuis le premier jour. Cette voie était aussi ouverte que l'autre et il se déchaîna, tandis que Madhu gémissait et mordait les draps. Jusqu'à ce qu'il se répande en elle. Un peu plus tard, il la fit mettre debout et la mena au mur. C'est là, face aux gravures érotiques qu'il la sodomisa pour la seconde fois, tandis qu'elle griffait le papier de ses longs ongles rouges.

Ensuite, il s'allongea sur le lit, prolongeant sa détente.

Madhu, qui avait disparu, revint drapée dans un sari rouge, la poitrine nue.

— Il faut que tu me rendes un service, dit-il.

— Ce que tu veux.

— Nous allons prendre ta voiture et tu vas me conduire chez Shanti Singh.

Alan Prager l'avait déposé et il n'avait pas de voiture.

— Mais tu m'as dit qu'elle n'était pas là.

— Je veux vérifier quelque chose...

Elle sourit.

— Tu es insatiable ! Pourquoi ne restes-tu pas te reposer ? Tu t'es juste servi de moi !

Il caressa la courbe d'un sein lourd.

— Une autre fois. Emmène-moi.

Sans insister, Madhu alla s'habiller et se mit au volant de la Maruti rouge. Elle conduisait lentement dans les avenues désertes, visiblement déçue. La maison de Shanti était toujours fermée. Malko se tourna vers la veuve.

— J'y vais. Si je ne suis pas revenu dans un quart d'heure, tu retournes chez toi et tu appelles Alan Prager en lui disant où je suis...

Madhu Gupta ne comprenait pas.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? demanda-t-elle en riant.

Malko ne répondit pas. Il franchit le petit portail et fit le tour du jardin. Personne. Il lui fallut presque cinq minutes pour trouver une fenêtre à guillotine mal fermée par laquelle il se glissa, aboutissant dans la cuisine. Cela sentait l'épice et la saleté. De là, il gagna le living-room, sans allumer. Il le traversa, se dirigeant vers la partie de la maison qu'il ne connaissait pas.

Il arriva dans une chambre dont il referma la porte. Les rideaux étaient tirés. Il trouva une lampe et alluma. Tout était en ordre. Au fond, il ne savait pas exactement ce qu'il cherchait... Rapidement, il se mit à fouiller les tiroirs. Il découvrit d'abord de la lingerie puis sentit quelque chose de dur. La crosse d'un revolver Webley. Il fit basculer le barillet révélant les six cartouches. Il le remit en place et continua.

En vain.

Enfin en bas d'une armoire, il trouva une boîte oblongue en bois sombre, grande comme un attaché-case et très lourde.

Il la mit sur le lit et l'ouvrit. Elle contenait une douzaine d'olisbos, de toutes les tailles et de toutes les matières. Certains étaient en bois verni, d'autres en ébène, les plus beaux en ivoire. L'un d'eux, impressionnant, représentait une femme alanguie et l'ivoire en était tout usé... Un autre un serpent à la tête triangulaire.

Voilà quel était le secret de Shanti Singh et de son dégoût des hommes. Il remit la boîte en place : cela ne l'aidait pas dans son enquête. Encore quelques tiroirs, des papiers en indi. Rien. Il éteignit et retourna dans le living désert. Il eut envie de s'installer dans un des sofas et d'attendre. Il était sûr que Shanti n'avait pas quitté New Delhi. Et il avait quelques questions à poser à la jeune Sikh.

Cette histoire était folle : ces barbus excités, cette jeune femme ravissante et mystérieuse ; ces tueurs féroces qui passaient les frontières en se jouant, qu'on cherchait au Canada et qui se trouvaient en Inde.

Il se dirigea vers la cuisine et, au moment où il allait l'atteindre, un craquement l'immobilisa. Le cœur cognant contre ses côtes, il écouta et fit un pas en avant. Alors qu'il franchissait la porte, une silhouette massive se dressa soudain à côté de lui, comme surgie du néant. Un crochet d'acier aiguisé, comme celui d'un sécateur, claqua à quelques millimètres de sa carotide.

CHAPITRE XIV

Malko fit un bond en arrière et reconnut son agresseur : Narinder Singh, le chauffeur de Shanti, les yeux dissimulés derrière ses lunettes noires. À la place de son habituel gant couleur mastic recouvrant sa main artificielle, son bras gauche se terminait par le crochet d'acier effilé qui avait manqué égorger Malko.

Il avança de nouveau, balayant l'air de son arme, comme un automate effrayant.

Malko l'évita facilement, mais se retrouva coincé entre le mur et son agresseur. La saharienne gris-fer dégageait une odeur aigre de transpiration. Narinder Singh lança son bras droit en avant et des doigts épais se refermèrent autour de la gorge de Malko. Le gros Sikh pivota une fois de plus et le crochet d'acier frôla la gorge de Malko, manquant la déchirer. Si Narinder Singh parvenait à lui ouvrir une carotide, il mourrait en quelques minutes.

— Narinder ! Vous êtes fou ! cria Malko.

Le chauffeur ne daigna pas répondre. Se servant de sa masse, et de son bras droit, hypertrophié, il continuait avec obstination à tenter de se mettre en position d'égorger Malko. Heureusement que les mouvements de son bras gauche étaient limités.

Malko ressentit une brûlure à l'oreille droite. Le crochet avait déchiré la pointe du lobe. Du sang se mit à dégouliner dans son cou. Encouragé par ce premier succès, Narinder Singh redoubla ses efforts. Pesant au moins vingt kilos de plus que Malko, il se servait habilement de sa masse. Enlacés l'un à l'autre, ils oscillaient comme deux ivrognes.

Malko avait du mal à respirer, le pouce du chauffeur écrasant féroceement sa trachée artère.

Au même moment, la porte de la cuisine grinça : il y avait quelqu'un d'autre dans la maison ! Malko regarda autour de lui et ne vit pourtant personne.

Narinder Singh lança une interjection prouvant qu'ils n'étaient plus seuls. Lâchant brièvement la main qui l'étranglait, Malko empoigna l'entrejambe du chauffeur et serra de toutes ses forces...

Cette fois, Narinder Singh poussa un grognement étranglé et son étreinte se relâcha, permettant à Malko de reprendre son souffle. Mais la dangereuse pince claquait toujours autour de son cou... Il accentua sa prise et d'un violent effort parvint enfin à se dégager. Il fit un pas en

arrière et se retourna pour gagner la porte. Au même moment deux bras se refermèrent autour de ses chevilles, les serrant dans un étau. L'inconnu tira brusquement et il perdit l'équilibre, s'effondrant lourdement sur le carrelage de la cuisine. Sa nuque heurta le rebord d'un siège et il demeura étourdi, incapable de se relever. Dans un brouillard il distingua quelque chose qui rampait tout en lui tenant les jambes : l'infirme qu'il avait découvert en compagnie d'Alan Prager.

Un poids lui écrasa soudain le thorax.

Narinder Singh venait de se laisser tomber de tout son poids sur sa poitrine, l'immobilisant de ses deux énormes genoux. De la paume de la main droite, il lui plaqua le visage sur le sol. Il se déplaça de façon à disposer son crochet latéralement. Malko vit la pointe d'acier s'approcher de sa gorge. Le Sikh ne devait pas en être à son coup d'essai car il visait exactement la carotide.

D'un sursaut désespéré, Malko parvint encore une fois à écarter la pointe aiguë mais sa position ne lui permettrait pas de résister longtemps. Soudain deux pieds aux ongles faits dans des sandales dorées entrèrent dans son champ de vision puis le bas d'un sari blanc. Son regard remonta, découvrant Shanti Singh.

— *Bagho ! Jao*⁽⁴⁵⁾ !

Les deux mots claquèrent comme des coups de fouet. Narinder Singh n'acheva pas son geste. Malko croisa son regard et y lut une haine absolue. Lentement le chauffeur se releva, sans un mot, remit son bras gauche en place d'un haussement d'épaule et sortit de la cuisine, suivi de l'infirme qui roula sur lui-même, évitant avec habileté Malko et sa maîtresse. Au passage, il s'arrêta et baisa brièvement le bas du sari avant de disparaître dans le jardin.

Malko se releva, encore sonné, et de plus en plus perplexe. Il tamponna avec son mouchoir le sang qui dégoulinait de son oreille. Les questions se bousculaient dans sa tête.

Pourquoi Shanti l'avait-elle sauvé ? D'où était sorti Narinder ? Était-elle au courant de la tentative d'arrestation des deux Sikhs ? Elle l'observait impénétrable.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-elle d'une voix sévère.

Difficile d'avouer la vérité.

— Je vous attendais, dit Malko. J'ai trouvé la porte de la cuisine ouverte.

— Je ne vous crois pas, répondit-elle avec calme. Tout était fermé. Que vouliez-vous ?

— Je pensais que vous étiez au Pendjab, remarqua Malko, évitant de lui répondre.

Elle le dévisagea quelques secondes, puis laissa tomber :

— Venez, puisque vous êtes ici.

Ils gagnèrent le living-room et s'installèrent. La jeune femme

semblait parfaitement calme. Elle jeta à Malko un regard ironique.

— Ne vous attardez pas. Madhu vous attend dehors. Ce n'est pas gentil de la traiter ainsi.

Voilà pourquoi elle l'avait épargné ! En revenant, elle avait repéré Madhu Gupta et s'était doutée que si Malko était assassiné chez elle, cela pourrait lui causer des problèmes.

— Vous savez ce qui s'est passé après mon départ du temple hier soir ? demanda Malko. C'est la raison pour laquelle je voulais vous voir.

Elle inclina la tête.

— Je suis au courant, il y a eu une émeute anti-Sikhs. J'ai eu beaucoup de mal à m'enfuir. Les Indiens voulaient attaquer le temple et tuer tous ceux qui s'y trouvaient. C'est pourquoi Narinder, ce matin, m'a suppliée d'aller me mettre à l'abri à Pendjab... Sur la route, je me suis rendu compte que c'était lâche et idiot Aussi, j'ai fait demi-tour.

Elle avait décidément réponse à tout.

— Narinder ne vous avait pas accompagnée ? demanda Malko.

— Non, dit-elle, il était resté pour garder la maison. Vous voyez qu'il avait eu raison.

Malko demeura silencieux. Il était certain que le chauffeur ne se trouvait pas dans la maison lorsqu'il l'avait visitée. Où était-il ? À moins qu'il ne partage la cabane de l'infirme... Dans ce pays, tout était possible.

Comme si de rien n'était, Narinder surgit avec un plateau et deux lime-juice. Le crochet qui avait failli égorger Malko avait de nouveau fait place à son gant mastic.

— Savez-vous pourquoi cette émeute anti-Sikhs a eu lieu ? demanda Malko.

— Bien sûr, on a trouvé la tête d'une vache près du *gurudwara*.

— Exactement dans le coffre de ma voiture.

— Ah bon ! fit Shanti Singh sans s'émouvoir. C'est curieux.

Impossible de la démonter.

Malko lui fit le récit de sa fuite éperdue tandis qu'elle dégustait son lime-juice.

— Je vois, dit-elle, on s'est servi de vous. Ils ont vu une voiture sans chauffeur pour la garder. C'était inespéré. Il faut toujours avoir un chauffeur à New Delhi. Les gardiens de parking ne font pas très attention.

Malko trempa les lèvres dans son lime-juice. Sa gorge tuméfiée le brûlait.

— Et qui a pu faire cela ?

Shanti Singh lui répondit d'une mimique évasive, teintée d'ironie.

— Qui ? Les ennemis des Sikhs ! Ceux qui, l'année dernière, les ont massacrés.

Elle semblait incroyablement sereine. Malko bouillait de rage,

persuadé de sa culpabilité. Lors de sa rencontre clandestine avec Lal Singh elle avait appris qui il était et avait décidé de l'éliminer.

Cette certitude, cependant, ne répondait pas à toutes les questions. Malko n'était qu'un rouage. Lui mort, l'enquête sur Shanti continuerait. Alors ? Savait-il quelque chose à son insu, qui le rende particulièrement dangereux aux yeux de Shanti ? Il tenta de déchiffrer le regard impassible de la jeune Sikh. En vain. Tout devenait de plus en plus fou.

Lal Singh arrêté, Ammand Singh en fuite, pourquoi était-elle revenue ? À moins qu'elle n'ait eu aucun contact avec les deux Sikhs depuis la veille au soir. Et qu'elle ne lise pas les journaux. Il fallait quand même qu'elle ait des nerfs d'acier. Car l'incident du temple prouvait qu'elle savait qui était Malko.

Elle se leva avec un sourire froid où flottait une certaine provocation.

— Je vais vous prier de me laisser. J'ai à faire. Je suis désolée pour ce qui est arrivé hier. Et n'en voulez pas non plus à Narinder. Je l'avais chargé de garder ma maison, il s'est acquitté de sa tâche. Je suis heureuse d'être arrivée à temps, il vous aurait probablement tué. Ici, en Inde, nous tuons les cambrieurs. Ensuite, seulement, on prévient la police.

Ils se quittèrent dans l'entrée presque cérémonieusement et il traversa le jardin pour regagner la Maruti où l'attendait Madhu Gupta.

La jeune veuve l'accueillit avec un soupir de soulagement. Elle sursauta en voyant la traînée qui descendait de son oreille, toucha le sang séché.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Rien, dit Malko, un petit accident.

Madhu lui jeta un regard de reproche.

— Tu me racontes des histoires ! Qu'est-ce que tu voulais faire dans cette maison ? Shanti Singh n'était pas là ; je l'ai vue arriver : elle conduisait sa voiture elle-même.

— Je t'expliquerai plus tard, dit Malko. Tu peux me ramener au *Taj Mahal* ? J'ai absolument besoin de prendre une douche et de m'étendre une heure.

— Bien, dit Madhu d'un ton soudain pincé.

Du coup, elle ne posa plus de questions jusqu'à l'hôtel. Quand Malko se pencha pour l'embrasser, elle se recula vivement :

— Je sais que Shanti est beaucoup plus jeune que moi, dit-elle, mais ce n'est pas une raison pour m'humilier.

Raide comme la justice, elle démarra en trombe dans un grincement furieux de boîte de vitesse, devant le portier chamarré, au garde à vous. À peine dans sa chambre, Malko appela Alan Prager et lui fit le récit des derniers rebondissements.

— L'affaire de Lal Singh est dans tous les journaux, remarqua l'Américain.

— Il faut parler au colonel Lambo de Shanti Singh, dit Malko. Nous ne pouvons pas continuer à la couvrir.

— Bien, dit Alan Prager. Je vais l'inviter à dîner.

*

* *

La salle rouge du *Président*, dans Old Delhi, était une vraie glacière, mais sans musiciens. Toujours élégant, le colonel Pratap Lambo se bourrait de poulet tandoori dur comme du bois... Il avait dû avoir une enfance difficile.

Malko venait de lui révéler la participation probable de Shanti Singh au complot, mais cela ne paraissait pas lui couper l'appétit.

Alan Prager, lui, mangeait à peine, avalant des seaux de bière avec ses crevettes super-épiciées à la Goa.

— Pratap, dit-il, qu'allez-vous faire ? Cette Shanti Singh est dans le coup. La vache, c'est elle...

Le petit Indien essuya ses grosses lèvres avec un sourire navré.

— C'est très probable, admit-il chaleureusement. Je vais donner des ordres pour qu'on la fasse surveiller. Peut-être même la mettre sur écoute. Seulement, pour l'instant, je n'ai aucune preuve contre elle. Le ministre de l'Intérieur nous a donné l'ordre d'être très circonspects avec les Sikhs. L'histoire du *gurudwara* Sisganj est dénoncée comme une provocation anti-Sikh. Alors, si j'interroge Shanti Singh sans raison, je vais me faire taper sur les doigts. Il faut trouver quelque chose de concret.

— Il y a la rencontre avec Lal Singh au *Jaipur Inn*, remarqua Malko.

— Bien sûr, mais on ne les a pas vus ensemble.

— On n'a pas découvert de papiers dans l'immeuble de West Patel Nagar ? demanda Alan Prager.

— Rien la concernant, affirma le colonel. Même si elle fait partie de ce complot, elle n'y a probablement qu'un rôle très mineur.

— Quoi ? demanda Malko.

— Peut-être donne-t-elle de l'argent. La plupart des Sikhs sont prêts à faire la même chose avec les terroristes. D'abord parce qu'ils ont peur, s'ils refusent, de se faire assassiner. Ensuite, par conviction.

— Je lui ai parlé, dit Malko, c'est une fanatique.

— Son père a été tué, expliqua Pratap Lambo. C'était un officier remarquable. Même moi qui ne suis pas sikh, je le connaissais. Mais elle n'a jamais été mêlée à aucun acte de terrorisme.

— Et Narinder Singh ?

La grosse bouche de dorade fit la moue.

— Rien. Nous n'avons jamais entendu parler de lui.

— Le père de Shanti s'est quand même battu au Temple d'Or,

remarqua Malko. On ne l'y a pas forcé.

On apportait encore du poulet de course. Pratap Lambo attendit pour répondre :

— C'était un Sikh très pieux. Il n'y avait pas que des fous là-bas.

— Mais pourquoi Indira Gandhi a-t-elle déclenché Blue Star ? demanda Malko. C'est comme si l'armée italienne attaquait le Vatican au canon.

— Elle ne pouvait pas faire autrement, dit-il. Elle avait eu des informations selon lesquelles les Sikhs autonomistes s'apprêtaient à hisser le drapeau du Khalistan indépendant dans les cinq plus grands *gurudwara* du Pendjab. Défiant l'unité indienne...

C'était une explication. Malko n'insista pas. Alan Prager, l'air renfrogné, bâilla à se décrocher la mâchoire.

— Demain matin, j'ai une réunion à l'ambassade à huit heures, dit-il, je voudrais me coucher tôt. Pratap, il faut bouger.

— Absolument, confirma l'Indien, je la mets sous surveillance et nous intensifions les recherches pour Ammand Singh.

Il se séparèrent sur le trottoir. Pratap Lambo remonta dans sa vieille voiture bleue. Alan Prager le regarda partir en grommelant :

— Il dit n'importe quoi ! La mère Indira a tout simplement fait une connerie. Ce sont les Popovs qui ont fait courir ce bruit-là. Ces cons d'indiens, ils sont paralysés dès qu'on leur parle des Sikhs ! Indira Gandhi serait encore vivante si on avait changé ses gardes du corps ; seulement, le président de la République Indienne est un Sikh et on ne veut pas faire de discrimination. Il faut les remuer, je vais réfléchir comment.

Ils étaient arrivés. Le *Taj Mahal* grouillait d'animation. Encore des mariages, des filles superbes en sari, l'odeur des fleurs safran. Toute l'Inde traditionnelle.

L'image de Shanti obsédait Malko. Ou ce n'était qu'une comparse, ou elle se croyait sûre de l'impunité.

Mais quel rôle jouait-elle alors dans le complot ? Malko n'arrivait pas à croire qu'elle se contente d'un simple soutien logistique : elle avait trop de personnalité.

Son sixième sens lui hurlait qu'elle était responsable de l'incident de la vache. Cela ne l'empêchait pas d'être attiré par elle. Parfois, c'était bon de jouer à la roulette russe. S'il avait une aventure avec elle, cela lui apporterait sûrement des satisfactions plus intenses qu'avec Madhu, en dépit du tempérament volcanique de la veuve.

Un soleil radieux brillait sur Chanakyapuri, le quartier des ambassades. Les plus importantes avaient été regroupées des deux côtés d'une majestueuse avenue large comme deux fois les Champs-Élysées, encadrée de deux immenses plates-bandes de gazon. Une enfilade de bâtiments ultramodernes, plus ou moins réussis, mais tous

imposants. L'ambassade des États-Unis était la dernière au sud-est. Une sorte de temple grec avec de hautes colonnes, au milieu d'un grand jardin.

Comme d'habitude, des manifestants étaient en train de se regrouper mollement sur la pelouse en face de la grande grille, surveillés tout aussi mollement par des soldats. La routine.

Au coin de Shanti Path et de Satya Marg, deux motocyclistes farfouillaient dans le moteur de leur machine en panne. Alan Prager sortit de l'ambassade et gagna sa Mercedes. Il voulait partir avant la manifestation prévue à dix heures. Les Marines, bardés de walkie-talkie et d'armes lui entrouvrirent la grille. Vijay, le chauffeur, tourna dans la contre-allée, passa devant la porte bleue de l'ambassade de Chine, et aussitôt dans Satya Marg, afin de rattraper Kamal Ata Turk Road, menant vers Connaught Center.

Les motards venaient enfin de remettre leur machine en marche et le moteur pétaradait triomphalement. Une petite 250 cm³ Yesde noire, coproduction tchéco-indienne. Ils démarrèrent au moment où la Mercedes de l'Américain passait devant eux, longeant la grille de l'ambassade. Elle s'arrêta au stop de Niti Marg.

Alan Prager vit la moto arriver à sa hauteur. Son conducteur avait le visage protégé par un casque intégral. Le passager, sur le tan-sad, était beaucoup plus fluët et portait un sac en bandoulière. Du coin de l'œil l'Américain le vit plonger la main dedans. En une fraction de seconde, il distingua l'acier d'une arme, le canon aéré d'un pistolet-mitrailleur Bren. Le sang se rua dans ses artères. Fébrilement, il chercha à prendre son Colt 45 toujours glissé dans son étui.

— Fonce, Vijay ! hurla-t-il à son chauffeur.

Celui-ci, au lieu d'obéir immédiatement, commit l'erreur de se retourner pour voir ce qui motivait l'ordre brutal de son patron. Il aperçut, à travers la glace, le canon du Bren, puis les détonations claquèrent, en rafale, comme le crissement d'un serpent à sonnettes, brisant les glaces, le volant, le pare-brise, s'enfonçant dans les corps.

La voiture traversa d'un bond le carrefour et alla finir sa course dans le fossé d'en face.

Le tueur sauta de la moto, courut jusqu'à la voiture en remettant un chargeur et à travers la lunette arrière, lâcha encore une rafale sur les deux corps. Il se retourna, vit une femme qui attendait l'autobus, avec son enfant, pétrifiée d'horreur, et acheva son chargeur sur elle. Elle s'effondra. L'enfant atteint en pleine tête, roula dans le caniveau. La sirène de l'ambassade US s'était mise à hurler sans discontinuer. Équipés de gilet pare-balles, plusieurs Marines se ruèrent à l'extérieur, M 16 au poing, en direction de la Mercedes.

La moto des tueurs filait déjà sur Niti Marg, le long de Nehru Park. Elle tourna au carrefour suivant, disparaissant aux yeux de ses

poursuivants.

*

* *

Malko attendait dans le bureau calme de la Bible Society lorsque la secrétaire d'Alan Prager surgit, en larmes.

— Sir, Sir, il y a eu une chose épouvantable... *Mr Prager has been shot*⁽⁴⁶⁾ !

Au milieu des larmes et des gémissements, Malko lui arracha l'essentiel : où cela s'était passé. Trente secondes plus tard, il était dans un taxi. Ils durent descendre cent mètres avant le lieu de l'attentat, devant un incroyable déploiement de police. La qualité d'étranger de Malko lui valut de franchir facilement les premiers barrages. Sa gorge se noua en apercevant la Mercedes de l'Américain immobilisée dans le fossé, au milieu d'un cercle de policiers, de soldats, de Marines casqués et armés. Deux voitures de police et une ambulance barraient Satya Road.

Il aperçut la silhouette fluette et sautillante du colonel Pratap Lambo. L'officier indien fonça sur lui, complètement bouleversé.

— C'est épouvantable ! dit-il. Incroyable ! Nous allons arrêter les assassins.

— Il est mort ?

Le colonel ne répondit pas. Malko s'approcha de la civière où on avait allongé Alan Prager. L'absence de transfusion le fixa tout de suite. Le côté droit du visage d'Alan Prager n'était plus qu'un magma de chairs et d'os éclatés. L'œil, arraché, pendait sur la joue. Sa chemise était trempée de sang. Une balle avait traversé sa main encore crispée sur la crosse du 45.

— Ils ont vidé deux chargeurs, dit le colonel Lambo d'une voix éteinte. Nous avons déjà retrouvé vingt-sept douilles. Deux hommes en moto. Ils ont pu s'enfuir. Un témoin les a vus. Une femme, là-bas.

Malko aperçut un groupe entourant une femme allongée à même le sol, soignée sur place pour une hémorragie massive à la jambe. Le corps de l'enfant avait déjà été recouvert d'un drap. Il marcha jusqu'à la voiture. Vijay, le chauffeur, était effondré sur son volant. Plusieurs balles dans la nuque et le dos. Son porte-bonheur se balançait sous le rétroviseur...

Un homme de haute taille, aux cheveux noirs et aux yeux vifs, s'approcha de Malko.

— Michael Foster, dit-il.

C'était le chef de station de la CIA à Delhi. Malko, ne devant pas avoir de contact avec la station « officielle » de la CIA à Delhi, ne l'avait pas rencontré. L'Américain, cependant, était au courant de sa présence et de sa mission.

Malko demanda :

— Vous savez quelque chose ?
— Rien, avoua l'Américain. Et vous ?
— Je ne comprends pas non plus. Nous avons dîné ensemble hier soir. La seule hypothèse c'est une vengeance d'Ammand Singh, le tueur en fuite...

Le chef de station secoua tristement la tête, le visage sombre.

— Putains d'indiens !

Malko retourna voir le colonel Lambo.

— Qu'en pensez-vous ? demanda-t-il.

L'Indien arborait une expression catastrophée.

— Il est trop tôt pour tirer des conclusions, dit-il, mais il y a des indices : la moto, l'arme utilisée, la méthode. Ce sont les tueurs sikhs qui agissent ainsi. Ils ont assassiné de la même façon des dizaines d'opposants politiques au Pendjab. Mais c'est la première fois qu'ils s'attaquent à un étranger. Ils l'ont guetté. Ce n'était pas improvisé.

« Dans ces cas-là, poursuivit le colonel Lambo, ils suivent les gens plusieurs jours et ils frappent à coup sûr. Ici, c'était parfait : il n'y a pas de circulation, ils pouvaient s'enfuir facilement.

— Le soir aussi, quand il rentrait chez lui, remarqua Malko.

Le colonel eut un geste d'impuissance.

— Si nous les attrapons nous le saurons peut-être. Mais cela va être très difficile.

— Vous avez leur signalement ?

— Vague. Un grand et un petit qui pourrait être Ammand Singh. La moto n'avait pas de plaque d'immatriculation. Et il y en a des milliers de ce type en circulation.

— Et l'arme ?

— Probablement une Bren ou une Sten.

Tout semblait se dérouler selon un plan mûrement réfléchi. Normalement, Malko aurait dû être lynché la veille, Alan Prager disparu, l'enquête sur l'assassinat de Radjiv Gandhi se ralentirait forcément. À trois jours de l'échéance...

Le colonel Lambo leva les yeux sur lui.

— Il faut que vous fassiez attention, Mr Linge. Je vais vous donner une protection. Les Sikhs sont des fanatiques de la vengeance. Ils vous en veulent parce que vous avez fait rater leurs plans.

Malko n'avait pas envie de discuter, perturbé par la mort brutale d'Alan Prager. Le colonel indien devait avoir raison. Il s'éloigna, n'ayant plus rien à faire ; Pratap Lambo le rattrapa.

— Je vais continuer la surveillance de Shanti Singh. Voulez-vous passer à mon bureau vers quatre heures ?

*

* *

En rentrant au *Taj Mahal*, Malko trouva trois messages de Madhu

Gupta. Il la rappela. Elle était en pleurs.

— C'est vrai, demanda-t-elle, Alan est mort ?

— Oui, dit Malko. Comment le sais-tu ?

— La radio, dit-elle.

Il lui raconta les circonstances de l'attaque. Entre deux sanglots, Madhu Gupta lâcha :

— Je lui ai encore parlé hier soir ! Il m'avait appelée pour me demander de le mettre en rapport avec Arun Nehru, le nouveau ministre de l'Intérieur qui est un vieil ami.

— Pourquoi ?

— Pour secouer les services de Sécurité, il m'a expliqué que le colonel Lambo craignait de se faire taper sur les doigts.

— Et pourquoi ne passait-il pas par lui ?

— Pratap Lambo avait peur de déplaire au directeur de l'IB. D'ailleurs, je sais qu'Alan lui a parlé après moi, pour qu'il ne soit pas surpris. Maintenant, tout cela n'a plus d'importance. Ces Sikhs sont tous terriblement dangereux.

Cela, Malko commençait à s'en apercevoir. Tous ceux qui s'étaient opposés au complot d'Amritsar – sauf lui – avaient été éliminés. Il raccrocha, lassé des larmoiements de Madhu Gupta. Le meurtre brutal d'Alan Prager le bouleversait aussi. Mais cela n'expliquait pas le malaise qui l'étreignait. En apparence cette affaire était simple. Trop simple presque. Comme si on lui avait mis sous le nez une vérité aveuglante pour lui cacher autre chose...

Le téléphone le fit sursauter. C'était Michael Foster, le chef de station de la CIA.

— Vous laissez tout tomber, dit-il brièvement. Ordre de Langley. Il y a assez de casse comme ça. De toute façon, je crois que vous aviez démoli ce complot. Quand je pense que je parlais encore avec Alan il y a quelques heures.

Malko voyait encore le sourire presque enfantin de l'agent de la CIA. Si fier de son petit réseau.

Pour se changer les idées, il gagna le bar du *Taj Mahal*, gardant le 45 dans sa sacoche. À la troisième vodka, le sang circulait mieux dans ses veines. Son cerveau était en ébullition. Peu à peu une certitude se faisait jour, pas raisonnée mais intuitive : il était maintenant le dernier obstacle à l'assassinat de Radjiv Gandhi, sans qu'il comprenne pourquoi.

Donc, on allait essayer de l'éliminer à nouveau. Il restait trois jours. Il n'avait plus de piste, sauf Shanti Singh, lisse comme un galet et des tueurs dans la nature. Pas la moindre idée de la méthode qu'emploieraient les Sikhs pour arriver à leurs fins. Si on s'en tenait aux faits, il n'était plus dangereux pour eux. Mais Alan Prager n'était pas plus dangereux que lui... Ils devaient donc être tous les deux, à leur

insu, en possession d'une information vitale. Il avait beau se creuser les méninges, il ne voyait pas laquelle... Il décida de regagner sa chambre. C'est dans l'ascenseur que la lumière se fit. Fébrilement, il repassa tout depuis son arrivée. Les pièces du puzzle se mettaient en place.

Sauf une, la principale.

Mais c'était aveuglant. S'il vérifiait son hypothèse, il avait une chance de rester vivant jusqu'à la fin du mois. Sinon, il mourrait avant Radjiv Gandhi. Il lui restait une ultime vérification à effectuer. Il décrocha son téléphone et composa le numéro de Madhu Gupta. La veuve avait toujours la voix enrouée de sanglots.

— Madhu, dit Malko, je me sens seul, j'ai envie de passer un moment avec toi.

Il y eut un instant de silence. Puis la veuve, son chagrin presque envolé, approuva de sa voix sensuelle :

— Mais bien sûr ! C'est une très bonne idée. Pourquoi ne viens-tu pas après le déjeuner ? Mon petit garçon doit aller au festival de Durga Puga⁽⁴⁷⁾. Je le ferai accompagner par son *ayah*.

— À tout à l'heure, dit Malko.

Il remonta dans sa chambre, vérifia son Colt, fit monter une balle dans le canon et le glissa dans sa ceinture, dissimulé par une veste de toile. Si son hypothèse se révélait exacte, il allait en avoir besoin.

CHAPITRE XV

Les yeux rougis, Madhu Gupta accueillit Malko chaleureusement, se pressant contre lui avec une fougue qui n'était pas entièrement motivée par le besoin d'être consolée.

— C'est terrible, dit-elle, je n'arrive pas à croire qu'Alan est mort...

C'est vrai, il faisait un temps de rêve et la vie ne s'était pas arrêtée.

— Il faut que je te dise quelque chose, avoua Madhu Gupta d'une voix embarrassée, Aram n'a pas voulu aller au Festival de Durga Puga avec son *ayah*. Il tient absolument à ce que je l'accompagne.

— Eh bien, allons au festival du Diable ! dit Malko.

Dans l'état d'esprit où il se trouvait, il n'avait pas envie de passer sa journée à satisfaire la gloutonnerie sexuelle de Madhu Gupta. Son hypothèse tournait et retournait dans sa tête, inlassablement, comme un programme informatique fou. Seul, le temps allait le fixer. Il vérifia que le Colt était bien coincé dans sa ceinture et monta dans la Maruti de Madhu Gupta. Aram les y attendait déjà en trépanant.

Les avenues de Old Delhi étaient encore plus encombrées que d'habitude d'une foule joyeuse qui convergeait vers le même endroit : le parc de Vijay Ghat, à côté du Red Fort. La Maruti se retrouva engluée dans une foule compacte et ils durent continuer à pied.

Des pétards claquaient dans tous les coins. Des feux de Bengale fusaient dans des fumées multicolores. Bien que ce soit une fête bengali, tout Delhi semblait être là. Malko tâta la crosse de son Colt. Dans cette foule, un attentat était facile. Heureusement, leur escapade n'était pas prévue. Donc, leurs adversaires n'avaient pu prendre de dispositions.

Bousculés, écrasés, asphyxiés par la fumée des feux de Bengale, ils progressaient vers une sorte d'épouvantail multicolore de plusieurs mètres, érigé au milieu du parc.

— Regarde, dit Madhu, on va brûler Mahishasur, le Diable et immerger dans la Yamuna la déesse Durga qui l'a vaincu pour qu'elle continue à nous protéger.

Ils gagnèrent les bords de la rivière, noirs d'une population hystérique et joyeuse qui applaudissait à chaque pétard. Cette ambiance survoltée épanouissait la sensualité de Madhu Gupta. Furtivement, elle prenait la main de Malko, le frôlait avec sa poitrine, lui lançait des œillades à faire oublier toutes les déesses du monde.

Hélas, Aram, le petit monstre, veillant jalousement, lui interdisait de faire plus.

Pour compenser probablement, elle se goinfrait de beignets achetés à tous les marchands ambulants.

Le jour baissait et la tension augmentait. Dans une cacophonie de cuivres et de chants, le cortège amenant la déesse Durga au bord de la rivière progressait à travers la foule. Aram, quittant enfin sa mère, se faufila jusqu'au premier rang afin de ne rien perdre de l'immersion. Malko se retrouva coincé par la foule, juste derrière Madhu Gupta, elle-même arc-boutée contre une barrière. La nuit était presque complètement tombée. Les gens poussaient comme des fous pour essayer de voir le départ des fusées. On n'aurait pas passé une feuille de papier à cigarette entre Malko et Madhu Gupta.

Celle-ci commença à réagir, cambrant ses reins et animant sa croupe d'une ondulation perceptible seulement par Malko. Ce dernier, collé à elle, des pieds à la nuque, sentit ses reins s'embraser. Madhu Gupta tourna vers lui des yeux noyés de désir. En quelques instants, elle avait balayé ses soucis. Autour d'eux, la foule continuait à hurler à chaque départ : de feu d'artifice.

Personne ne vit Malko écarter les pans du sari rouge. Madhu se cambra encore plus et il s'engloutit en elle d'une seule poussée. Elle ondulait et tressaillait sur place. C'était le moment où le palanquin portant l'effigie de Durga s'immergeait dans l'eau limoneuse de la Yamuna. Le mouvement de la foule le souda encore plus à Madhu. Même s'il l'avait voulu, il n'aurait pas pu se dégager. Chauffé à blanc par cette ambiance, il ne tarda pas à exploser au fond de son ventre. Il sentit ses jambes trembler et eut l'impression que la veuve ne tenait debout que par le sexe en elle...

La déesse Durga engloutie, la foule commençait à refluer. Malko en fit autant. Le sari retomba en plis harmonieux et lorsque Aram réapparut, ravi, Madhu Gupta ressemblait de nouveau à une mère admirable.

*

* *

Le Chesterfield mauve était si moelleux que Malko fut tenté de s'endormir. Il leur avait fallu presque deux heures pour regagner la maison de Madhu Gupta.

Entre son bref orgasme et le bain de foule, Malko avait l'impression d'être passé dans une essoreuse. Chassée un bref instant, son angoisse était revenue au galop.

Après avoir grignoté avec Madhu quelques morceaux de mouton épicé, il regardait avec elle *Rambo* sur la télé Akaï couplée avec un magnétoscope. Pour une fois, son appétit sexuel semblait assouvi. Elle se disait peut-être qu'avec la nuit devant elle, le temps ne lui

manquerait pas pour se rattraper. Voluptueuse et passive, elle attendait le bon vouloir de Malko, allongé sur le lit Romeo.

Celui-ci demanda d'un ton détaché :

— Tu connaissais Alan depuis longtemps ?

— Presque depuis son arrivée, dit-elle. Je l'avais rencontré dans un cocktail et je l'avais trouvé très séduisant. Alors, nous avons eu une aventure ensemble et ensuite, nous sommes restés copains.

— Sais-tu comment il a rencontré le colonel Lambo ?

— C'est moi qui les ai présentés.

— Ah bon ! Lambo était aussi...

Madhu eut un rire gêné.

— Lui, il sauterait sur n'importe quelle femme. Il m'a presque violée un jour. Mais il ne me plaît pas. Et puis, je le connais trop. Depuis l'Université. Nous sommes même allés en Union Soviétique ensemble.

Malko se tourna vers elle :

— Ah bon, à quelle occasion ?

— Invités au Festival Mondial de la Jeunesse... C'est un organisme très puissant en Inde. Tous les ans, il offre des voyages à de jeunes Indiens. On s'était bien amusés. Moi, j'avais eu une aventure avec un Russe superbe. Il avait un *lingam*⁽⁴⁸⁾ énorme, ajouta-t-elle. Un dieu. Pratap aussi ne s'était pas ennuyé...

— Oui ?

— Il avait même failli avoir de sérieux ennuis, continua Madhu Gupta. il a plus ou moins violé une fille – une Soviétique – qu'il avait attirée dans sa chambre d'hôtel, au *Bolchoï*. On l'a emmené à la Milice. Il était bouleversé parce que si les autorités indiennes apprenaient cela on le virait de l'université où il avait une bourse. Heureusement, les miliciens ont été sympas. On lui a passé un savon et ils l'ont relâché... Pourquoi me parles-tu de lui ?

— Parce qu'il n'y a plus que lui pour m'aider, dit-il en se demandant si la CIA connaissait cet épisode.

Madhu lui jeta un regard intrigué :

— Qu'est-ce que tu cherches au juste ?

— À empêcher qu'on assassine Radjiv Gandhi, avoua-t-il.

Il la mit au courant du complot du 31 octobre.

— Et Shanti Singh ? demanda-t-elle. Pourquoi t'y intéresses-tu ?

— Je crains qu'elle ne soit mêlée à l'histoire.

— Elle !

— Eh oui, c'est une Sikh, n'oublie pas.

— Jamais je ne l'aurais pensé, murmura Madhu Gupta. Elle est si calme...

— À qui as-tu dit que je dormais ici ? demanda Malko.

Elle le regarda avec surprise.

— Mais à personne, même pas à Aram. Pourquoi ?

— Pour rien, dit Malko. J'ai sommeil.

Il appuya sur la télécommande de la télé Akaï, interrompant le film. Elle s'étira.

— Moi aussi, je suis fatiguée. Tout à l'heure, c'était formidable dans le parc. J'avais l'impression de faire l'amour avec dix mille hommes à la fois, avec toute cette foule autour de nous. J'ai cru que j'allais m'évanouir, mes jambes ne me soutenaient plus. Demain matin, je te réveillerai avec ma bouche.

Elle s'allongea sur le ventre, la croupe offerte en une provocation muette. Malko attendit que son souffle régulier lui indique qu'elle dormait. Il se leva, récupéra le Colt 45 et le plaça par terre à côté de sa main. Il se demandait si son hypothèse allait se vérifier ou non.

*

* *

Il était près de deux heures du matin et Malko avait beaucoup de mal à ne pas succomber au sommeil. Ce fut d'abord un bruit clair venant du jardin qui l'alerta, comme si on avait heurté un objet. Ensuite, le silence retomba pendant d'interminables minutes ; Madhu Gupta dormait. Lui avait l'impression que les battements de son cœur s'entendaient à des kilomètres... Il dut prêter l'oreille pour surprendre un frôlement, venant cette fois de l'intérieur de la maison. Il hésita à réveiller Madhu. Y renonça. Il allait faire fuir l'intrus...

Silencieusement, il roula hors du lit, se dissimula près de la porte, Colt au poing.

L'homme se déplaçait si doucement qu'il surgit dans la chambre sans que Malko l'ait entendu venir. Ils se trouvaient à quelques centimètres l'un de l'autre. Malko appuya sur le commutateur électrique et la lumière inonda brutalement la pièce. Madhu Gupta était sur le côté, exposant sa croupe somptueuse. Un homme de petite taille, les cheveux noirs, en pantalon et T-shirt sombre, s'était immobilisé au milieu de la pièce, un long poignard dans la main droite. C'était Ammand Singh. Il fléchit sur ses jambes, comme un chat, se retourna d'un bloc et son bras balaya l'air à l'horizontale. Si Malko n'avait pas été sur ses gardes, il aurait été éventré.

Instinctivement, son index pressa la détente du Colt.

Son adversaire bougeait avec la rapidité d'un serpent. Le projectile ne fit que l'effleurer. Madhu Gupta se dressa en sursaut, réveillée par la détonation assourdissante. L'intrus fonçait déjà vers la fenêtre. Il s'y jeta la tête la première, brisant la vitre et disparut dans l'ombre du jardin. Madhu hurlait de terreur. Malko plongea à son tour dans l'obscurité, sortit du jardin, et émergea dans l'avenue déserte. Le tueur avait disparu. Comme tous les jardins communiquaient entre eux, c'était rechercher une aiguille dans une meule de foin.

Il retourna dans la chambre. Madhu poussa un cri en voyant le Colt.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?
— Quelqu'un est entré dans la maison, dit Malko, il était armé.
— Il faut appeler la police, dit-elle. Ils vont le trouver, il doit être caché dehors...

— Non, dit Malko, je ne veux pas de la police.

— Pourquoi ?

Elle se mordit les lèvres et dit aussitôt :

— Ce n'était pas un vrai cambrioleur... C'était pour toi ?

— Oui, dit Malko. Habille-toi, je dois aller quelque part et je ne veux pas te laisser seule. Tu es aussi en danger de mort.

Les traits de la veuve se défirent.

— Moi ! Mais pourquoi ?

— Je t'expliquerai plus tard, dit-il. Viens, je t'installe au *Taj Mahal*.

— Qu'est-ce qu'on va penser de moi ? gémit-elle. Je n'ai jamais été dans un hôtel avec un homme.

— Ça vaut mieux que de se faire égorger, dit Malko. Je vais te prendre une chambre. Tu diras que ta maison a brûlé.

— Et mon fils ?

— Il ne risque rien. C'est à nous qu'on en veut.

Elle passa rapidement un *dhoti* et une blouse, prit son sac, laissa un mot à l'*ayah* et le suivit. Dépassée.

Malko prit le volant de la Maruti. Pour lui, la nuit n'était pas finie. Son hypothèse se vérifiait au-delà de toute espérance. Sans lui, Madhu serait morte maintenant.

Au *Taj Mahal*, la réceptionniste écouta à peine les explications de Madhu et lui donna une chambre au même étage que Malko. Ce dernier l'y accompagna.

— Enferme-toi, et n'ouvre à personne, dit-il. Je t'expliquerai tout à l'heure ce qui se passe. Peux-tu me dire où habite Pratap Lambo ?

— Tu vas le voir maintenant ?

— Oui.

— C'est dans le sud, à New Jeevan Colony 45/17, troisième étage.

Malko nota l'adresse et repartit vers l'ascenseur.

Déterminé et mortellement triste. Si seulement il avait compris plus tôt, Alan Prager ne serait pas mort.

Dans la Maruti, il se plongea dans le plan imparfait de Delhi. Il se perdit deux fois et arriva enfin au pied de l'immeuble de trois étages où habitait le colonel Lambo. C'était presque déjà dans la campagne. Une fenêtre était allumée au troisième étage. Il s'y attendait. Il grimpa silencieusement et sonna.

*

* *

Le battant s'ouvrit presque aussitôt sur le colonel Pratap Lambo en gilet de corps et pantalon, mais les cheveux impeccablement

brillantins. Une expression de stupéfaction intense envahit son visage en voyant Malko.

— Vous n'êtes pas venu cet après-midi. Qu'est-ce que... que voulez-vous ?

— Il est tard, remarqua Malko, vous ne dormiez pas ?

Le petit colonel indien eut un rire nerveux.

— Non, j'ai souvent des insomnies, j'écoute de la musique. Mais qu'est-ce qui vous amène maintenant ? Entrez.

Ses yeux proéminents bougeaient sans arrêt. Malko fit un pas en avant, en pleine lumière, et Pratap Lambo aperçut le lourd pistolet au bout de sa main droite. Malko releva l'arme, la braquant sur le colonel.

Celui-ci grimaça un sourire maladroit.

— Mais... Qu'est-ce qui vous prend ?

Malko le repoussa au bout du canon vers un bureau.

À côté du torse frêle de l'Indien, le pistolet paraissait énorme...

— Colonel Lambo, dit Malko, je crois que c'est la fin du voyage pour vous. Asseyez-vous.

L'Indien obéit, le regard fixé sur le gros automatique. Peu à peu, il reprenait ses esprits. Ses gros yeux pleins de reproche accrochèrent ceux de Malko :

— Pourquoi me menacez-vous ?

— Alan Prager vous a téléphoné hier soir, dit-il. Il vous a averti qu'il allait entrer en contact avec Arun Nehru, le ministre de l'Intérieur.

Il vit le regard du colonel indien vaciller.

— Oui, dit-il après une courte hésitation. Pourquoi ?

— Or, on a assassiné Alan Prager ce matin, dit Malko.

— Oui, et alors ?

Sa pomme d'Adam montait et descendait sur son cou maigre.

— Cette nuit, quelqu'un est venu pour tuer Madhu Gupta..., continua Malko. C'est probablement cet assassin que vous attendiez au lieu de moi. Voilà pourquoi vous ne dormiez pas...

Pratap Lambo secoua la tête.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire... Pourquoi aurais-je voulu faire tuer Madhu Gupta ? C'est une vieille amie...

Malko s'appuya au bureau sans quitter l'Indien des yeux.

— Pour une raison dont nous allons parler bientôt. Vous avez protégé Lal et Ammand Singh. Vous les avez informés que Vedla travaillait pour Alan Prager. Voilà pourquoi ils l'ont tuée. Elle avait dû surprendre une conversation et vous identifier. Elle a cherché à joindre Alan Prager peu de temps avant sa mort.

« Vous avez prévenu Lal et Ammand Singh. Et c'est vous qui avez fait liquider Lal Singh. Pour qu'il ne puisse pas vous compromettre. Vous avez aussi freiné l'enquête sur Shanti Singh. Ce ne sont pas vos supérieurs qui l'ont fait. C'est vous.

« Quand Alan Prager, qui ne se doutait de rien, vous a appris qu'il fallait avertir votre ministre, vous avez eu peur et vous l'avez fait éliminer... Seulement, vous saviez qu'il passerait par Madhu Gupta à cause de son amitié avec Arun Nehru. Il fallait qu'elle disparaisse aussi. Cela a failli réussir.

Silence. Puis le colonel indien réagit, secouant la tête avec indignation :

— C'est de la folie ! Pourquoi aurais-je fait une chose pareille ? Vous êtes bien placé pour savoir que je travaillais avec Mr Prager. Il me payait régulièrement. En plus, c'était un ami...

Malko le regarda longuement :

— J'aurais eu du mal à répondre à cette question avant ce soir. Maintenant, je sais qu'il n'était pas le seul à vous payer et cela, il ne l'a jamais soupçonné.

Les paupières du colonel battirent désespérément.

— Que voulez-vous dire ?

Malko fixa ses yeux affolés.

— Colonel, vous avez été recruté par les Soviétiques, il y a très longtemps. À Moscou. Souvenez-vous de l'incident de l'hôtel *Bolchoï*...

Il eut l'impression que le petit colonel rapetissait encore. Il regardait Malko comme si c'était le diable. Hésitant à nier. Malko le poussa dans ses retranchements.

— Colonel, dit-il, à votre place, je ne mentirai pas. Il suffit que je donne un coup de téléphone au ministre de l'Intérieur pour que vous vous retrouviez au Red Fort. Et ce ne sera pas agréable...

Silence. Pratap Lambo passa une main sur son front, remettant en place une mèche rebelle.

— Que voulez-vous savoir ? demanda-t-il faiblement.

— Beaucoup de choses, dit Malko. Et je tiens à en garder une trace.

Il avisa un petit magnétophone sur la table, vérifia qu'il y avait une cassette et l'enclencha sur « enregistrement ».

— Maintenant, dit-il à l'Indien, je vous écoute.

Pratap Lambo regarda l'appareil comme si c'était un cobra.

— Mais...

Malko leva lentement le canon du Colt.

— Colonel Lambo. Ou vous parlez ou je vous mets une balle dans la tête. Que s'est-il passé depuis votre voyage à Moscou ?

Le colonel baissa les yeux et finit par avouer d'une voix imperceptible :

— Ils m'ont recontacté. Ils m'ont demandé si je voulais travailler pour la paix, avec eux. Que je serais récompensé. D'abord, j'ai refusé.

— Alors, ils vous ont menacé ?

Il inclina la tête affirmativement :

— Oui... Ils avaient des photos et ma déclaration manuscrite où

j'avouais avoir violé une Soviétique mineure.

Le piège avait été bien monté...

— Et ensuite ? Ils vous ont « traité ». Qui vous traitait ?

— Un des dirigeants de All India Peace and Solidarity Organisation.

— Qui ?

Nouvelle hésitation. Puis Pratap Lambo lança à voix basse :

— Youri Kapralov. Il y a des réunions régulières. Il me demandait des documents, des informations...

Donc, la CIA utilisait comme agent une taupe soviétique. Pauvre Alan Prager...

— Il savait que vous connaissiez Prager ?

Le regard chavira.

— Oui.

— Qu'a-t-il dit ?

— De lui communiquer toutes les informations que je lui donnais. Parfois, il m'interdisait de lui livrer certains documents.

Tout cela était d'une clarté saisissante. Malko arrêta le magnétophone et le silence retomba. Pratap Lambo s'essuya le front.

Malko empocha la cassette. Il en avait assez pour causer de sérieux ennuis au colonel Lambo, mais il lui manquait le principal. Des agents soviétiques, l'Inde en pullulait. Les Russes étaient en assez bons termes avec le gouvernement indien pour avoir des relais plus haut placés que le colonel Lambo.

— Que vous a demandé votre traitant dans l'affaire du complot sikh ?

Pratap Lambo s'ébroua. Maintenant, il était brisé.

— Quand j'ai rapporté à Kapralov ce que Mr Prager m'avait dit, votre arrivée et votre enquête, il est devenu très nerveux. Il m'a convoqué pour m'annoncer que si je faisais en sorte que le complot puisse aboutir, il y aurait un *lakh*⁽⁴⁹⁾ pour moi. Il fallait que j'arrête toutes les recherches, que je protège tous ceux qui étaient impliqués. J'avais peur. Alors il m'a promis qu'ensuite, le gouvernement serait différent. Que je serai récompensé officiellement...

Malko essayait de comprendre comment le KGB s'était immiscé dans le complot sikh.

— Colonel, dit-il, ce complot a bien été fomenté par des Sikhs ?

Pratap Lambo s'agita. Il avait hâte maintenant de se dédouaner. C'était devenu un vrai moulin à paroles.

— Absolument, dit-il, mais les Soviétiques étaient au courant. Ils ont des gens à eux chez les Sikhs extrémistes. Dont un homme très influent. C'est lui qui a poussé ses amis à monter le complot, je crois.

— Qui est-ce ?

— Je ne sais pas. Il ne me l'a jamais dit.

Les Soviétiques manipulaient toute l'histoire par les deux bouts, et

la CIA n'y avait vu que du feu, croyant à une nouvelle foudrerie des indépendantistes sikhs.

— Savez-vous pourquoi les Soviétiques voulaient la mort de Radjiv Gandhi ? demanda Malko.

— Ils pensent qu'il se rapproche trop des Américains. Il a cessé l'aide aux Tamouls au Sri Lanka, il est allé plusieurs fois à Washington et les Américains lui ont promis de le réconcilier avec le Pakistan. Évidemment, l'Inde et le Pakistan réconciliés, les Soviétiques perdaient leur principal levier dans la région.

Malko en savait assez sur ce point. Il restait quelque chose à éclaircir.

— C'est Youri Kapralov qui vous a donné l'ordre de liquider Alan Prager ?

— Oui, c'est lui.

Malko plongea son regard dans celui du colonel indien qui se déroba aussitôt. Fébrilement, presque pathétiquement, Pratap Lambo répéta :

— C'est lui, c'est Kapralov.

Il suait le mensonge. Malko ne le croyait pas. Il était extrêmement rare qu'un grand service comme le KGB s'attaque directement à un officier d'un service rival. Il y avait trop de moyens de rétorsion... Mais Lambo s'accrochait à son mensonge, ne quittant pas des yeux le canon du Colt. Malko essaya quand même d'en savoir un peu plus.

— C'est Alan Prager qui vous a dit qu'il avait demandé à Madhu Gupta de contacter Arun Nehru ou il était sur écoute ?

— C'est lui.

Finie la volubilité. Un souffle. Il s'était encore ratatiné. Malko le laissa encaisser le coup et continua, impitoyable :

— Donc, vous saviez où trouver Ammand Singh. Et vite...

— C'est Kapralov qui savait, murmura l'Indien.

Il ramena une mèche brillantinée qui tombait sur son front. Toujours Kapralov.

— Je ne suis qu'un exécutant, gémit-il, ils me tiennent. Et ils me donnent très peu d'informations.

Malko regarda le petit appartement : une télé couleur, un magnétoscope et une télé Akai flambant neuve, hypermoderne avec son écran plat, des meubles design, dignes de Romeo, un Nikon... Ce n'est pas avec ses trois mille roupies par mois que Pratap Lambo s'était payé tout cela. Sans parler de la vieille américaine bleue qui valait au bas mot cent cinquante mille roupies. Plus de dix ans de solde !

— Bien, dit Malko, nous allons voir Kapralov.

Pratap Lambo se décomposa.

— Mais... c'est impossible ! Qu'est-ce que vous voulez lui...

— À lui, rien, dit Malko. Mais je veux Ammand Singh. Puisque vous me dites qu'il est le seul à savoir où il se trouve...

L'Indien lui jeta un regard suppliant :

— S'il sait que je vous ai parlé de lui, il me fera tuer.

— Si vous refusez de m'y conduire, moi, je vous tuerais tout de suite.

Il avançait encore le pistolet, presque à toucher le visage de l'Indien. Ce dernier louchait à force de fixer le trou noir du canon. Lentement, le pouce de Malko ramena en arrière le chien extérieur de Colt. Cela fit un petit « clic » qui résonna clairement dans la pièce silencieuse. Pratap Lambo murmura soudain, les yeux baissés :

— Je crois que je sais où Ammand Singh se trouve en ce moment...

— Ah bon ! Comment ?

— Il m'a téléphoné après, heuh... Il voulait venir ici, j'ai refusé. Mais je l'ai mis à l'abri.

— Où ?

— Dans les bureaux de l'AIPSO⁽⁵⁰⁾ .

Malko lui jeta un regard incrédule.

— Vous plaisantez ? L'infrastructure du KGB !

— Oui, oui, il ne voulait pas retourner dans sa planque habituelle. Il avait peur. Alors, je l'ai retrouvé là-bas. Je lui ai ouvert.

— Vous aviez la clef ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Je rencontre là-bas quelque fois Youri Kapralov.

Malko tendit la main gauche.

— Donnez-la-moi.

— Tout de suite.

Pratap Lambo recula vers son bureau et, avec un sourire bien veule, plongea la main dans un tiroir. Le canon du Colt s'abattit sur son poignet juste avant qu'il la ressorte. Malko se pencha et aperçut la crosse d'un Webley. Pratap Lambo retira sa main comme s'il y avait un serpent dans le tiroir.

— Je vous jure que je ne voulais pas... La clef est là. Le porte-clefs avec la boule dorée.

— Reculez !

L'Indien obéit et il s'empara du porte-clefs. Il l'examina rapidement. C'était un mini-kaléidoscope avec des photos pornos. Malko l'empocha.

— Bien, dit-il. En route pour l'AIPSO !

Pratap Lambo vira au gris.

— Mais... Vous...

— Vous avez prévenu Youri Kapralov ?

Le colonel indien secoua vigoureusement la tête :

— Non, non, c'était juste pour cette nuit.

Si le Soviétique savait ça ! Décidément, les Indiens n'étaient fiables avec personne. Malko le fixa, écœuré. Réalisant qu'il n'avait pas encore posé la vraie question.

— Cet attentat ? demanda-t-il. Comment doit-il se produire ?

De nouveau, Pratap Lambo arbora une expression pathétique.

— Je vous jure, je l'ignore. J'ai seulement appris il y a quelques jours que Shanti Singh a un rôle important.

Malko eut un léger haussement d'épaules. C'était possible, après tout. Pratap Lambo n'était sûrement pas dans les secrets du KGB. Encore moins dans ceux de Kuldip Singh...

— Nous éclaircirons cela plus tard. Allons-y.

Le colonel indien hésita quelques instants, puis, devant la menace silencieuse du Colt, passa une chemise...

Ils descendirent. La nuit était tiède et calme. Malko tendit à l'Indien les clefs de la Maruti :

— Conduisez.

Il leur fallut un quart d'heure, sans échanger un mot, pour atteindre Hauz Khas. Alors qu'ils tournaient autour d'un *roundabout*, un *rickshaw* attardé surgit, leur coupant la route.

Pratap Lambo freina pour l'éviter, projetant Malko contre le tableau de bord. Le Colt posé sur ses genoux tomba sur le plancher de la voiture.

Avant que Malko ait eu le temps de réagir, le colonel indien avait jailli de la voiture et s'enfuyait à toutes jambes. Malko perdit quelques précieuses secondes à récupérer son arme, puis bondit à sa poursuite. Pratap Lambo filait droit vers une maison sans lumière entourée d'un grand jardin. Il franchit d'un bond la clôture peu élevée et disparut dans l'obscurité. Malko accéléra. S'il le perdait, c'était la catastrophe. Il allait alerter Ammand Singh et les Soviétiques. Il aperçut le colonel traversant une pelouse comme une flèche, en direction du muret la séparant du grand jardin voisin.

L'Indien se rua à l'assaut de l'obstacle.

— Pratap, arrêtez ! cria Malko.

L'autre grimpa encore plus vite. Malko visa à côté de l'Indien et tira, déclenchant un concert d'aboiements. Pratap était presque au faite du mur.

Prenant son arme à deux mains, Malko ajusta soigneusement sa cible. La détonation se répercuta longuement dans la nuit. Pratap Lambo glissa lentement le long du mur et demeura immobile dans l'herbe. Malko courut jusqu'à lui. Le colonel indien, couché sur le côté, respirait par saccades. Un énorme trou dans la poitrine, il était en train de s'étouffer avec son propre sang. Déjà inconscient.

Malko regagna sa voiture abandonnée en pleine chaussée et démarra. Trois minutes plus tard, il croisa une Jeep de la police lancée à toute vitesse. Les voisins avaient dû l'alerter après les coups de feu. Comme un automate, il regagna le *Taj Mahal*. Ce n'est que là qu'il pourrait trouver l'adresse de l'AIPSO. Pour aller surprendre Ammand

Singh.

Comme chaque fois qu'il se trouvait confronté à la violence et obligé de tuer, il était envahi par une grande amertume. Certes, Pratap Lambo était une ordure, mais il n'arrivait pas à se faire à l'idée de tuer. De plus, Pratap Lambo aurait été beaucoup plus utile vivant que mort. Car Malko n'avait pas encore gagné. Il ne savait toujours rien de précis du complot et la disparition du colonel indien le privait du seul témoin à charge possible. Il avait contre lui le KGB, les Sikhs et Shanti Singh, sûrement la plus dangereuse. Sans parler de l'inertie de la bureaucratie indienne...

Il regretta de ne pas avoir le numéro privé de Foster, le chef de poste de la CIA. Il eut été bon de le mettre au courant au sujet de Lambo. Il pensa avec ironie qu'aux yeux « officiels » de la Company, le meurtre de Radjiv Gandhi ne le concernait plus.

Pourtant, il se sentait incapable de décrocher. Trop de gens avaient déjà payé de leur vie : Amarjit, Vedla, Alan Prager, Vijay... Vis-à-vis d'eux, il ne pouvait pas obéir aux ordres de la Company. Même s'il risquait une fois de plus sa vie. Car, il était de plus en plus persuadé que, pour assassiner Radjiv Gandhi, les comploteurs devaient d'abord se débarrasser de lui pour une raison qu'il ignorait. Il s'arrêta sous l'auvent du *Taj Mahal*, fila vers le coin des téléphones dans le lobby et se plongea dans l'annuaire de Delhi.

CHAPITRE XVI

Malko tourna autour des colonnes blanches de Connaught Circus et redescendit Barakhamba Road, une grande artère filant vers l'est. Il ralentit, cherchant un building qui se nommait New Delhi House. Il finit par le trouver un kilomètre plus loin : un immeuble moderne en mauvais état qui semblait avoir été ravagé par un cyclone. Une Jeep de la police était stationnée au carrefour suivant, avec des soldats. Malko se gara dans la contre-allée déserte, réveillant quelques clochards, puis revint sur ses pas, observant le bâtiment : huit étages, des dizaines de bureaux.

Il s'immobilisa, pensif, impressionné par le silence. Autant Delhi pouvait être bruyante de jour, autant elle était calme la nuit.

En dépit de sa fatigue, il se sentait incroyablement lucide. Tout le mécanisme de l'opération Safran Tigers était démonté. Il ne lui manquait qu'un élément. Le nom du « relais » soviétique chez les Sikhs. Celui qui avait « poussé » le projet d'assassinat de Radjiv Gandhi, à leur demande. Le reste était clair, une opération complexe utilisant comme toujours des haines déjà accumulées. Il était certain que Shanti Singh ignorait qu'elle travaillait pour l'Union Soviétique en croyant venger son père.

C'était le danger du terrorisme : on se fait toujours manipuler.

Le New Delhi House avait piteuse allure sous la lueur des réverbères. De l'architecture moderne rongée par l'humidité et le manque d'entretien. Des structures de métal pendaient de sa façade, prêtes à se détacher. Malko examina le hall sombre, desservant de nombreuses boutiques, fermées à cette heure indue. Il s'avança dans un passage public où quelques clochards dormaient sur le dallage. Il vit à droite un gardien, lui aussi endormi profondément, dans son fauteuil.

Sur un pan de mûr s'étalait la liste des bureaux. Il commença à la détailler. Des banques, des compagnies commerciales. Il repéra enfin une modeste plaque de cuivre annonçant « All India Peace and Solidarity Organisation, Second Floor ».

Il s'engagea dans l'escalier sombre, éclairé par des veilleuses funèbres. Il était d'une saleté repoussante comme la plupart du temps en Inde. Les deux étages n'en finissaient pas. Il déboucha finalement dans un couloir désert et le suivit jusqu'au bout. La porte qu'il cherchait était la dernière à droite. Il écouta : aucun bruit. Avec

précaution, il sortit le porte-clefs de Pratap Lambo et mit la clef dans la serrure. Après deux tours, le battant s'ouvrit sans difficulté. L'entrée était plongée dans l'obscurité.

Il attendit quelques secondes, laissant ses yeux s'habituer à la pénombre, le Colt au poing. Les bureaux étaient absolument silencieux. Il prit le risque d'allumer, éclairant une petite entrée, avec un bureau et une machine à écrire, une salle de conférence vide et un couloir. Malko s'y engagea, allumant là aussi, et entreprit d'explorer les pièces. La première était vide, un débarras. La seconde se révéla être une sorte de chambre, avec un lit de camp.

Son cœur battit plus vite. Un homme, torse nu, dormait, allongé sur le dos. Une sorte de bande blanchâtre lui recouvrait les yeux. À côté de lui se trouvait un bocal contenant les mêmes choses blanchâtres avec des écailles : de la peau de serpent ! Malko remarqua les pieds nus et sales de l'Indien.

C'était Ammand Singh, le tueur. L'homme qui lui avait échappé chez Madhu. Il fit un pas en avant, afin de tenter de s'emparer de l'arme qu'il ne pouvait manquer d'avoir, avant qu'il ne se réveille. Mais soudain, Ammand Singh sursauta, prévenu d'une présence par un sixième sens. Il arracha les bandeaux de peau de serpent et se dressa sur son séant. Ses petits yeux enfoncés clignotaient comme ceux d'un myope. Malko braqua le Colt sur lui.

— *Get up and don't try anything funny*⁽⁵¹⁾ ! lança-t-il.

L'Indien le fixa, d'abord ahuri, puis ses traits se resserrèrent avec une expression de haine concentrée. Il demeura une fraction de seconde immobile, puis, pivotant, plongea la main droite dans l'espace entre le lit et le mur.

Malko vit sa main droite réapparaître, serrant la crosse d'un gros Browning et il eut tout juste le temps d'appuyer sur la détente du Colt. L'énorme projectile de 11.43 frappa Ammand Singh sur le côté gauche de la poitrine, le rejetant sur le lit. Le second pénétra par la joue et fit éclater la mâchoire, arrachant quelques dents au passage et terminant sa course dans le cervelet.

Foudroyé, l'Indien eut un bref spasme et demeura immobile tenant encore son arme. L'âcre odeur de la cordite flottait dans la petite pièce. Le cœur de Malko battait à cent cinquante. Celui qu'il venait de tuer était évidemment un assassin responsable de centaines de morts, mais il aurait quand même des problèmes s'il se faisait prendre. Les Indiens seraient trop contents de faire porter à la CIA le chapeau des deux Boeing. Il voyait déjà les manchettes : *un agent de la CIA élimine un témoin gênant*.

Il jeta un bref coup d'œil au petit homme inondé de sang. Penser qu'il avait tué de sang-froid trois cents personnes en posant une bombe à bord d'un avion... Simplement par haine du gouvernement indien...

Le monde était fou !

Il fouilla rapidement un sac de cuir dissimulé derrière le lit, y laissa le Browning et des cartouches, prit un carnet et jeta à terre le porte-clefs de Pratap Lambo. Puis, il fonça vers la sortie. C'était le moment délicat. Arrivé au bout du couloir, il écouta : pas la moindre sirène de police. Il avait une chance de s'en sortir. Au lieu de redescendre par le même escalier, il chercha et finit par en dénicher un autre, au fond, encore plus sombre et plus sale. Il le dévala le cœur dans la gorge, s'attendant à chaque seconde à voir débouler des policiers.

Le hall était toujours aussi calme et le gardien dormait du sommeil du juste. Personne n'avait entendu les coups de feu. Il sortit de New Delhi House sans se presser et regagna sa voiture.

Les battements de son cœur ne se calmèrent qu'en arrivant dans Jan Path.

Le grand immeuble abritant les Télécommunications était ouvert toute la nuit. Il se gara dans la cour, entra et chercha les cabines téléphoniques. Tirant une pièce de 50 *países*, il composa le 100, le numéro de la police. Une femme qui parlait un très mauvais anglais lui demanda ce qu'il voulait.

Articulant lentement pour être sûr d'être compris, il lui annonça :

— Un homme recherché par le RAW et l'IB se trouve dans un bureau de New Delhi House...

Il précisa l'étage et la raison sociale avant de raccrocher. Les Soviétiques allaient avoir du mal à expliquer aux Indiens pourquoi Ammand Singh avait choisi leur local pour se cacher. Toujours ça de pris pour la CIA...

Il était presque quatre heures quand il arriva à l'hôtel. Le hall du *Taj Mahal* était désert et il monta directement dans sa chambre. Il s'arrêta sur le pas de la porte, tétanisé. Madhu Gupta, assise sur le lit, le visage ruisselant de larmes, se précipita vers lui.

— Aram ! dit-elle. Ils ont enlevé mon fils !

Au milieu des larmes et des reniflements, Malko finit par apprendre la vérité. Tandis qu'il courait après Pratap Lambo et Ammand Singh, les autres membres du complot avaient réagi : Narinder Singh, le chauffeur de Shanti Singh, s'était présenté à l'appartement de la veuve. Il avait réveillé *l'ayah* et, sous la menace, forcée à téléphoner à Madhu Gupta. Afin de lui préciser qu'il emmenait son fils et que si elle disait un mot à la police, elle ne le reverrait jamais... Shanti Singh avait appelé, elle-même, un peu plus tard, disant la même chose, exigeant de parler à Malko dès qu'il serait de retour.

— Il faut le sauver ! supplia Madhu. Je n'ai que lui !

Pathétique, elle s'accrochait à Malko. Celui-ci, ivre de rage de n'avoir pas prévu cette éventualité, s'ébroua, essayant de chasser l'épuisement qui l'envahissait.

C'était une manœuvre désespérée de la part de Shanti. Le complot s'effritait Shanti identifiée, quelle chance avait-elle encore de réussir ? il lui restait deux jours avant le délai fatidique. Bien sûr, l'action pouvait avoir été décalée, mais Malko n'ignorait pas que les attentats terroristes se préparent à l'avance et qu'on ne change pas de plan à la dernière seconde sans encourir des risques sérieux.

Donc la machine infernale continuait à cliqueter. Puisque Shanti avait enlevé le fils de Madhu Gupta pour l'empêcher de parler au ministre de l'Intérieur, lui réservant encore quelques heures de tranquillité. Alan Prager mort et Malko neutralisé, rien ne permettait de remonter jusqu'à elle puisque le colonel Lambo avait bloqué les informations la concernant...

La sonnerie du téléphone arracha Malko à ses réflexions. Madhu Gupta sursauta.

— C'est elle ! Je lui ai dit de rappeler ici, je ne voulais pas rester seule dans ma chambre.

Malko décrocha. D'abord, il eut l'impression qu'il n'y avait personne au bout du fil.

— Allô ?

— Mr Linge ?

C'était la voix douce de Shanti Singh.

— Oui.

— Ce n'est pas à vous que je désirais parler. Voulez-vous me passer la personne qui est avec vous ?

Malko tendit l'appareil à Madhu.

— Elle veut te parler.

Il l'observa tandis qu'elle écoutait Shanti. Ses traits se décomposèrent un peu plus, elle balbutia une réponse inintelligible, puis écarta le récepteur de son oreille et dit :

— Elle veut que je t'accompagne chez elle. D'ici une demi-heure, sinon mon fils mourra. Si tu acceptes, elle me le rendra immédiatement.

Malko prit le récepteur des mains de la veuve.

— Shanti ! Vous êtes perdue ! Ce que vous faites est...

La jeune Sikh le coupa :

— Je suis à la poste, je n'ai pas le temps de discuter. Vous avez trente minutes pour obéir. Il ne vous sera fait aucun mal. J'ai simplement besoin de vous neutraliser...

— Comment saurai-je que vous rendrez l'enfant ?

— Quand elle vous aura déposé, elle repartira chez elle. Son fils l'y rejoindra. S'il ne venait pas, elle aura tout le temps d'alerter la police.

Clac, elle avait raccroché. Malko affronta le regard de la veuve. Les options étaient limitées : prévenir la police signifiait la fin du complot et l'arrestation ou au moins la mise hors circuit de Shanti Singh, mais

sûrement la mort du petit monstre... Madhu Gupta baissa la tête et murmura :

— Je ne comprends pas tout ce qui se passe, mais je t'en prie, fais tout ce que tu peux pour sauver mon enfant...

Malko regarda la lune. Dans ces moments-là, on se sent bien seul. Shanti avait bien manœuvré. Quelle recrue pour le KGB ! Il avait une minuscule chance de la retourner s'il parvenait à lui parler. Et de toute façon, il se sentait incapable de condamner à mort le fils de Madhu Gupta...

S'il faisait appel soit à la police indienne, soit à la CIA, il connaissait d'avance leur réaction. Au nom de la « Raison d'État », on sacrifierait sans hésiter le fils de Madhu Gupta. C'est par sa faute qu'elle était dans le pétrin, c'était à lui de l'en sortir.

— Habille-toi, dit-il, nous allons chercher ton fils.

*

* *

Madhu Gupta, sa main étreignant celle de Malko, n'avait pas dit un mot durant le trajet, se contentant de renifler discrètement. Les premières lueurs de l'aube commençaient à apparaître et déjà des files immenses et résignées attendaient aux arrêts des bus. Une journée comme les autres pour les habitants de New Delhi. Et pourtant, si les comploteurs réussissaient à tuer le Premier ministre, l'Inde risquait d'exploder.

Malko arrêta la Maruti en face des piliers où les plaques lumineuses indiquaient « Lt-Colonel Singh ». La villa de Shanti était plongée dans l'obscurité. Il se tourna vers Madhu Gupta.

— Je vais y aller, dit-il. Tu repars immédiatement. Si dans trente minutes, ton fils n'est pas là, appelle ton ami Arun Nehru. Explique-lui ce qui se passe et demande-lui de se mettre en rapport avec Mr Foster, à l'ambassade américaine.

Il la vit se mordre les lèvres pour ne pas pleurer et ajouta vivement :

— N'aie pas peur. Je suis presque sûr qu'elle va te rendre ton fils.

— Et toi ?

Bonne question. Malko se jetait dans la gueule du loup. Mettant en péril sa mission pour une considération humanitaire. Pas vraiment recommandé dans un Service. Seulement, il avait une éthique et il s'y tenait.

— Moi, dit-il, je vais m'en sortir.

— Elle va te tuer ! gémit-elle.

— Ce n'est pas son intérêt, mentit Malko. Dès que tu auras récupéré ton fils, mets-le en lieu sûr, va trouver Arun Nehru. Explique-lui le complot et mets-toi sous sa protection. Il prendra les mesures nécessaires.

— Mais elle te tuera, dans ce cas.

— Qu'on sache où je suis est ma meilleure protection.

— Mon Dieu ! fit Madhu plaintive.

— Fais ce que je te dis, fit Malko.

Il l'étreignit rapidement et sortit de la Maruti. Il attendit qu'elle ait démarré pour traverser l'avenue et pénétra dans le jardin. On avait dû les observer car la porte s'ouvrit aussitôt sur la silhouette massive de Narinder Singh. Malko gagna le living-room.

Shanti Singh se tenait debout au milieu, impeccablement coiffée, revêtue d'un sari safran.

— Je vous attendais, dit-elle.

— Où est l'enfant ?

— Dans quelques minutes, il sera avec sa mère. Venez.

Elle se dirigea vers sa chambre. Malko suivit, Narinder sur ses talons. Le chauffeur avait un gros revolver dans la main droite. Malko aperçut une trappe dans le plancher à côté d'un tapis roulé.

— Descendez, ordonna Shanti.

Malko se laissa glisser le long d'une échelle, atterrissant dans un sous-sol mal éclairé à l'atmosphère irrespirable, tant il y faisait chaud. En quelques secondes, il fut inondé de sueur. Un vrai sauna. La pièce était divisée en deux parties par un muret à mi-hauteur. De l'autre côté se trouvaient un lit de camp, un seau hygiénique, un plat avec du riz et une jarre d'eau. Au pied de l'échelle s'ouvrait une sorte de soupirail fermé par un panneau de bois au ras du sol.

Narinder Singh descendit à son tour, fit passer Malko dans la seconde partie et referma la porte du muret, ce qui lui parut ridicule. Puis le manchot remonta dans la chambre et Shanti se pencha au-dessus de la trappe.

— Regardez bien !

Elle tira sur un cordon et aussitôt, la trappe qui fermait le soupirail remonta dans le mur. D'abord, Malko ne vit rien. Puis un long ruban noir avança doucement sur le sol. Sa gorge se noua en reconnaissant un cobra royal, long de près de deux mètres, qui rampait, la tête un peu soulevée... Un autre apparut derrière, se déplaçant tout aussi paresseusement... Shanti les observait, le regard brillant.

— Ce mur est là pour vous protéger ! lança-t-elle. Les serpents ne le franchissent jamais. Mais si vous essayez de passer au milieu d'eux pour atteindre l'échelle, ils vous attaqueront... Vous savez ce que provoque la morsure d'un cobra ? À ce jour, il n'y a pas d'antidote...

Quatre serpents s'enroulaient maintenant sur le sol. Malko était glacé d'horreur. Décidément, Shanti était encore plus diabolique qu'il ne l'avait pensé.

— Il n'y a que moi qu'ils ne mordent pas, expliqua-t-elle.

— Que cherchez-vous au juste ? demanda Malko.

Elle eut un sourire carnassier :

— Vous éliminer après avoir mené notre projet à bien. Il me faut un peu plus de vingt-quatre heures. Ce n'est pas long...

— Et ensuite ?

— Ensuite, j'ouvrirai la porte aux cobras, dit-elle simplement.

Il n'y avait même pas de haine dans sa voix. Malko secoua la tête.

— Shanti, vous êtes folle. D'ici là...

— D'ici là, dit-elle, il ne se passera rien. Parce que je vais rendre son fils à cette grosse chienne de Madhu Gupta. Elle semble vous porter un sentiment très vif. Je vais lui expliquer que si elle prévient la police, vous mourrez... Alors que si elle attend vingt-quatre heures, elle vous reverra sain et sauf pour combler son ventre. Elle me croira, je sais être très convaincante.

— Pourquoi ne me tuez-vous pas tout de suite ? demanda-t-il.

La réponse vint comme un coup de fouet :

— Parce que je veux que vous assistiez à mon succès ! Je vais changer le destin de l'Inde. Ensuite vous mourrez.

La trappe se ferma brutalement, laissant Malko dans l'obscurité.

CHAPITRE XVII

Immobile dans l'obscurité, Malko guettait les bruits de l'extérieur. En vain : le silence était minéral, oppressant, total. Chaque seconde qui passait faisait monter son angoisse d'un cran. Le cadran lumineux de sa Seiko-Quartz indiquait sept heures trente-deux du matin. Madhu Gupta avait eu largement le temps de donner l'alerte après avoir récupéré son fils. Même en tenant compte de la nonchalance indienne, il aurait déjà dû se passer quelque chose.

Or, Malko continuait à croupir dans sa prison souterraine. Aucun bruit ne filtrait à travers la trappe.

Il chercha à comprendre et passa en revue les différentes hypothèses.

Shanti avait pu faire liquider Madhu, immédiatement après lui avoir rendu son fils. Peu probable. Privée des deux tueurs, Pratap Lambo mort, elle n'avait pu en deux heures organiser un attentat. En plus, la veuve était sur ses gardes.

Si l'enfant n'avait pas été rendu, Madhu Gupta aurait déjà ameuté la police.

Il était impensable que son ami Arun Nehru, ministre de l'Intérieur, prévenu, ne réagisse pas. Donc, elle ne l'avait pas mis au courant. Pourquoi ?

Malko ne voyait, hélas, qu'une seule hypothèse. Shanti, comme elle le lui avait dit, avait réussi à embobiner la veuve et à la convaincre qu'en prévenant la police, elle condamnait Malko à mort. Peu au fait des méthodes terroristes, amoureuse de Malko, Madhu Gupta avait dû céder, se disant que son silence aurait des conséquences moins graves que la dénonciation de Shanti Singh.

Ne réalisant pas qu'elle perdait définitivement Malko... Celui-ci se reprocha de ne pas l'avoir assez motivée, de ne pas l'avoir mise en garde contre les ruses de Shanti. De toute façon, il était trop tard.

Après l'accélération des dernières heures, ses affrontements avec Ammand Singh et Pratap Lambo, la cascade d'événements qui s'étaient succédé, les coups de feu qui résonnaient encore dans ses oreilles, le calme immobile de sa geôle provoquait une sorte d'engourdissement. Sans même s'en rendre compte, il s'assoupit. Pour se réveiller en sursaut deux heures plus tard, d'après sa montre. De nouveau, il prêta l'oreille. Sans plus de succès. Cette fois, il n'avait plus à compter que

sur lui-même pour échapper à Shanti et sauver Radjiv Gandhi. Il fallait qu'il s'évade.

Mais comment ?

Dans l'obscurité, impossible de savoir où se trouvaient les reptiles. Mais il savait qu'un cobra frappe avec la rapidité de la foudre, et donc, qu'il n'avait aucune chance d'échapper à leur morsure, s'il traversait leur territoire. Sauf s'ils dormaient, peut-être ? Seulement, il ignorait tout de ces charmantes bestioles.

La CIA l'avait entraîné à beaucoup de choses, mais pas à affronter quatre cobras à mains nues... Il leva la tête vers la trappe obstinément fermée, saisi par le découragement. Même si Madhu Gupta se décidait à prévenir la police, et qu'on perquisitionne chez Shanti, étant donné la nonchalance des policiers indiens, il n'était pas certain qu'ils découvrent la trappe dissimulée sous un tapis...

Ivre de rage, il réalisa que, pour l'instant, il n'avait plus aucune carte à jouer.

Shanti Singh allait gagner sur toute la ligne.

*

* *

Madhu Gupta, pour la dixième fois de la matinée, décrocha son téléphone et le remit en place avant d'avoir composé le numéro. Elle recommença à tourner en rond, après être allée jeter un coup d'œil à son fils qui dormait dans la pièce voisine.

C'est Shanti Singh elle-même qui le lui avait amené dans sa voiture, la nuit précédente. La jeune Sikh avait été très claire.

— Cette affaire vous dépasse, avait-elle dit de son ton autoritaire à Madhu. J'ai tenu ma parole, je vous ai rendu votre fils. Si vous restez tranquille, il n'arrivera rien non plus à cet homme. Je le remettrai en liberté dans deux jours. Sinon...

Madhu avait voulu poser des questions, mais Shanti l'avait sèchement coupée :

— Faites ce que vous voudrez, mais vous êtes prévenue. Quand la police entrera chez moi, il sera déjà mort. Et ensuite, vous mourrez aussi. Vous savez bien qu'on n'échappe pas à la vengeance des Sikhs. Demandez à Lalit Makan...

Lalit Makan, c'était un syndicaliste assassiné récemment, en dépit de ses gardes du corps, pour avoir participé aux pogroms anti-Sikhs. Shanti Singh s'était esquivée. Madhu Gupta, enfermée à double tour, s'était endormie, son fils dans ses bras, se donnant quelques heures de réflexion. Bien sûr, elle avait encore dans les oreilles les paroles de Malko : « Préviens tout de suite Arun Nehru. » Seulement Shanti Singh lui avait fait peur.

À peine réveillée, elle téléphona à un de ses amis, directeur de la Bank of Baroda, expliquant qu'elle avait été cambriolée et qu'elle avait

peur, seule. Il lui expédia aussitôt deux gardes sikhs armés de Riot-gun qui prirent position dans le jardin. Ainsi, elle se sentait plus tranquille.

Seulement, cela ne résolvait pas son dilemme. Obéir à Malko ou croire ce que lui affirmait Shanti Singh ?

Le téléphone sonna. Elle sursauta, le fixant comme si il allait la mordre. Puis, elle se décida à répondre.

— Madhu ?

C'était la voix de Shanti Singh. Elle crut défaillir. Le cauchemar recommençait.

— Oui, fit-elle faiblement, avec une furieuse envie de raccrocher.

— Je voulais vous dire que tout se passait bien, dit la jeune Sikh avec douceur. Encore quelques heures et vous reverrez votre ami, j'espère que vous n'avez pas commis d'imprudences...

— Non, non, se hâta de dire Madhu Gupta.

— Bien, dit Shanti. Je vous rappellerai.

Madhu Gupta décida après ce coup de fil que pour le bien de Malko et sa sécurité, le mieux était de ne rien dire... De nouveau, le téléphone. Cette fois, c'était un de ses amants, le gouverneur de la province du Rajasthan, de passage à New Delhi. Il souhaitait déjeuner avec elle... Un repas qui se prolongerait sûrement dans son appartement à *l'Impérial*...

C'était un homme généreux, doté d'une virilité de colosse. Elle accepta. Cela lui changerait les idées. Elle n'était pas habituée à cette tension nerveuse...

Et puis, se faire belle, c'était ce qu'elle préférait. Tout en commençant à se maquiller, elle se dit qu'elle ferait vite oublier à Malko les quelques heures de captivité en l'initiant au vrai Kama Soutra, dont la version publiée n'était qu'une pâle copie. En rangeant sa chambre, elle avait trouvé la carte de presse de Malko, tombée sûrement de sa poche. Elle la regarda longuement, déjà émue.

*

* *

Six heures du soir. La journée avait passé avec une lenteur exaspérante. La boule dans l'estomac de Malko semblait augmenter de volume à chaque seconde. Madhu Gupta ne préviendrait pas la police ! S'il y avait eu une perquisition, il s'en serait aperçu. Le silence continuait à régner dans la maison.

Soudain, la trappe s'ouvrit, faisant pénétrer un flot de lumière. Il sursauta, le poulx brutalement accéléré. Dans sa situation, les imprévus n'étaient pas toujours bons. Il entendit la voix de Shanti Singh, très douce :

— Regardez !

Il leva les yeux, réalisant que Shanti venait de déposer contre la face intérieure de la trappe un miroir carré qui reflétait sa chambre. La

jeune femme était vêtue d'un sari safran et se tenait debout en face de son lit. Elle ne portait aucun bijou et ses cheveux étaient dénoués, croulant sur ses épaules. Le miroir renvoyait même l'éclat de ses yeux noirs.

— Mr Linge, dit-elle, les heures que nous allons vivre ensemble sont importantes. Pour vous, parce que ce sont les dernières de votre existence actuelle. Pour moi, parce que je vais accomplir un acte vital, où je risque de perdre la vie, ce qui n'a pas une grande importance d'ailleurs.

— Shanti, dit Malko, redescendez sur terre. En ce moment vous ne travaillez pas pour les Sikhs, mais pour l'Union soviétique. C'est le KGB qui a décidé de...

Elle leva la main pour l'arrêter.

— Taisez-vous, ou je referme cette trappe. Je vous convie à assister à quelque chose d'exceptionnel. Si vous n'alliez pas mourir, je ne vous accorderais pas cette joie.

— Que voulez-vous...

De nouveau, elle lui imposa silence d'un geste.

— Ce que vous allez contempler vous poussera peut-être à venir me rejoindre. Je ne vous l'interdis pas. Si vous parvenez jusqu'à moi, c'est que votre âme est pure et que vous me méritez. Maintenant, regardez.

Elle se pencha et mit une cassette. Une musique aigrette, lente, lancinante et sensuelle s'éleva dans la pièce.

Shanti Singh demeura d'abord strictement immobile, les bras le long du corps. Puis, elle s'anima peu à peu d'une sorte d'ondulation. Ses pieds ne quittaient pas le sol, mais elle oscillait d'avant en arrière, comme une somnambule.

À la fin, cela devenait fascinant... Malko était tellement polarisé par le spectacle qu'il aperçut à peine l'énorme corps cylindrique noir qui progressait très doucement, vers la trappe, sinuant autour des montants de l'échelle : un des cobras, probablement le plus gros. Un reptile de près de deux mètres de long. Sa tête allongée et triangulaire arriva au niveau du sol et il se ramassa, regardant dans toutes les directions.

Shanti, les yeux clos, semblait ne pas l'avoir vu, continuant son balancement.

Alors, avec une lenteur qui mit les nerfs de Malko à rude épreuve, le grand serpent commença à ramper en direction de la jeune femme, la tête légèrement soulevée du sol, avançant par contractions de ses anneaux. Malko pouvait voir les deux crocs blancs de chaque côté de sa gueule, de véritables seringues à venin... C'était un spectacle incroyable, pourtant la jeune Sikh savait ce qu'elle faisait. Le cobra arriva en face d'elle, s'enroula et se dressa d'une quarantaine de centimètres, se balançant d'avant en arrière comme s'il allait frapper.

Le cœur de Malko cessa presque de battre.

Le serpent se contenta néanmoins de son manège, sans chercher à mordre. Malko réalisa alors qu'il suivait le même rythme que Shanti, celui de la musique lancinante.

Peu à peu, il s'élevait au-dessus du sol, appuyé sur ses derniers anneaux, la tête toujours dardée, à quelques centimètres de Shanti. Celle-ci écarta les bras du corps, ressemblant à un grand oiseau safran. Elle avait ouvert les yeux et fixait le cobra.

Malko retint son souffle. Le cobra semblait irrésistiblement attiré par le visage de Shanti. Celle-ci continuait à se balancer comme un métronome et on ne savait celui des deux qui hypnotisait l'autre.

Maintenant, le serpent était dressé au maximum de sa longueur, redescendant parfois, mais on voyait bien qu'il tentait de rester à la même hauteur. Envoûté par la musique. Et alors, Shanti se mit à osciller plus fort, penchant son visage vers le cobra. Celui-ci reculait avec une symétrie presque parfaite... Malko était fasciné par ce ballet de mort, ce duo inouï. À certains moments, on avait l'impression que le cobra prenait son élan pour frapper, puis, il se déroba et la bouche de Shanti partait à sa rencontre.

Malko avait perdu la notion du temps, lui aussi engourdi par la musique.

Et soudain, l'impossible arriva. Le cobra et Shanti se balançant à contretemps, entrèrent en contact ! Pendant une fraction de seconde, le museau du serpent toucha la bouche entrouverte de Shanti ! Un baiser hideux et sublime.

À partir de ce moment, Shanti Singh, tout en continuant à se balancer, se mit à reculer vers le lit. Et le cobra la suivit, comme attaché à elle par un fil invisible. Ils parcoururent ainsi deux mètres. Malko se demandait comment cela allait finir... La jeune femme fléchit d'abord les genoux, s'agenouillant enfin. Le cobra, lui aussi, redescendit pour que sa gueule demeure à la même hauteur que la bouche qu'il venait d'embrasser.

Shanti, ensuite, entreprit de se renverser en arrière. Avec une souplesse extraordinaire, ses épaules s'abaissèrent, effleurant le tapis.

Fasciné, le cobra s'inclina et se mit à ramper sur le corps de la jeune femme continuant sa danse d'amour, pesant sur elle, se glissant entre ses jambes. Maintenant, la jeune femme semblait s'offrir à lui, entièrement rejetée en arrière, ses longs cheveux noirs répandus autour d'elle.

Malko, effaré, ne pouvait détacher les yeux de ce spectacle hallucinant.

Shanti ondulait sous le grand cobra, la gueule du serpent demeurant à quelques centimètres de son visage, l'effleurant parfois. Elle ne quittait pas le serpent du regard. Comme pour le contrôler.

Lentement, très lentement, elle étendit son bras droit pour saisir quelque chose qui se trouvait hors du champ de vision de Malko. Le serpent ne broncha pas.

Sa main réapparut. Malko sentit ses artères prêtes à éclater. Shanti tenait dans son poing un grand olisbos noir, incrusté d'or. Celui, justement qui était sculpté à l'imitation d'un cobra royal aux joues gonflées. Avec la même lenteur, elle abaissa la main vers son ventre. Malko vit la tête triangulaire du faux serpent écarter doucement la soie du sari safran, glisser le long des cuisses, remontant vers le sexe de la jeune femme.

Le cobra, lui, continuait sa danse d'amour. Malko devina, à la légère crispation de la jeune femme, le moment où l'ébène triangulaire pénétrait son ventre.

Elle marqua un temps d'arrêt, puis, Malko, la gorge sèche, la vit enfoncer lentement l'olisbos entre ses cuisses. Il pouvait imaginer, millimètre par millimètre, la progression du sexe artificiel. Shanti semblait animée d'une houle plus forte et le serpent se mit à suivre le rythme. Sa main gauche vint se refermer alors autour du cou du serpent, très doucement, plus pour le guider que pour le retenir.

De l'autre main, elle entreprit de se labourer lentement. Cela dura longtemps, le cobra continuait à onduler lui aussi. Puis, Shanti se dressa, poussa un brutal gémissement et ses yeux se révoltèrent. Surpris, le cobra eut un long frémissement mais maintenu par la main gauche de Shanti, il ne put faire plus.

La suite se passa très vite. Elle lâcha l'olisbos encore enfoncé en elle, plongea la main dans son sari, en sortit son petit *kirpan* et, d'un seul revers, trancha la tête du cobra, qui roula à-côté d'elle !

Le sang jaillit du corps tronçonné, inondant son sari safran. Elle rejeta d'un coup de pied le cobra qui continuait à se tordre sans sa tête.

Shanti toujours allongée, se remettait de son étrange orgasme...

Le corps décapité du cobra eut encore plusieurs violents soubresauts, cassant même le pied d'un guéridon.

Shanti Singh, ailleurs, ne semblait même pas s'en apercevoir. Elle prit l'olisbos noir enfoncé entre ses jambes et le jeta au loin, comme la tête du serpent. La musique s'arrêta brusquement. Tout avait été bien minuté. Malko était partagé entre le dégoût et un furieux désir. La jeune femme rouvrit les yeux et il croisa son regard dans la glace.

Elle souriait, exhibant ses dents merveilleusement blanches.

— Venez, dit-elle. Je suis à vous, si vous le souhaitez.

CHAPITRE XVIII

Le sang de Malko battit plus vite dans ses artères. Il s'était plus ou moins attendu à ce piège exquis et mortel. Dans le miroir de la trappe, il regarda Shanti.

Le sang du cobra avait collé à sa poitrine le sari safran, modelant les seins fermes. Le torse droit, elle attendait la réponse à son offre, avec son sourire impassible et figé.

Malko se dit que la musique avait peut-être engourdi les cobras. Il poussa doucement la porte de bois le séparant de la fosse aux serpents et avança la tête.

Schlac !

La gueule d'un cobra vint s'écraser à quelques millimètres de sa main, avec un bruit mat. Malko fit un saut en arrière, tétanisé. D'en haut, le rire ironique de Shanti le frappa comme un coup de fouet.

— Tant pis pour vous !

Avec des gestes étudiés, elle défit son sari taché de sang et le laissa tomber à terre, révélant un corps fin et superbe, qui paraissait tiré en avant par les deux seins lourds aux longues pointes sombres. Le triangle du ventre était net, noir d'ébène, comme dessiné sur elle. Elle demeura quelques instants immobile, puis pivota et disparut de son champ de vision.

Quelques instants plus tard, la trappe se referma, plongeant Malko dans l'obscurité.

Il avait évité le piège. La victoire de Shanti eût été complète s'il avait été mordu par le cobra en essayant de venir la rejoindre.

Maintenant que son vernis de femme du monde avait craqué, il la voyait telle qu'elle était : névrosée, désaxée, à la limite de la folie, fanatisée par le souvenir de son père qui avait dû être le seul amour de sa vie.

Terriblement dangereuse. Sans pitié et sans remords.

Et pourtant, Malko n'arrivait pas à la haïr. Quelque chose en elle le fascinait, l'attirait comme le cobra qu'elle avait décapité... Shanti était autre que ce qu'on trouvait d'habitude dans le bric-à-brac du terrorisme. Seulement, il fallait quand même la mettre hors d'état de nuire. Et ça, il n'en prenait pas le chemin. Sauf si Madhu se décidait enfin à parler. Trois cobras pour le garder, c'était amplement suffisant.

Et les heures tournaient. Le lendemain serait le 30 octobre. Vingt-

quatre heures avant la date de l'attentat.

*

* *

Madhu Gupta regardait la manchette du *Times of India* du 30 octobre qui titrait sur huit colonnes *Ammand Singh found dead in AIPSO office*.

C'était un déluge d'accusations et de démentis. Les responsables de l'association juraient leurs grands dieux qu'ils ignoraient tout de la présence du Sikh assassin dans leurs bureaux. L'ambassadeur soviétique avait élevé une protestation contre les insinuations de la presse indienne. *The Patriot*, journal du parti communiste indien, prétendait comme toujours qu'il s'agissait d'une machination de la CIA... C'était devenu un automatisme. Des mauvaises récoltes à la mousson, c'étaient les diables américains...

Pour une fois, ils n'étaient pas loin de la vérité...

Le meurtre du colonel Pratap Lambo, du coup, passait presque inaperçu. Là non plus, on ne savait pas grand-chose. Bien sûr, il y avait des mauvaises langues pour affirmer que les deux affaires étaient liées. La police avait trouvé dans les deux cas des douilles de 11.43. Une arme très rarement utilisée en Inde...

L'Intelligence Bureau se refusait à tout commentaire et le domicile du colonel était passé au peigne fin, afin d'essayer de trouver un indice. Seuls quelques officiers supérieurs du RAW, qui soupçonnaient depuis longtemps Pratap Lambo d'être un agent soviétique, se demandaient si tout cela n'était pas une histoire particulièrement tordue. Au hasard, la presse accusait un mystérieux réseau pakistanais, ce qui ne faisait de mal à personne...

Madhu Gupta referma le journal avec un soupir... Le ciel bleu semblait une insulte à ses sombres pensées.

Contrairement à ce qu'elle avait prévu, son déjeuner prolongé avec son gouverneur du Rajasthan ne l'avait pas apaisée. Certes, elle en avait ramené une superbe boîte en marbre noir, incrustée de nacre et de malachite pour le prix d'un orgasme à peine feint, mais n'avait pas trouvé la paix de l'âme pour autant... La sonnerie du téléphone la fit sursauter. Presque à la même heure que la veille. Elle savait de qui il s'agissait avant même de décrocher.

— Tout va bien ? demanda la voix douce de Shanti Singh. Je vois que vous avez tenu votre promesse. C'est bien.

— Comment va-t-il ? demanda aussitôt Madhu Gupta.

— Aussi bien que possible ! Ce n'est plus qu'une question d'heures.

— Mais il va vous dénoncer ensuite ! observa la veuve.

Shanti Singh la calma d'un rire serein :

— Cela n'aura plus aucune importance...

Elle raccrocha, laissant Madhu Gupta en proie à son dilemme. Les

deux gardes Sikhs étaient toujours là, redoutables, rassurants et incorruptibles, avec leur turban, leur moustache en crocs et leurs énormes Riot-guns. Cependant, la veuve se dit qu'elle ne tiendrait jamais encore vingt-quatre heures. C'était si facile de donner un coup de fil à son ami Arun Nehru. En quelques minutes, la machine policière se mettrait en marche...

Certes, il y avait des risques, Madhu Gupta pensa à tous les meurtres politiques qui émaillaient la vie indienne. Elle ne voulait pas passer le reste de sa vie à trembler, à guetter le tueur qui surgirait un jour à moto et l'abattrait. Pour se calmer, elle prit le *Ramayana* de Tulsi Das et s'efforça de se concentrer sur le poème. Décidant d'attendre une fois de plus. Mais au bout d'un moment, elle posa son livre, incapable de lire. Une seule personne pouvait l'aider : son astrologue.

*

* *

Malko avait les yeux ouverts dans le noir. Il avait dormi, mangé et bu. Depuis, il guettait les bruits de la maison. Sa montre lumineuse indiquait deux heures dix. C'était l'après-midi du 30 octobre.

Aucun signe de vie de Shanti depuis l'exhibition de la soirée de la veille. Et aucune nouvelle non plus de Madhu Gupta. La veuve avait définitivement choisi le silence...

Il entendit soudain un remue-ménage au-dessus de sa tête. La trappe s'ouvrit. Le visage de Shanti s'encadra dans l'ouverture. Elle portait un autre sari safran et son visage était absolument lisse. Elle avait remis ses bracelets, était maquillée et sa bouche peinte semblait phosphorescente.

— Je voulais vous dire adieu, monsieur Linge, dit-elle. Je n'ai plus l'intention de revenir dans cette maison. J'ai donné des instructions pour qu'on ne nourrisse plus les cobras. La faim ne tardera pas à les rendre enragés. À ce moment, ils viendront vous chercher...

L'estomac de Malko se serra.

— Mais nous ne sommes pas le 31 !

Shanti eut un sourire ironique.

— Personne n'a dit que cette action devait se dérouler le 31. Il suffit que ce chien de Radjiv Gandhi soit puni avant. Vous avez tout fait pour qu'elle ne se produise pas. Eh bien, vous avez échoué.

La trappe se referma avec un bruit sourd. Malko se plongea dans une réflexion pessimiste. Les cobras étaient toujours là, et il n'y avait aucun moyen de les neutraliser. Seule consolation : il serait mort de faim et de soif avant eux. Il se raccrocha à l'espoir que Madhu Gupta ne se laisserait pas berner indéfiniment. Seulement, on risquait de ne pas le trouver, ignorant la cache souterraine.

De l'autre côté du mur, il entendit grondé le moteur de

l'Ambassador. C'était vraiment la fin. Quel était le plan de Shanti Singh pour abattre Radjiv Gandhi ? C'était la seule question à laquelle il n'avait pas répondu.

Question purement académique, maintenant.

*

* *

Madhu Gupta sursauta en entendant la sonnette. Elle alla ouvrir et son visage s'éclaira devant le visage barbu de son astrologue personnel. Il se déplaçait peu et elle avait dû insister lourdement pour le faire venir ! Mais, Madhu Gupta le payait parfois en nature, ce qui le motivait plus que les roupies. On peut être un saint homme et aimer les joies de la chair.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il de sa voix onctueuse.

— Une chose horrible ! dit la veuve.

Elle l'installa sur le Chesterfield tropical Romeo avec du thé et des gâteaux à la pâte d'amande et lui raconta ses malheurs. L'astrologue lissait sa barbe en grignotant. Quand Madhu eut terminé son récit, il hocha gravement la tête et laissa tomber d'une voix sentencieuse :

— Jusqu'ici, vous avez agi sagement...

— Ah bon ! fit Madhu Gupta soulagée. Et maintenant, que dois-je faire ?

— Avez-vous une photo de cet homme ?

— Non, hélas ! (Elle se reprit vivement.) Ah si, peut-être !

Elle courut jusqu'à sa chambre, sortit du tiroir la carte de presse qu'elle avait trouvée par terre et la ramena à l'astrologue.

— Elle n'est pas très bonne, dit-elle timidement.

L'astrologue eut un geste signifiant que sa science ne dépendait pas de ces contingences vulgaires.

Il prit la photo et l'examina longuement, puis lui posa des tas de questions sur Malko et sur Shanti Singh. Finalement, il se plongea dans une profonde méditation. Madhu Gupta l'observait, pétrée de respect. C'était un *swami*, un saint homme réputé pour la profondeur de ses jugements et la qualité de ses contacts avec « ailleurs ». Il avait jadis prédit à Madhu Gupta la mort de son mari...

L'astrologue releva la tête.

— Je vois cet homme en grand danger ! annonça-t-il.

Madhu joignit les mains à plat, selon le *namaskar*⁽⁵²⁾ pour conjurer le sort.

— Attendez ! fit l'astrologue. Il me semble que cette femme s'éloigne, qu'elle ne se trouve plus avec lui. Mais le danger persiste...

— Comment ?

Là, Madhu ne comprenait plus. Le mage la fixa de ses yeux noirs remplis de magnétisme.

— Appelez-la ! dit-il. Je veux entendre sa voix.

Subjuguée, Madhu Gupta décrocha l'appareil et composa le numéro de Shanti Singh... La sonnerie retentit longuement dans le vide.

— Elle n'est pas là !

Le mage n'hésita pas :

— Dans ce cas, allez chercher cet homme.

— Moi ! fit Madhu Gupta, horrifiée. Mais pourquoi pas la police ?

— Pas la police, trancha l'astrologue. Vous.

Il ne daigna pas donner d'explication. Par acquit de conscience, Madhu Gupta refit le numéro. Sans plus de succès. Ce qui l'intrigua et la rassura à la fois. Shanti Singh partie, elle avait moins peur. En temps normal, Narinder aurait répondu au téléphone. Donc quelque chose d'imprévu était arrivé. Pourvu que Malko ne soit pas mort...

Le mage était debout. Il posa des mains légères sur les épaules tremblantes.

— Allez-y. Je sens que c'est important. Ma pensée vous guidera !

Le regard noir la magnétisait. Elle le raccompagna à la porte avec une grosse poignée de roupies et se retrouva seule. Elle ne possédait même pas une arme. Elle se souvint alors de l'infirme dont Malko lui avait parlé. Lui était sûrement là. Comment le neutraliser ? Elle prit un couteau, puis le jeta. Elle ne saurait pas s'en servir... Elle pensa alors au petit jerrican de secours qu'elle conservait toujours dans son garage.

C'était ce qu'il fallait.

Avant de partir, elle écrivit un mot qu'elle plaça en évidence à l'intention de son fils. *Je suis chez Shanti Singh. Si je ne suis pas de retour à cinq heures, qu'on prévienne la police.*

Les deux gardes veilleraient sur lui.

Puis bravement, elle se mit au volant de la Maruti. Souhaitant que la communication du mage avec l'au-delà, soit de bonne qualité.

CHAPITRE XIX

Madhu Gupta gara sa Maruti devant le porche de la maison aux colonnes blanches et en émergea, le cœur battant la chamade. Elle regarda autour d'elle : personne. Maintenant, le conseil de l'astrologue lui semblait complètement fou... Elle dut se retenir pour ne pas remonter dans sa voiture et filer. Puis, après une courte prière à Ganesh, elle prit sur le siège avant le petit bidon d'essence et entreprit de faire le tour de la maison.

Pas de voiture, donc ils étaient bien partis. Et tout était fermé.

Où pouvait se trouver Malko, s'il était encore là ?

Immobile en bordure de la pelouse en friche, elle inspecta les lieux, le cœur cognant dans sa poitrine. Heureusement, le bruit familier de la circulation la rassurait un peu. Elle aperçut, au fond du jardin, l'appentis dont lui avait parlé Malko, et s'y dirigea. Il fallait qu'elle sache... Tout semblait abandonné, sinistre, en dépit du soleil de plomb.

Moti, l'infirmes, déboula si brutalement de sa tanière que Madhu Gupta sentit ses jambes se dérober sous elle. Son regard se posa sur les moignons rosâtres et elle réprima tout juste une nausée. Les yeux méchants de l'infirmes la fixèrent et il grommela :

— *Jao ! Jao*⁽⁵³⁾ !

Il roula sur lui-même dans sa direction et elle fit un brusque écart, paniquée. Elle dut faire appel à tout son courage pour commencer à mettre son plan à exécution.

— Je viens chercher un ami qui se trouve ici, dit-elle d'un ton ferme. Tu vas me conduire à lui.

Moti grogna comme un animal et commença à rouler en direction de l'appentis, battant en retraite. Cela suffit à galvaniser Madhu Gupta. Sa peur s'envola d'un coup. D'un geste rapide, elle déboucha son bidon, et, avant que Moti ait pu s'éloigner, en déversa le contenu sur sa tignasse emmêlée et sur ses bardes !

Lorsque le liquide froid l'aspergea, Moti se recroquevilla comme un insecte atteint par un pesticide. C'était déjà trop tard : l'essence imprégnait ses épais cheveux et coulait sur lui. Madhu Gupta sortit de son sac une torche de paraffine, une de celles qui lui servaient à éclairer son jardin, l'alluma avec son briquet et la brandit en direction de l'infirmes.

— Tu vas me conduire à mon ami, ou je te fais brûler.

Il essaya de s'éloigner, mais elle lui barra la route.

Moti s'immobilisa en gémissant. Impitoyable, Madhu se pencha sur lui : l'essence risquait de s'évaporer, il fallait se dépêcher... En plus, elle ignorait pour combien de temps Shanti et Narinder Singh étaient absents.

— Vite ! Je sais qu'il est ici, ajouta-t-elle à tout hasard.

Moti sentait la chaleur de la torche sur son visage. À chaque seconde, même involontairement, Madhu Gupta pouvait le transformer en brasier. Bien que son sort ne soit pas particulièrement enviable, il n'avait pas envie de mourir... Madhu approcha la flamme. C'était limite. Une fois carbonisé, Moti ne lui serait d'aucune utilité... Mais l'infirme avait trop peur. En grognant, il se mit à ramper vers la maison, Madhu dans son sillage, torche au poing.

Arrivé à la porte de la cuisine, il farfouilla au pied d'un petit bananier et sortit une clef.

Madhu Gupta l'observait, le cœur battant : son plan avait l'air de marcher. Moti s'appuya sur ses moignons, introduisit la clef et pénétra dans la cuisine. Il alla au réfrigérateur, l'ouvrit et en sortit un grand carton de lait ! Puis, il prit un plat en métal et se traîna jusqu'à une natte qu'il roula, découvrant une trappe.

Madhu Gupta ne comprenait rien, mais n'osait pas l'interrompre, veillant seulement à ce que la flamme ne cesse de le menacer. Que Malko soit retenu prisonnier dans le sous-sol ne la surprenait pas, mais pourquoi le lait et le plat ? Maté, l'infirme se laissa glisser le long d'une échelle. Madhu crut qu'il allait lui échapper, mais voyant l'exiguïté du réduit, se dit qu'il lui suffisait de laisser tomber la torche dedans.

Sa surprise grandissait : Malko n'était pas là. Elle vit Moti poser le plat, le remplir de lait et remonter. L'odeur d'essence qu'il dégageait la rassura : sa bombe humaine était encore amorcée.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-elle. Je t'ai dit de me conduire à mon ami.

Sans répondre, Moti tira sur un cordon près de l'échelle, puis, prenant dans ses hardes une toute petite flûte, en sortit quelques notes aiguës...

Penchée sur la trappe, Madhu Gupta vit alors s'avancer la tête triangulaire du premier cobra et comprit tout. Jadis, les maharadjahs protégeaient ainsi leurs richesses, avec des serpents venimeux. Elle en eut l'estomac retourné.

— Dépêche-toi, dit-elle d'une voix qui s'efforçait d'être ferme.

Moti comptait les reptiles. Lorsqu'ils furent tous là, il relâcha le cordon, les enfermant dans le réduit. Puis, il leva un regard suppliant vers Madhu Gupta.

— Elle va me livrer à eux !

Sa voix tremblait de terreur. Madhu dut se forcer pour agiter la

torche sous son nez.

— Dépêche-toi » sinon...

Elle était à la fois morte de peur et incroyablement fière d'elle-même. L'odeur fade de la paraffine la grisait comme de l'encens. Elle adressa une pensée émue à son *swami* qui lui donnait la force d'accomplir cette tâche difficile, puis se força à jeter un coup d'œil aux longs serpents noirs, réprimant un frisson.

Moti roula à travers le living-room, atteignit la chambre de Shanti et elle le suivit. L'idée que Narinder Singh et Shanti puissent survenir de nouveau lui coupa les jambes. Elle le houspilla.

— Vite, vite !

Moti roula le tapis, découvrant le rectangle découpé dans le parquet. Madhu le laissa ouvrir la trappe, le repoussa d'un geste de la torche, se pencha sur l'ouverture, et appela :

— Malko ?

*

* *

Malko s'était raidi, alerté par le bruit du soupirail sans comprendre ce qui se passait. La lumière jaillit de la trappe soulevée et la voix de Madhu le fit sursauter :

— Malko !

Sa voix vibrait d'angoisse.

— Je suis ici ! appela-t-il, le visage levé vers la trappe. Attention aux serpents !

— Viens vite, les cobras sont enfermés ! cria-t-elle.

Mahdu était penchée sur la trappe. Malko se rua sur l'échelle, émergeant à la lumière, clignant des yeux. Il regarda autour de lui, ne vit personne, à part l'infirme, recroquevillé dans un coin de la chambre de Shanti.

— Où est la police ?

— Il n'y a pas de police, dit-elle, vibrante de fierté. Je suis venue seule.

— Seule ?

Il n'en revenait pas. S'approchant de Madhu qui l'observait, les yeux humides d'émotion, il l'étreignit et aussitôt, jetant sa torche, elle noua ses bras autour de son cou et se colla à lui comme une ventouse parfumée, encore tremblante.

— Oh, j'ai eu si peur, dit-elle.

— Tu es formidable, dit Malko. Fantastique !

Ils demeurèrent enlacés d'interminables secondes. Après les deux jours dans l'obscurité, la lumière frappait ses yeux douloureusement. Il sentait Madhu Gupta fondre dans ses bras. Il l'embrassa et elle lui rendit aussitôt fougueusement son baiser. Il eut du mal à l'écartier un peu pour lui dire :

— Shanti est partie assassiner Radjiv Gandhi !

Madhu se décomposa :

— Ce n'est pas possible !

— Si, dit Malko. Demande-lui où sont Narinder et Shanti.

Madhu interrogea Moti en indi, mais l'infirme répondit qu'il ignorait où se trouvait sa maîtresse. La veuve, reprise par l'angoisse, saisit le bras de Malko :

— Partons vite, ils vont peut-être revenir.

Malko regarda sa montre : trois heures cinq.

— Peux-tu contacter ton ami Arun Nehru ?

— Bien sûr, dit-elle, tu veux aller au ministère ?

— Nous n'avons pas le temps, dit Malko, il faut connaître l'emploi du temps de Radjiv Gandhi pour aujourd'hui.

À contrecœur, Madhu s'installa au téléphone. Malko saisit des bribes de conversation en anglais. Madhu mit la main devant le récepteur.

— Arun n'est pas là. On ne peut pas le joindre avant la fin de la journée. Il est à Benares.

La tuile.

— Essaie de savoir ce que fait le Premier ministre aujourd'hui.

— Je connais bien son chef de cabinet, Ashok Singal.

Elle composa un autre numéro. Malko examinait la chambre de Shanti Singh, se demandant comment trouver un indicé. Madhu était en train de prendre des notes frénétiquement. Elle raccrocha.

— Voilà, j'ai tout son emploi du temps. Il a une réunion en ce moment au Congrès, ensuite une affaire personnelle, puis, il revient à son bureau pour rencontrer un envoyé de Zia⁽⁵⁴⁾, et, de là, part à South Block signer des papiers. Ensuite, il a un dîner officiel à sa résidence privée.

Un programme très classique. Radjiv Gandhi devait être entouré de la même sécurité que d'habitude. Et pourtant, Shanti Singh était partie pour le tuer...

— Cette affaire personnelle, qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il. Tu peux le savoir ?

Madhu Gupta regarda nerveusement autour d'elle. Moti était toujours tassé dans un coin comme un animal malfaisant et neutralisé.

— Tu ne veux pas qu'on parte d'ici ?

— Pas tout de suite.

— J'appelle Mandi Sharma, le chef de cabinet d'Arun, je le connais bien. J'espère qu'il me le dira.

— Dis-lui la vérité, conseilla Malko, que le Premier ministre est menacé d'un attentat.

Téléphone de nouveau, les attentes interminables. Puis le visage déçu de Madhu.

- Ils ne veulent pas me le passer. Il est en meeting.
- Allons-y, dit Malko. Nous arriverons bien à le voir.
- Et Shanti Singh ?
- Nous n'avons aucune piste, dit Malko.

*

* *

Des plantes vertes rabougries et un tapis rouge râpé indiquaient qu'on approchait du Saint des Saints : le cabinet du Premier ministre, au troisième étage d'un bâtiment moderne. Hélas, le chef de cabinet, Mandi Sharma, était toujours en conférence. Son secrétaire, un autre Sikh en turban rose, opposait un sourire poli et désolé. On ne savait pas à quelle heure il aurait terminé.

Madhu tira une carte de visite de son sac, y griffonna quelques mots et la lui donna.

- Portez tout de suite cela à Mr Mandi Sharma, ordonna-t-elle.

Subjugué, l'autre obéit. Trente secondes après, il était de retour, cassé en deux de respect. Le chef de cabinet allait tout de suite recevoir Madhu Gupta...

Ils pénétrèrent dans un grand bureau où un homme en costume Mao, des cheveux noirs plaqués, un nez d'aigle qui lui mangeait le visage, était en train de téléphoner. Il raccrocha, se leva et vint prendre la main de Madhu dans les siennes. À son regard humide, Malko vit qu'elle avait encore frappé. Ils échangèrent quelques mots à voix basse et Malko aperçut une expression stupéfaite sur le visage de Mandi Sharma. Il s'approcha de Malko.

— Mrs Gupta vient de me dire qui vous êtes et l'information que vous détenez. (Il eut un sourire satisfait.) Je crains qu'elle ne soit erronée car le Premier ministre est entouré d'une protection extrêmement efficace. Avez-vous une idée de la façon dont cet attentat peut se produire ? Je suis prêt à renforcer le dispositif, si j'ai des faits précis, bien entendu.

— Je n'en sais rien, avoua Malko. Pouvez-vous me dire en quoi consiste l'activité non officielle du Premier ministre aujourd'hui ?

Le chef de cabinet eut l'air surpris, échangea quelques mots en hindi avec Madhu et finit par dire :

— Ici, en Inde, nous attachons beaucoup d'importance à l'astrologie. Le Premier ministre va chez son astrologue, Mr Ranghari. Il le fait régulièrement. Moi aussi, d'ailleurs, ajouta-t-il avec un petit rire.

— Ce n'est pas lui qui vient chez le Premier ministre ? demanda Malko étonné.

- Non, il reçoit toute la journée et refuse de se déplacer.

Malko demeura d'abord interdit, puis quelque chose surgit de sa mémoire comme d'un ordinateur bien rodé. D'un coup, il venait de comprendre pourquoi il représentait un danger pour Shanti Singh.

— L'astrologue du Premier ministre n'habite-t-il pas le quartier de Hauz Khas, près du Grand Emporium gouvernemental aux deux éléphants ? demanda-t-il.

Ce fut au chef de cabinet d'être stupéfait Tout mitant que Madhu Gupta.

— Vous le connaissez ?

— Non, dit Malko, mais c'est là qu'est le danger. Pouvez-vous nous donner une voiture rapide et des gens de chez vous pour nous rendre là-bas ?

Le jour de sa première rencontre avec Shanti Singh, c'est chez cet astrologue qu'il l'avait déposée. Elle ne se méfiait pas encore de lui... La coïncidence était trop forte et il était persuadé que c'était chez l'astrologue qu'aurait lieu l'attentat.

Le chef de cabinet le fixa incrédule :

— Vous voulez dire que cette femme aurait l'intention de commettre un attentat là-bas ? Mais c'est absolument impossible, les mesures de sécurité sont...

— Vous avez sûrement raison, dit Malko, mais je préférerais m'en assurer par moi-même. Je suis certain qu'elle est là-bas et que son plan est d'assassiner le Premier ministre.

L'Indien le regardait comme s'il avait affaire à un fou. Malko n'avait pas le temps de s'expliquer. Madhu Gupta s'empessa d'intervenir en indi et Mandi Sharma finit visiblement par se rendre à ses raisons. Il regagna son bureau et prit son téléphone.

— Le directeur de la Sécurité, qui est directement sous mes ordres, va vous accompagner, dit-il quelques instants plus tard. Il vous attend en bas avec une voiture et une escorte.

*

* *

Les deux grands éléphants blancs signalant l'Emporium apparurent sur la droite. Un peu plus loin, deux jeeps aux bandes rouges et bleues placées en chicane, barraient l'entrée du chemin où demeurerait l'astrologue.

— *Traffic Police*, expliqua le directeur de la Sécurité.

Malko l'avait mis au courant du projet d'attentat mais comme le chef de cabinet, il manifestait le plus grand scepticisme. Madhu, épuisée par ses émotions, avait regagné sa maison. Toute cette histoire la terrifiait.

Il se fit connaître et ils passèrent. Des policiers en civil arpentaient le chemin boueux cent mètres avant la maison de l'astrologue. Ils se garèrent un peu plus loin, et le directeur se fit conduire au PC de la Sécurité, commandé par un haut fonctionnaire du CID, installé dans un fourgon.

— Où est le Premier ministre ?

— Il n'est pas encore arrivé, dit le policier. On l'attend dans une dizaine de minutes. Nous aurons un message radio.

— L'astrologue est seul ? interrogea Malko.

— Non, il est avec une cliente.

— Qui est avec lui ?

— Une cliente habituelle. Miss Shanti Singh.

Malko sentit un poids énorme l'abandonner. Il avait eu raison ! Il restait à savoir comment l'attentat était manigancé. Les policiers l'observaient avec un mélange de curiosité et d'agacement... Ils n'aimaient guère qu'on leur donne des leçons.

— Elle est seule ? demanda Malko.

— Oui.

— Elle a été fouillée ?

Un gradé en casquette rouge intervint dans la conversation.

— Sir, dit-il d'un ton assez sec en excellent anglais, j'appartiens à la *Security Branch* de la Delhi Police. Mes hommes ont passé cette maison au peigne fin, à la recherche d'armes ou d'explosifs. Mr Ranghari a été fouillé, il n'est pas sorti de chez lui et la personne que vous mentionnez a également été fouillée par une femme policier. Elle ne portait qu'un *kirpan* de cinq centimètres de long que nous lui avons laissé. De toute façon, elle sera repartie quand le Premier ministre arrivera.

— Où est sa voiture ?

— Dans la cour. Bien entendu, nous l'avons fouillée et son chauffeur aussi.

— Vous avez un détecteur d'explosifs ? demanda Malko.

Le policier se gratta la gorge, agacé.

— Oui. C'est-à-dire qu'il est en panne, nous avons terminé à la main, c'est encore plus sûr.

Malko venait de penser à l'enveloppe de C 4 trouvée chez Lal Singh par Vedla. Il hésita. C'était facile de faire arrêter Narinder Singh et Shanti, mais tant qu'il ne savait pas comment l'attentat devait se produire, c'était dangereux. Même arrêtés, le plan pouvait peut-être s'accomplir sans eux. Et les laisser libres était risqué aussi. La radio interrompit ses réflexions. Le directeur de la Sécurité annonça, solennel :

— Le Premier ministre arrive. Miss Singh n'a pas terminé. Nous allons le faire entrer dans la cour. Venez.

Malko suivit, le cœur battant. Ils parcoururent une vingtaine de mètres à pied et il aperçut devant la maison de l'astrologue, dans la cour, au milieu de plusieurs voitures de police, la vieille Ambassador grise de Shanti Singh. Appuyé à la portière, Narinder Singh fumait une cigarette, en bavardant avec les policiers.

Malko examina la scène. Il avait beau se creuser la tête, il ne voyait

pas ce qui pouvait se produire.

La police avait pris toutes ses précautions, le directeur de la Sécurité avait raison dans son analyse, et pourtant, il était certain que l'attentat était imminent. Plusieurs personnes étaient mortes pour que Shanti Singh puisse se rendre à ce rendez-vous. Donc...

Un policier sortit de la maison en courant et fonça vers le directeur de la Sécurité.

— Ils ont presque fini. Le Premier ministre peut entrer dans la cour.

— C'était prévu qu'ils se croisent dans la cour ? demanda aussitôt Malko.

— Non. Mais cela n'a aucune importance.

Plus rien ne bougeait. On entendit le hurlement des sirènes se rapprochant. D'où pouvait venir le danger ? Pas de l'extérieur : des nuées de policiers interdisaient la circulation.

Pas de Shanti : il lui était impossible de dissimuler des armes ou des explosifs dans son sari.

Il restait Narinder Singh.

— Vous avez sondé le sol de la cour ?

Le policier du CID lui jeta un regard de commisération :

— C'est du ciment, Sir. Mais nous avons passé un détecteur de mines, ce matin. Et depuis, nous occupons les lieux.

Une voiture du Spécial Protection Group s'arrêta près d'eux et il en jaillit une demi-douzaine de civils armés jusqu'aux dents de pistolets-mitrailleurs. La garde rapprochée de Radjiv Gandhi.

Dans la cour, Narinder Singh n'avait pas vu Malko. Il jeta sa cigarette à terre et eut le curieux mouvement d'épaule qui lui permettait de remettre en place son bras artificiel.

Ce fut l'illumination pour Malko. Il se tourna vers le directeur de la Sécurité et lui lança :

— Empêchez la voiture du Premier ministre d'arriver jusqu'ici !

CHAPITRE XX

Le directeur de la Sécurité le fixa, abasourdi et exaspéré.

— Mais, enfin, Sir, vous voyez bien que nous avons pris toutes les précautions possibles. Rien ne peut arriver.

— Je vais vous expliquer dans un instant, fit Malko d'un ton pressant. Mais *for God's sake* faites ce que je vous dis !

Visiblement à contrecœur, le Directeur de la Sécurité lança un ordre et les hommes du Spécial Protection Group se déployèrent, barrant la route à la limousine du Premier ministre.

Dans la cour, rien n'avait bougé.

Presque au même moment, Shanti apparut, sortant de la maison, accompagnée par Ranghâri, un vieillard barbu en pyjama blanc. Malko n'eut pas le temps de reculer et elle l'aperçut au milieu des policiers. Il vit ses traits se déformer sous l'effet de la rage. Sans bouger, elle lança une interjection sauvage.

Narinder Singh sembla piqué par un scorpion. Il se retourna à son tour et vit Malko. Shanti cria encore quelque chose. Aussitôt, le chauffeur se mit à courir maladroitement en direction de Malko. Shanti, bousculant le mage, disparut dans la maison.

— Attention ! cria Malko. Écartez-vous, il a une bombe !

Les soldats avec leur curieux béret rond et leurs vieux fusils, semblaient pétrifiés devant cet infirme qui courait maladroitement, son gros ventre en avant, tenant son bras gauche artificiel de la main droite. Malko recula, s'abritant derrière une Jeep. Mais Narinder cessa de courir, l'ignore et se dirigea tranquillement vers la voiture de Radjiv Gandhi, arrêtée à l'entrée du chemin. Deux policiers se précipitèrent sur lui, l'immobilisèrent et le fouillèrent en quelques secondes. Ils se redressèrent pour crier :

— Il est *clean*⁽⁵⁵⁾, Sir !

Narinder Singh s'ébroua et reprit sa marche vers le bout du chemin où se trouvait la Mercedes du Premier ministre. Malko se tourna vers le directeur de la Sécurité, il venait enfin de comprendre l'astuce diabolique de Shanti : une bombe humaine acceptant de mourir avec sa victime !

— Faites reculer la voiture ! Vite, éloignez les gens ! Cet homme a bourré son bras artificiel d'explosifs.

Le policier se mit à parler fébrilement dans son walkie-talkie. Après

quelques interminables secondes, la Mercedes commença à reculer. Les gens de la Spécial Branch s'égaillaient dans toutes les directions, s'abritant derrière des murs, des immeubles, des arbres, certains se couchaient à terre. La limousine reculait en zigzag. Elle disparut dans Sri Aurobindo Marg où la circulation était normale.

Narinder Singh s'arrêta net. Il tourna sur lui-même, le regard invisible derrière ses lunettes noires.

À l'aide d'un mégaphone, un policier lui cria de se rendre. Il secoua la tête comme un éléphant blessé. Il semblait humer l'air. Tout à coup, il revint sur ses pas.

Marchant de plus en plus vite ; Malko qui l'observait, le vit se diriger droit vers lui.

Il venait le faire sauter.

Narinder Singh avançait toujours, déclenchant la panique. Les appels du mégaphone devenaient de plus en plus pressants. Malko se tourna vers le directeur de la Sécurité :

— Il ne s'arrêtera pas !

L'autre lança un ordre dans son walkie-talkie. Un policier se dressa et lâcha une rafale en direction de l'infirmier. Le crépitemment métallique déchira le silence. Narinder Singh trébucha, puis se releva. Il avait été touché mais pas gravement. Claudiquant, il continua à avancer. À côté de Malko le directeur de la Sécurité, tassé dans son fossé, lança d'une voix blanche :

— *My God, he is crazy...*

Nouvelle rafale. Cette fois, Narinder Singh tomba à genoux, le front dans la poussière et perdit ses lunettes. Il demeura dans cette position d'interminables secondes. Les policiers commençaient à bouger. Tous n'avaient pas compris, loin de là. Ils se découvrirent. Malko allait en faire autant quand il vit la main droite de l'infirmier se resserrer autour du pouce de sa main gauche, recouvert de plastique marron.

— *Duck⁽⁵⁶⁾ !* hurla-t-il.

Une fraction de seconde plus tard, une gerbe de flammes jaillit de l'endroit où se trouvait Narinder Singh. La déflagration fit trembler tout le quartier, renversa deux Jeep et faucha des policiers. Quand la fumée se fut dispersée, Malko aperçut un cratère fumant à la place du Sikh. Ce qui restait de ce dernier avait été projeté à plusieurs mètres sur le capot d'une voiture de police. Plusieurs hommes gisaient à terre, morts ou blessés.

Une Jeep brûlait. Le gradé du CID avait perdu sa belle casquette rouge... Des gens commencèrent à courir dans toutes les directions, quelques coups de feu furent même tirés par des policiers qui faillirent s'entre-tuer. Affolé par l'explosion et les coups de feu, l'astrologue en blanc observait les événements de sa maison, la barbe en bataille.

— Que se passe-t-il ?

Le directeur de la Sécurité, encore mal remis, couvert de poussière et de débris, demanda d'une voix mal assurée :

— Où se trouve Miss Shanti Singh ?

Ranghari secoua la tête.

— Je... je ne sais pas, elle est partie par derrière. Elle ne voulait pas voir le Premier ministre. Il ne lui est rien arrivé au moins ? Qu'est-ce qui a sauté ?

Des policiers le firent rentrer dans sa maison. Le directeur de la Sécurité était encore bouleversé.

— C'est un vrai miracle, dit-il. Comment avez-vous... Je vais faire arrêter immédiatement cette Shanti Singh. Nous pensions en avoir fini avec le terrorisme ! Quelle affaire ! Cet homme était fou. Il a sacrifié sa vie...

— Vous ne savez pas encore tout de cette histoire, dit Malko, secoué lui aussi. Je voudrais vous demander une faveur.

— Bien sûr, fit l'autre chaleureusement.

Malko aurait demandé l'India Gate, il aurait accepté.

— Je voudrais aller chez Miss Singh la convaincre de se rendre. Si je n'y arrive pas, il sera toujours temps pour vous d'intervenir.

— Elle est probablement en fuite et n'est pas retournée chez elle. Mais si vous tenez absolument à y aller, je ne veux pas que vous couriez de risques. Mes hommes vont vous accompagner.

— J'entrerai seul chez elle pour la convaincre de se rendre, dit Malko.

L'Indien le regarda longuement, cherchant à deviner ce qui le poussait à agir ainsi. Puis, avec un léger haussement d'épaules, il dit :

— Très bien, je vais avec vous.

Malko en fut soulagé. De tous les gens impliqués dans le complot, Shanti Singh même en étant une fanatique déséquilibrée était la plus respectable : le KGB avait agi pour la raison d'État soviétique, le colonel Pratap Lambo par intérêt, les deux tueurs parce que c'étaient des brutes insensibles. Seule Shanti Singh avait un motif noble : venger son père. Et puis, il avait envie de l'affronter une dernière fois.

Il monta dans une Rover bleue équipée d'un gyrophare, et donna l'adresse au policier qui conduisait.

Une ambulance arriva et chargea un soldat qui hurlait, le ventre ouvert. Malko avait ramassé presque à ses pieds les lunettes de Narinder Singh miraculeusement épargnées et les avait mises dans sa poche. Une Jeep bourrée de policiers partit derrière eux.

*

* *

Les deux voitures avaient stoppé en face des piliers blancs de la maison de Shanti. Les soldats de la Jeep commencèrent à se déployer. Le directeur de la Sécurité lança un ordre au chauffeur qui sortit de son

étui un vieux Webley et le tendit à Malko.

— Allez-y, dit l'Indien. Je vous donne une heure. La maison de Shanti Singh semblait abandonnée.

Malko sonna. Pas de réponse. Il essaya d'ouvrir la porte, elle n'était pas verrouillée. Se méfiant quand même, il entra dans la maison, le Webley au poing et s'immobilisa au seuil du living.

Shanti Singh était là, en train de lire, maquillée, vêtue de son sari safran, absolument superbe, comme si rien ne s'était passé. Elle vit le gros revolver dans la main de Malko et eut un sourire méprisant.

— Je savais que vous viendriez, dit-elle. Je suis prête.

Malko prit dans sa poche les lunettes de Narinder Singh et les posa sur la table en face d'elle.

— Narinder est mort, dit-il, et le Premier ministre est vivant.

Shanti lui adressa un regard chargé de haine et dit d'une voix tremblante de rage :

— Pourquoi venir me narguer ? Partez, la police va arriver d'un instant à l'autre.

— Non, dit Malko ? c'est moi qui ai demandé à venir. Vous ne vous en doutiez pas ?

Shanti le fixa d'abord visiblement surprise, puis son expression changea et sa dureté fit place à un sourire ambigu.

— Vous voulez une victoire complète ! Vous me désirez depuis longtemps, je crois ? Eh bien, venez, prenez-moi.

Le défi illuminait ses yeux sombres. Comme Malko ne répondait pas, elle se dirigea vers sa chambre.

Il la suivit : Shanti se retourna, les prunelles flamboyantes comme si elles étaient éclairées de l'intérieur.

— Nous autres, Indiens, avons l'habitude des envahisseurs... Ils ont violé nos femmes pendant des générations.

— Je n'ai pas l'intention de vous violer, dit Malko, j'étais au contraire venu vous aider.

— M'aider !

Un cri d'accouchée. Elle marcha sur lui, étincelante de rage.

— Pour m'aider, siffla-t-elle, il fallait vous taire, me laisser faire. En dépit de vos efforts, j'ai été à un doigt de réussir.

— Vous saviez que tout ce complot était aidé et soutenu par l'Union Soviétique ?

Elle haussa les épaules, méprisante.

— Je m'en moque ! Je n'ai pas peur des Russes, ce sont des imbéciles. Tant mieux s'ils nous aident à nous venger. Sachez que chez les Sikhs, le nom de Gandhi sera maudit pendant des siècles. Quelqu'un d'autre prendra la suite.

Elle ôta l'écharpe qui cachait son boléro de soie safran. Puis, passant la main derrière son dos, en défit l'agrafe. Elle laissa retomber les bras

et il glissa à terre, libérant deux seins magnifiques. Torse nu, elle défia Malko, le sari très bas sur ses hanches.

— Maintenant, venez prendre votre récompense.

Malko ne bougea pas. Alors, elle s'avança vers lui et colla les pointes de ses seins à sa chemise...

— Vous avez peur ?

Elle était splendide, avec sa bouche rouge *comme* un fruit, ses yeux noirs étirés et cette passion qui brûlait dans ses yeux. Avec une lenteur impérieuse, elle colla son ventre au sien, et dit d'une voix contenue :

— Chez nous, les femmes se livrent au vainqueur pour consommer leur défaite.

— Même les lionnes ?

Une lueur haineuse passa dans les yeux noirs.

— Je ne suis pas une lionne. J'ai été vaincue. Je ne mérite plus ce titre. Je ne suis plus qu'une femelle à prendre.

Cette humilité était suspecte. Malko ne bougeait toujours pas, sentant pourtant son désir se développer devant la pression du corps tiède de la jeune Sikh.

Shanti ajouta sourdement :

— C'est pourtant un beau cadeau que je vous fais. Je vous ai dit qu'aucun homme ne m'a jamais prise. C'est vrai.

— Je vous crois, dit-il, mais je n'ai jamais forcé une femme à se donner à moi.

— Vous ne me forcez pas, dit-elle. C'est moi qui l'exige. Afin que ma défaite soit complète... Faut-il que je me conduise avec vous comme une courtisane ? Vous désirez m'humilier un peu plus ?

Sans attendre la réponse, de Malko, elle se laissa glisser à genoux en face de lui. Ses doigts le défirent, et s'emparèrent de son sexe. Elle le soupesa dans sa paume, pencha la tête et l'enfonça dans sa bouche sans une hésitation. Malko en fut ébloui. Il ne s'était certes pas attendu à cette réception.

Il aurait dû la forcer à se relever, la mener à la police qui l'attendait dehors ; il savait que c'était une folle dangereuse qui l'aurait laissé mourir sans un regret. Et pourtant, sa fascination jouait encore...

Pas seulement physique. Bien que la bouche s'active, comme une véritable courtisane.

Peu à peu, il se mit à ne plus penser qu'à une chose. Il allait être le premier à faire l'amour à cette femme superbe... Il se prit à rêver tandis que la bouche lui infligeait une caresse exquise. Chez n'importe quelle femme normale, un tel revirement eut été incroyable, mais Shanti n'était pas normale. Avec elle tout était possible.

Shanti se redressa, une lueur de triomphe dans les yeux et lui lança avec un rien d'amertume :

— Regardez ce que j'ai fait de vous !

Il baissa les yeux sur son sexe tendu, puis les ramena sur Shanti. Son visage superbe était déformé par un étrange rictus.

— Maintenant, dit-elle, vous allez toucher votre récompense...

Sa main gauche se referma autour de sa nuque, il sentit ses seins s'écraser contre sa chemise de voile, brûlants et fermes... De l'autre main, Shanti était en train de défaire son sari qui tomba à terre, dénudant tout le bas de son corps. Il s'apprêtait à la porter sur le lit lorsqu'une lueur sauvage dans son regard l'alerta.

Pas du tout le regard d'une femme qui se prépare à faire l'amour.

Il baissa les yeux et aperçut la lame du petit *kirpan* incrusté de pierres précieuses émergeant de la main droite de Shanti. À toute volée elle l'abattit en direction de son bas-ventre. Instinctivement, il creusa le ventre et la lame recourbée, coupante comme un rasoir, le rata de quelques millimètres.

Shanti et lui se toisèrent une fraction de seconde. Puis, la jeune femme se rua en avant avec un hurlement de rage.

De nouveau, il évita de justesse le *kirpan* et saisit son poignet. La petite lame continuait à le menacer. Shanti se débattait avec une énergie incroyable pour son corps mince, crachant, l'injuriant en anglais et en pendjabi... Finalement il réussit à l'immobiliser à terre, sur le tapis où elle s'était livrée au cobra. Elle crachait et feulait comme un chat, sans souci de sa nudité.

Il dut défaire un à un les doigts noués autour du *kirpan*. Lorsque le petit poignard eut volé au loin, elle se calma d'un coup, allongée sous lui, ouvrit les jambes, cambra le ventre.

— Eh bien, prenez-moi maintenant, dit-elle. violez-moi.

Cette fois, elle était sincère. Malko hésita. Seulement, chez les Linge, on ne violait pas les dames, même les étrangères... Il se releva et se rajusta.

— C'est fini, Shanti, dit-il. Habillez-vous et venez.

Il se sentait las et triste. Tant de passion perdue, gâchée pour une cause mauvaise.

Shanti se releva. Sa poitrine se soulevait. Sans un mot, elle se détourna, s'approcha du mur et tira sur un bouton. Malko vit une cache, quelque chose de sombre qui se déplia... Une tête oblongue qui oscillait et se détendit soudain comme un ressort. Shanti recula sous le choc.

Le cobra demeura accroché quelques instants à son cou, là où il avait enfoncé les crochets Venimeux, puis il se laissa tomber à terre, sinuant entre les meubles, pour disparaître finalement dans le jardin par la porte-fenêtre ouverte.

Shanti se retourna lentement. Malko vit la mort dans son regard. Les deux marques rouges commençaient déjà à se rejoindre. Il connaissait la suite. La paralysie respiratoire, l'œdème et la mort

rapide. Il n'y avait pas d'antidote contre la morsure d'un cobra royal. Déjà, son visage, si fin, si délicat, commençait à se tuméfier. Dans la pièce, l'odeur du sang du cobra se mêlait à celle de l'encens. Shanti ramassa son sari et le drapa autour de ses hanches. Ses lèvres étaient pâles. Elle avait déjà du mal à articuler.

— Laissez-moi, voulez-vous ?

Sa voix était calme. On retrouvait l'indifférence des Indiens devant la mort qui n'était pour eux qu'un passage entre deux *karmas*. Une dernière fois leurs regards se croisèrent. Malko éprouva une furieuse envie de l'emmener, de tenter l'impossible pour la sauver. Elle allait souffrir, étouffer.

— Je vous en prie, dit-elle comme si elle avait lu dans ses pensées.

Elle gagna le lit et s'y étendit sur le dos, le visage calme.

— Partez maintenant, dit-elle.

Elle ferma les yeux et Malko sortit de la pièce, traversa le living-room et sortit. Aussitôt plusieurs policiers l'entourèrent. Dont le directeur de la Sécurité.

— Où est Miss Singh ? demanda-t-il.

— Dans sa chambre. Elle sera bientôt prête.

— La maison est cernée, remarqua le policier.

— Elle ne s'échappera pas, dit Malko.

- (1) Lit fait d'un cadre de bois et de sangles.
- (2) Poignards traditionnels sikhs, effilés et recourbés.
- (3) Dot.
- (4) Chemise très longue fendue sur le côté.
- (5) Taxi-scooter.
- (6) Environ cent francs.
- (7) Pantalon.
- (8) Criminal Investigation Department.
- (9) Sorte de sac de couchage.
- (10) Gardiens.
- (11) All India Sikhs Students Fédération. Organisation extrémiste, responsable du terrorisme.
- (12) Commandos de tireurs.
- (13) Centre de renseignements du gouvernement central.
- (14) Intelligence Bureau.
- (15) Drogue.
- (16) Ronds-points.
- (17) Fièvre à virus, courante sous les Tropiques.
- (18) Contre-Espionnage En plus de la station officielle qui s'occupe de Renseignement.
- (19) Temple sikh.
- (20) Research and Analysis Wing. Équivalent de la DGSE.
- (21) Contractuels.
- (22) Liste de gens à abattre.
- (23) Pas question.
- (24) Pantalon très ajusté.
- (25) Bien.
- (26) Environ six francs.
- (27) Célèbre rue des prostituées, à Bombay.
- (28) Ouvrez la porte !
- (29) Sortez !
- (30) Arrêtez-vous immédiatement !
- (31) Elle est morte.
- (32) Tout droit.
- (33) Adresse de l'immeuble de l'IB.
- (34) Maman, on a besoin de la lumière.
- (35) Pas de problème.
- (36) Saint homme.
- (37) Haschisch.
- (38) Cinquante-cinq francs.
- (39) Madame.
- (40) Filiales.
- (41) Directeur de l'IB.
- (42) Pain indien.

- (43) Mélange d'indi et d'anglais.
- (44) Gouvernante.
- (45) Allez! Filez !
- (46) M. Prager a été tué !
- (47) Festival du Diable.
- (48) Sexe, en indi.
- (49) Cent mille roupies.
- (50) All India Peace and Solidarity Organisation.
- (51) Levez-vous et ne faites pas de conneries !
- (52) Salut traditionnel.
- (53) Fiche le camp !
- (54) Président du Pakistan.
- (55) Il n'a rien.
- (56) Planquez-vous !